This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BIBLIOTHÈQUE

Ax 2063

DU JOURNAL

LE POLITIQUE.

MISÉ BRUN

PAR

Mme CHARLES REYBAUD.

A BRUXELLES,
IMPRIMERIE DU POLITIQUE,
RUE DE LOUVAIN, 96.

1843

Ar 2063

UNIVERSITE [redacted]

9

Google

M. VANHOUCK Fl:
BOEKBINDER
Gasmeterlaan, 45, GENT

A22063

MISÉ BRUN.

MISÉ BRUN

PAR

Ar 2063

Mme Charles Reybaud.

A BRUXELLES.
IMPRIMERIE DU POLITIQUE,
RUE DE LOUVAIN, 96.

1843

I

La veille de la Fête-Dieu, en l'année 1780, toutes les maisons de la ville d'Aix étaient, selon l'ancien usage, splendidement illuminées et décorées. Des pots à feu, bariolés de fleurs de lis et d'écussons aux armes de Provence, étaient alignés sur toutes les fenêtres, et projetaient une lumière rougeâtre et fumeuse qui, se combinant avec les douces clartés de la lune, effaçait toutes les ombres et répandait jusqu'au fond des plus étroites ruelles une sorte de crépuscule. Les bourgeois et les gens de boutique se tenaient au balcon ou sur la porte de leur logis, tandis qu'une multitude curieuse se promenait par les beaux quartiers où l'on allait représenter la première scène du drame original et pieux inventé par le roi René. La foule se pressait aux carrefours et s'alignait le long des rues pour voir passer la fantastique cavalcade, où figuraient tout ensemble les divinités de l'Olympe, les saints personnages de l'Ancien Testament, et la caricature des ennemis politiques de René d'Anjou. Le cortége qui allait sortir aux flambeaux de l'hôtel de ville avait tout à fait le caractère d'une représentation du moyen âge : les costumes étaient ceux de la cour de René; les chevaux, harnachés comme dans les anciens tournois, étaient montés par des chevaliers armés de pied en cap, et les musiciens jouaient encore sur leurs galoubets les airs notés par le roi troubadour.

Les rues qui aboutissent à l'hôtel de ville étaient envahies par le petit peuple, qui témoignait son envaatience et sa joie par ces acclamations aiguës, particulières à la race provençale. Cette partie de la ville était alors, comme aujourd'hui, habitée par les marchands et les gens de métier. Aussi, dans la foule un peu bruyante qui garnissait les fenêtres et faisait la haie le long des maisons, n'entendait-on guère parler français. La toilette des femmes était aussi fort modeste ; on n'apercevait dans leur coiffure ni plumes, ni fleurs, ni clinquant; les plus élégantes se permettaient seulement de mettre un œil de poudre sur leurs cheveux rattachés en chignon. La distinction des rangs était alors si rigoureusement marquée par le costume, qu'il suffisait de jeter un regard sur cette multitude pour s'assurer qu'il n'y avait là que des bourgeois et des artisans endimanchés.

Cependant, lorsque les fanfares annoncèrent que la cavalcade allait défiler sur la place de l'hôtel de ville, un groupe de quatre ou cinq jeunes gentilshommes fit bruyamment irruption parmi cette foule plébéienne, et s'arrêta au coin de la rue des Orfévres, où quelques curieux avaient déjà pris place. Les derniers venus se hâtèrent de prendre, comme on dit, le haut du pavé, et on les laissa faire sans opposition; car la plupart étaient bien connus dans la bonne ville d'Aix, où ils avaient déjà causé plus d'un scandale. Les petits bourgeois, les gens de la classe moyenne, étaient en général d'une pureté de mœurs qu'alarmaient les habitudes de ces mauvais sujets de haute condition, dont le type, entièrement perdu de nos jours, remontait aux roués de la régence ; mais nul ne se fût avisé de leur témoigner le mécontentement qu'excitait leur présence. Une sorte de crainte se mêlait à l'éloignement qu'ils inspiraient; bien que chacun fût choqué de leurs façons insolentes, on les laissait faire, et le plus hardi parmi les gros bonnets du quartier marchand n'eût osé s'attaquer à eux de paroles, encore moins de faits. On se rangea silencieusement pour leur faire place, et ils restèrent à peu près séparés des groupes qui les environnaient. Un seul individu, qui depuis la tombée de la nuit s'était établi à l'endroit qu'ils venait d'envahir, n'abandonna point son poste et resta près d'eux, à demi caché dans l'embrasure d'une porte murée. Ces messieurs, le jarret tendu, la parole haute, se placèrent en avant le plus possible, et firent étalage de leurs personnes avec toute sorte de grâces arrogantes. Quand même la lumière des pots à feu n'eût pas éclairé en plein le visage légèrement fardé de ces fashionables d'autrefois, on les eût reconnus rien qu'au parfum de poudre à la maréchale qu'exhalait leur perruque et à leur manière de coudoyer les gens.

L'un deux, qu'à son allure il était aisé de reconnaître pour un étranger, un Parisien, dit à un autre freluquet qui lui donnait le bras :

« Ah çà ! mon cher Nieuselle, je ne vois pas ce que nous faisons ici. Retournons au Cours, je vous prie.

— Non pas, répliqua l'autre, je vous demande encore un quart d'heure.

— Alors je vais, pour passer le temps, conter fleurette à cette petite brune qui nous regarde du coin de l'œil. Une jolie femme, ma foi !

—Il ne vous sera pas aisé de lier conversation, je vous avertis, dit un troisième.

— Bah ! il y a toujours moyen. Je lui débiterai quelque fadeur qui lui paraîtra la fine fleur de l'esprit et de la galanterie ; par exemple : Vos yeux ont des flammes qui incendient les cœurs ; le mien brûle pour vous, madame...

—Madame ! Elle croira que vous vous moquez d'elle, si vous l'appelez madame ; dites tout simplement mademoiselle, ou *misé*, c'est l'usage chez ces petites gens.

— Messieurs, interrompit celui que l'étranger avait appelé Nieuselle, veuillez m'écouter un moment ; ce n'est pas sans dessein que je vous ai arrêtés ici. J'espère pouvoir vous montrer l'héroïne d'une de mes dernières aventures, une aventure unique et que je vais vous raconter.

— Comment, Nieuselle ! tu te vantes aussi de celle-là ! s'écria un petit jeune homme vêtu à la dernière mode d'une culotte vert-d'eau et d'un habit de velours printanier à mille raies.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il en secouant son jabot de dentelles d'un air de fatuité magnifique ; l'invention était des meilleures, et je m'en fais honneur. D'ailleurs, je ne suis pas comme tant d'autres, je raconte mes défaites comme mes triomphes. Je sais des gens plus discrets qui ne parlent que de leurs bonnes fortunes, et Dieu sait s'ils ont jamais grand'chose à raconter ! Je ne dis pas ceci pour toi, Malvalat. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses deux autres interlocuteurs, je vais vous confier toute cette histoire ; mais tout d'abord regardez devant vous, là, au coin de la rue.

—Je regarde et ne vois rien qu'une boutique d'orfévre d'assez médiocre apparence, répondit le gentilhomme parisien, et dans cette boutique un gros garçon rougeaud et myope, qui, le nez sur le cadran de sa montre d'argent, a l'air de regarder l'heure et de compter les minutes.

—Et qui se tourne de temps en temps vers l'arrière-boutique, comme s'il parlait à quelqu'un, ajouta le vicomte.

— Eh bien ! reprit Nieuselle, pendant un mois je me suis donné chaque soir la satisfaction de contempler d'ici ce tableau d'intérieur. Je faisais arrêter mon carrosse à la place où nous sommes, et je passais des heures entières les yeux fixés sur cette boutique. C'était une manière commode, et dont je réclame l'invention, de faire le pied de grue. Ordinairement j'en étais pour mes frais, et je me retirais sans avoir aperçu d'autre figure que celle que vous voyez, la figure bouffie de Bruno Brun.

— Ce courtaud-là s'appelle Bruno Brun? interrompit le vicomte en jetant un regard sur l'espèce de crinière d'un roux pâle qui, crêpée sur les faces et nouée par derrière avec un ruban, retombait sur les épaules de l'orfévre comme une perruque de conseiller; quel nom pour un individu de cette nuance! Le pauvre homme ressemble à ún tournesol avec sa tête plate et ses crins jaunes. Tu disais donc?

— Je disais qu'au grand scandale de tout le quartier je venais, chaque soir, me mettre ici en observation. J'agissais avec tant de prudence, qu'on ne savait au juste pour qui j'étais là, et à l'intention de quelle grisette je faisais de si longues factions. Bruno Brun lui-même ne se douta pas que c'était pour sa femme. Au fait, qui diable aurait pu deviner que j'étais amoureux de misé Brun, une femme que j'avais à peine aperçue, à laquelle je n'avais jamais parlé?

— C'est donc une de ces beautés foudroyantes qui vous frappent comme l'éclair? demanda le Parisien avec un léger sourire.

— Foudroyante, c'est le mot, répondit Nieuselle; j'en devins éperdument amoureux seulement pour l'avoir aperçue de profil. Ce violent caprice me ramenait donc ici chaque soir, et personne ne comprenait rien à cette façon d'agir.

D'un bout à l'autre de la rue, les maris ouvraient de grands yeux méfiants, et les mères de famille empêchaient leurs fillettes de sortir le soir. Sur mon âme! femmes et filles auraient pu passer près de moi sans rien craindre, je ne songeais qu'à la belle Rose.

— La femme de Bruno Brun s'appelle Rose? interrompit encore le vicomte; autre antithèse! Continue le récit de tes contemplations; c'est très-langoureux. Dieu me damne! j'aurais voulu te voir dans cette attitude d'amoureux transi.

— Qu'appelles-tu amoureux transi? répliqua Nieuselle; crois-tu que je faisais de si longues factions dans le seul espoir d'apercevoir une seconde fois le profil de ma divinité? J'avais bien autre chose en tête. J'attendais qu'elle sortît un soir de son logis, seule ou accompagnée, n'importe. Je l'aurais suivie; à cent pas d'ici, j'aurais mis pied à terre, je lui aurais parlé, je l'aurais entraînée, enlevée; cela n'était pas si difficile. Nous étions alors en plein hiver; personne dans les rues; le guet ne sort qu'à neuf heures. Certainement je serais venu à bout de mon dessein. Mais il y a dans la maison de ce damné Bruno Brun des habitudes qui déjouèrent tous mes calculs. Sa femme ne sort jamais, si ce n'est le dimanche matin, pour aller entendre une messe basse à

Saint-Sauveur ; or il ne fallait pas songer à faire mon coup de main en plein jour.

— Ah çà ! mon cher Nieuselle, je n'entends rien à tout ce que vous me dites là, interrompit le jeune Parisien. Que signifie cette façon de faire l'amour à main armée? Il me semble qu'avant d'en venir au rapt, il fallait user d'abord des moyens ordinaires, les visites, les billets doux, etc. Il vaut mieux, ce me semble, séduire une femme que de l'obtenir à la manière de Tarquin. On fait tout simplement sa cour, c'est vulgaire, mais c'est facile.

—Si c'eût été facile ou seulement possible, je l'aurais fait, répondit Nieuselle ; on voit bien que vous ne vous faites pas une idée des habitudes de ces petites bourgeoises ; il est plus difficile de les aborder que de se faire présenter à une princesse du sang. J'ai bien essayé d'entrer dans la maison de l'orfévre en passant par sa boutique, j'ai fait plusieurs emplettes chez lui ; mais sa femme n'est jamais au comptoir, et j'aurais acheté, je crois, toutes les montres d'argent, toutes les bagues de strass, toutes les horloges de son magasin, sans avoir le bonheur de parler une fois à ma déesse. Quant aux billets doux, je n'avais nul moyen de les lui faire tenir, personne n'ayant accès dans cette maison, dont les abords sont gardés par deux effroyables démons femelles, lesquels, sous la forme d'une vieille tante et d'une vieille servante, aident l'orfévre à desservir a boutique, font tout le ménage et ne perdent jamais de vue la jeune femme. Après un mois d'observation, je demeurai bien convaincu qu'il fallait renoncer aux moyens ordinaires et extraordinaires que je m'étais proposés. Toutes ces difficultés m'aiguillonnaient de plus en plus; j'y rêvais nuit et jour, j'enrageais, je désespérais. Enfin, il me vint une idée, une idée diabolique. A force d'aller aux renseignements par l'entremise discrète d'un de mes gens, j'avais appris toute sorte de détails sur les affaires et la parenté de Bruno Brun. Je savais que le vieux Bruno, une des fortes têtes de l'honorable corporation des orfévres, avait abandonné le métier et laissé la boutique à son fils, et que ledit Brun père habitait la campagne à trois lieues d'ici, justement aux environs de Nieuselle, sur la route de Manosque. Tu connais cette contrée, vicomte?

— Je vois cela d'ici, un pays de loups dans lequel l'on ne s'aventure guère après le coucher du soleil, attendu qu'il y a par là certains défilés où, de temps immémorial, on détrousse les passants.

— C'est cela même. L'endroit me parut tout à fait convenable pour une embuscade; tant de larrons y avaient impunément rançonné les voyageurs : moi, je résolus de m'y mettre à l'affût pour voler à Bruno Brun non pas sa bourse, mais sa femme. Or, voici la ruse que j'imaginai pour attirer sur la route peu fréquentée, dont nous venons de parler, cette belle recluse qui ne prenait pas même l'air à la fenêtre, et qui ne connaissait guère d'autre chemin que celui de son logis à l'église. Un jour Vascongado, mon coureur, bien dressé et endoctriné par moi, quitta sa livrée pour la veste de drap brun, les guêtres de peau et les gros souliers ferrés d'un paysan. Le drôle, ainsi déguisé, se présenta chez l'orfévre et lui raconta d'un air tout effaré que le père Brun avait fait une chute et qu'il était au plus mal. « Je suis ici de sa part, ajouta-t-il; le pauvre homme dit qu'il est à l'article de la mort. Comme c'est jour ouvrable, il vous recommande de ne pas quitter la boutique; mais il demande sa belle-fille, il crie à ceux qui l'assistent de l'aller chercher. Étant son proche voisin, je me suis volontiers chargé de la commission, et j'ai amené notre âne. Entre braves gens il faut bien se secourir quand on peut. Nous partirons quand vous voudrez : le temps est à la pluie et il se fait tard. »

Bruno Brun donna en plein dans le panneau :

une heure après, ma tourterelle quittait son nid de hibou et s'envolait doucement vers les parages où l'adroit chasseur avait tendu ses piéges. Oui, mes amis, un peu avant le coucher du soleil, misé Brun, sous la conduite de Vascongado, et accompagnée de sa vieille servante, cheminait vers Nieuselle. Tu connais bien le pays, vicomte? Tu te souviens sans doute qu'avant d'arriver à cette auberge mal famée qu'on appelle le logis du *Cheval rouge*, la route serpente entre de grands rochers qui ressemblent à des murailles ruinées? Cet endroit est un vrai coupe-gorge où l'on ne saurait voir ce qui se passe à vingt pas devant ou derrière soi. C'est là que je m'étais mis en embuscade avec Siffroi, mon heiduque, un géant capable d'enlever la fée Urgèle : je l'avais chargé d'enlever la servante, ce qui était à peu près la même chose.

— Le coup de main me paraît bien imprudent, observa le vicomte ; sais-tu, Nieuselle, que tout cela pouvait te mener loin ? La justice se mêle parfois des galanteries de ce genre-là.

— La justice n'aurait vu goutte en toute cette affaire, répondit Nieuselle avec un sourire suffisant; crois-tu qu'en une pareille équipée j'eusse décliné mes noms et qualités ? J'avais bien un autre projet ; tu verras. J'étais donc posté comme un bandit entre les rochers, à un quart de lieue environ de l'auberge du *Cheval rouge*; j'avais mis un manteau de roulier par-dessus ma veste de chasse; un mouchoir me couvrait le bas du visage; mon chapeau à bord rabattu s'avançait en gouttière sur mon front et ne laissait apercevoir que mes yeux. Siffroi portait exactement le même costume : nous avions tout à fait l'air de deux larrons. Cependant la nuit était déjà venue, et, je l'avoue, certaines idées lugubres se présentaient à mon esprit. J'avais vu-passer plusieurs hommes à cheval, des gens de mauvaise mine; ces mêmes hommes étaient retournés sur leurs pas; ils avaient l'air de rôder aux environs. Enfin, je me souvenais que la bande du fameux Gaspard de Besse exploitait depuis quelque temps la contrée, et je me disais qu'au lieu de faire tomber ma colombe dans le piége que j'avais tendu, je pourrais bien tomber moi-même dans une embuscade de voleurs; enfin, j'étais mal à l'aise.

— Allons! dis tout simplement que tu avais peur, murmura Malvalat.

— Mon inquiétude cessa bientôt, continua Nieuselle; je ne pensai plus à la bande de Gaspard de Besse lorsque j'entendis au loin le piaulement d'une chouette; c'était le signal convenu avec Vascongado. J'avançai hardiment, et, parvenu à un certain endroit d'où je pouvais reconnaître le terrain, j'attendis. La nuit était tout à fait venue ; mais la lune, qui se levait à l'horizon, éclairait suffisamment le chemin pour que je pusse distinguer ma proie. Vascongado et la servante marchaient devant ; mon infante les suivait, montée sur le baudet. Jamais palefroi n'a porté une beauté comparable à celle qui chevauchait sur cette vile bourrique. Elle ressemblait à la Vierge Marie dans les tableaux de la Fuite en Égypte. Quand elle fut à dix pas de moi, je me levai de derrière un rocher comme si je fusse sorti de dessous terre, et je lui barrai le passage. La pauvrette jeta un grand cri. « Ne craignez rien, ma reine, lui dis-je avec beaucoup de sang-froid ; je n'en veux ni à votre bourse ni à votre vie.

— En ce cas, monsieur, laissez-moi passer, je vous prie, » répondit-elle toute tremblante et en cherchant des yeux Vascongado, qui avait disparu. La vieille servante se serrait éperdue contre sa maîtresse et murmurait ses *oremus*. Siffroi lui mit une main sur l'épaule, tandis que j'avançais le bras pour saisir la taille déliée de misé Brun ; mais la farouche petite bourgeoise, sautant lestement à terre, me dit d'un ton résolu : « N'approchez pas ! » Et je vis luire dans sa main quelque chose comme la lame d'un couteau. Elle voulait, parbleu ! se défendre. Je la terrifiai d'un seul mot. « Silence ! m'écriai-je d'un ton terrible. Quiconque tombe entre mes mains ne m'échappe jamais : je suis Gaspard de Besse. »

— L'invention est merveilleuse, Dieu me damne ! s'écria Malvalat en haussant les épaules; tu prétendais te faire aimer sous le nom de ce bandit ?

— Allons donc ! est-ce que je prétendais être aimé de misé Brun ? est-ce que je voulais la séduire ? est-ce que j'en avais le temps ? répliqua Nieuselle avec une sincérité cynique ; je voulais tout simplement la garder un jour ou deux dans l'auberge du *Cheval rouge*, dont le maître est un homme qui, moyennant un écu de six livres, ne voit rien de ce qui se passe chez lui et ne reconnaît personne ; ensuite je l'aurais rendue à son époux désolé auquel elle se serait bien gardée de conter en tout point son aventure. Vous allez voir comment échoua ce plan si bien conçu. A ce nom de Gaspard de Besse, misé Brun faillit s'évanouir, et la servante, jugeant que sa dernière heure était arrivée, recommanda tout haut son âme à Dieu. « Monsieur, me dit misé Brun d'une voix éteinte et en fouillant dans ses poches, voici mon argent. — Gardez-le et marchez devant moi ! » interrompis-je avec ma grosse voix.

Elle obéit. La vieille servante nous suivait traînée par Siffroi. Misé Brun essaya de m'attendrir. « Dieu du ciel ! où voulez-vous nous conduire ? me dit-elle en pleurant ; je vous assure que vous risquez beaucoup en faisant ceci. Laissez-nous aller ; je vous jure sur mon salut éternel que je ne vous dénoncerai pas. Tenez, voilà ma croix d'or, voilà mon argent ; je n'ai pas davantage. — Silence ! » répétai-je d'un air qui la fit frémir.

Nous approchions de l'auberge du *Cheval rouge*, lorsque tout à coup j'entendis du bruit dans le chemin ; un cavalier venait au grand trot derrière nous. Nécessairement il devait nous atteindre avant que nous fussions à l'auberge. Ceci m'inquiéta ; je craignis une mauvaise rencontre ; quelque voleur ou quelque homme de la maréchaussée pouvait être sur nos traces. Je fus rassuré en apercevant le cavalier : c'était un bon gentilhomme campagnard dont l'allure semblait annoncer des intentions toutes pacifiques. Assurément cette rencontre lui causait aussi quelque inquiétude, car il enfonça son chapeau sur ses yeux et piqua des deux en passant près de nous ; mais alors misé Brun, avec une présence d'esprit que je ne lui aurais pas soupçonnée, se précipita devant lui, et s'écria, en mettant la main à la bride du cheval au risque d'être renversée : « Monsieur, au nom du ciel, protégez-moi ! sauvez-moi ! »

Il fit volte-face et s'arrêta. « Que se passe-t-il donc ici ? » demanda-t-il d'un ton brusque et en portant la main à ses fontes. Je m'arrêtai aussi. « Défendez-vous, monsieur, ou vous êtes perdu ainsi que moi, lui cria misé Brun. Cet homme est Gaspard de Besse. »

A ces mots, mon gentilhomme ne me laissa pas le temps de répondre ; il lâcha son coup de pistolet, et, ma foi, sans un nuage qui passait sur la lune, j'étais mort. Il tira presque au hasard dans l'obscurité. La balle rasa mon chapeau. Je ne jugeai pas à propos d'attendre une nouvelle décharge.

— Et tu lâchas pied, interrompit Malvalat ; pour ton honneur, tu devais vaincre ou mourir sur le champ de bataille.

— Mon cher, répliqua Nieuselle, ceci n'entrait pas dans mon plan ; je n'avais jamais prétendu conquérir misé Brun en combat singulier. D'ailleurs, c'était impossible ; son champion, me prenant pour Gaspard de Besse, aurait tiré sur moi comme sur une bête fauve avant que je fusse entré en explication ; je battis donc en retraite.

— C'est-à-dire que tu te mis à courir, comme un lièvre à travers champs, jusqu'au château de Nieuselle. Cependant vous étiez trois contre un dans cette rencontre mémorable.

— Est-ce que tu crois que Vascongado et Siffroi s'étaient bravement rangés à mes côtés ? Les deux drôles s'en seraient bien gardés : l'un resta caché derrière les rochers, l'autre lâcha la vieille servante et s'enfuit à toutes jambes. C'était une déroute générale. Ils auraient mérité vingt coups de canne ; mais je leur fis grâce à condition qu'ils se conduiraient mieux pendant le reste de l'expédition.

— Comment ! tu poursuivis l'entreprise après ce premier échec ? dit Malvalat d'un ton goguenard.

— A ma place, tu y aurais renoncé, n'est-ce pas ? répliqua dédaigneusement Nieuselle ; moi, j'eus plus de persévérance et d'audace. En arrivant à Nieuselle, je quittai ma défroque de bandit pour mettre un habit de chasse, puis je tournai bride vers l'auberge du *Cheval rouge* : Vascongado et Siffroi me suivaient en livrée de campagne. La métamorphose était complète. Au lieu de ressembler à un brigand, je paraissais un Amadis, avec ma veste galonnée d'argent et mon feutre orné de rubans verts. Mon heiduque, habillé à la hongroise, était aussi méconnaissable. Quant à mon coureur, ce n'était plus le même homme depuis qu'il avait jeté bas ses gros habits et ses cheveux postiches. Environ une heure après la scène du chemin, j'arrivai donc à l'auberge du *Cheval rouge*. Ainsi que je l'avais prévu, misé Brun s'y était arrêtée.

— Elle était venue d'elle-même se jeter dans le piége ? s'écria le vicomte ; tu n'avais qu'à étendre la main pour t'en saisir ? Bravo ! bien joué, Nieuselle !

— Je mis pied à terre, continua-t-il, et, avant d'entrer dans cet affreux cabaret, je regardai à travers les fenêtres délabrées du rez-de-chaussée ce qui s'y passait. C'était un tableau unique. Figurez-vous une grande chambre enfumée qui servait tout à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine ; puis, dans cette chambre où un grand feu de broussailles répandait des lueurs bizarres, deux horribles sorcières, deux vieilles femmes accroupies devant l'âtre, et, entre ces figures jaunes et ridées, l'adorable visage de misé Brun, qui, encore toute saisie, toute pâle, écoutait sans mot dire le caquetage de sa servante et de la cabaretière. Il fallut parlementer pour pénétrer dans l'auberge à cette heure indue ; les portes étaient déjà barricadées. Enfin j'entrai avec ma suite, et l'hôte, qui m'avait reconnu, m'introduisit avec toute sorte de respect dans sa cuisine. Mon apparition ne frappa guère misé Brun, je l'avoue en toute humilité : après avoir un peu détourné la tête et jeté un coup d'œil de mon côté, elle se rangea pour me faire place près du feu et retomba dans ses réflexions et son immobilité. « Ah! monsieur le marquis, me dit l'hôte, voilà des gens qui viennent d'avoir une chaude alerte ; la bande de Gaspard de Besse rôde dans ces quartiers ; lui-même était près d'ici il n'y a pas plus d'une heure. » Il me fallut alors entendre le récit de mes propres prouesses et de la vaillante conduite de ce bon gentilhomme qui voyageait pour sa sûreté et celle d'autrui avec des pistolets à l'arçon de sa selle. « Puisque les chemins sont si peu sûrs, je ne pousse pas jusqu'à Nieuselle, dis-je au cabaretier ; je passerai la nuit ici. Prépare-moi à souper avec tout ce qu'il y a dans ton garde-manger, et monte tout le bon vin que tu as dans ta cave : je veux faire bombance jusqu'à demain. »

L'hôte et sa femme se regardaient ébahis. « N'y a-t-il pas ici une chambre? continuai-je, une chambre où je puisse souper, servi par mes gens et en compagnie de qui bon me semble? » L'hôte courut ouvrir une pièce attenante à la cuisine, et me montra l'ameublement d'un air glorieux. Il y avait six chaises de paille et un lit dont les rideaux de bougran gros vert ressemblaient à des tentures mortuaires. En jetant les yeux sur les murs récemment blanchis à la chaux, j'aperçus sous la transparence du badigeonnage des taches brunes et irrégulières qui me donnèrent à penser. « Qu'est-ce que cela ? dis-je au cabaretier ; je soupçonne que tu as remis à neuf ce taudis parce qu'il y est arrivé quelque malheur. — Dieu du ciel ! ne m'en parlez pas ! répondit-il à voix basse ; deux hommes qui se prirent de querelle la nuit ; l'un tua l'autre. Heureusement cela n'a pas eu de suites. Ils étaient seuls dans la maison, et ce n'est pas moi qui serais allé bavarder devant la justice pour faire tort aux gens qui s'arrêtent chez moi. Une fois que ma porte est fermée, ce qui se passe au *Cheval rouge* ne regarde personne. — Je le sais, lui dis-je ; allume ici un grand feu, dresse la table, et, quand tout sera prêt pour le souper, va te coucher ainsi que ta femme. » Le vieux scélérat cligna de l'œil en regardant misé Brun à travers la porte et courut à ses fourneaux.

Je retournai près de ma déesse, et, m'asseyant à ses côtés, je tâchai de lier conversation. Je la félicitai d'avoir échappé à la terrible rencontre de Gaspard de Besse, et j'assaisonnai mon discours des compliments les mieux tournés ; mais ces petites bourgeoises ont une sorte de modestie sauvage dont il n'est pas aisé de triompher. Celle-ci m'écouta sans lever les yeux et ne me répondit que par un humble salut ; puis, se tournant vers sa servante, elle lui dit à demi-voix : « Allons, Madeloun, il se fait tard. — Eh quoi ! lui dis-je, déjà vous voulez me quitter, ma charmante ? je vous en prie, restez encore un moment. Où voulez-vous aller ? Là-haut, dans quelque galetas où vous grelotterez jusqu'à demain ? Faisons plutôt joyeusement la veillée ici, autour du feu. »

Elle s'arrêta interdite, ne sachant comment elle devait prendre mon invitation, et, comme j'insistais, elle me répondit avec un air adorable de confusion et de simplicité : « Monsieur, je vous remercie ; c'est trop d'honneur pour moi ; je ne saurais accepter. »

Je lui barrai le passage en riant et en lui disant toutes les folies qui me passèrent par la tête. Cette fois elle recula, et m'écouta avec un maintien qui ne me présageait pas à la vérité une facile victoire. Mes amis, méfiez-vous de ces femmes qui, lorsqu'on leur dit certaines choses, n'éclatent pas en paroles courroucées et ne daignent pas même répliquer. Elles ont une façon sournoise de se défendre qui déroute les plus habiles. J'en fis l'expérience. Mes ordres étaient exécutés ; le cabaretier et sa femme avaient disparu ; mes gens achevaient d'arranger le couvert. Je me rapprochai de misé Brun et lui dis d'un air moitié impérieux, moitié galant : « Ma toute belle, j'ai résolu que nous souperions ensemble aujourd'hui ; accordez-moi cette faveur de bonne grâce. Autrement je suis homme à vous y contraindre, je vous le jure ! Je ne perdrai certainement pas cette unique occasion que m'offre le destin de souper dans un charmant tête-à-tête avec la plus jolie femme du royaume. Allons, point de façons, et permettez-moi de vous offrir la main. » A ces mots, je saisis sa main mignonne et voulus l'entraîner ; mais la vieille servante, s'avançant vers moi avec une grimace de guenon irritée, me dit résolûment : « Halte-là ! monsieur ! Laissez en paix ma maîtresse ; c'est une honnête femme ; elle n'est pas faite pour entendre les propos d'un débauché. » La vieille mégère joignit le geste à la parole, et se mit entre sa maîtresse et moi. J'appelai mon heiduque. « Fais taire cette femme, lui dis-je ; si elle s'obstine à parler, enferme-la dans le cellier, dans la cave, où tu voudras, pourvu que je ne l'entende plus. » Ensuite, me tournant vers misé Brun, je lui dis avec le plus grand sang-froid du monde : « Vous le voyez, ma reine, vos refus sont inutiles. Faites-moi la faveur de me donner la main, et allons souper. » Au lieu de me répondre, la revêche beauté courut vers une porte que je n'avais pas remarquée, l'ouvrit brusquement, et se mit à crier, sans oser entrer toutefois : « Monsieur, venez, je vous en supplie, venez à mon secours ! — Qu'est-ce ? qu'arrive-t-il ? » demanda une voix que je reconnus sur-le-champ, car c'était celle de mon damné gentillâtre.

— De l'homme aux pistolets ? La rencontre était unique ! s'écria en riant Malvalat ; mais que pouvais-tu craindre ? Vous étiez trois contre un cette fois, et l'honnête cabaretier t'eût bien prêté main-forte au besoin. Tu devais faire tout simplement jeter par la fenêtre ce chevalier errant.

— Eh ! sans doute, répondit Nieuselle ; par malheur, je n'en eus pas le temps. Avant que mon don Quichotte eût ouvert sa porte et dégainé sa rapière, un bruit de gens à cheval coupa la parole à tout le monde ; presque aussitôt on frappa au portail, en ordonnant d'ouvrir de par le roi. C'était une escouade de la maréchaussée qui venait prendre gîte pour la nuit au *Cheval rouge.* Ces messieurs étaient à la poursuite de Gaspard de Besse, dont on leur avait signalé la présence aux environs de ce logis mal famé. En un moment, l'hôte et sa femme furent sur pied pour recevoir tout ce monde-là. Mon gentilhomme ouvrit alors sa porte et vint s'asseoir au coin de la cheminée, en invitant du geste misé Brun à prendre place près de lui, comme pour la protéger envers et contre tous.

Bientôt les gens de la maréchaussée vinrent sécher leurs bottes autour du feu et s'attabler dans la cuisine. Pour le coup, je compris qu'il fallait démonter mes batteries et terminer la campagne. Sur mon âme ! j'aurais volontiers donné cent louis pour que la bande tout entière de Gaspard de Besse vînt cette nuit-là saccager l'hôtellerie, mettre à mort tous ces marauds et emmener misé Brun dans les gorges du Luberon. La rage me suffoquait ; je ne pus souper. Pourtant j'eus dans la soirée une scène divertissante, celle du procès-verbal que dressèrent messieurs de la maréchaussée, lorsque misé Brun leur eut déclaré comment le bandit qu'ils cherchaient avait voulu l'enlever, ainsi que sa servante. Je ris encore quand je songe que j'ai fait tous les frais de cette aventure, qui comptera au nombre des exploits de Gaspard de Besse. Enfin, je me retirai dans ma chambre, harassé, dépité, furieux, me vouant à tous les diables. Toute la nuit, j'eus de mauvais rêves. Je m'éveillais en sursaut à chaque instant, et je regardais, malgré moi, les taches de la muraille, que la lueur du feu faisait paraître rougeâtres. Je finis par m'endormir profondément au milieu de ce cauchemar. Quand je me réveillai, sur le tard, j'appris que misé Brun était partie au point du jour, sous la conduite et protection de son défenseur officieux, qui lui avait promis de la ramener saine et sauve aux portes de la ville d'Aix. Voilà, mes chers amis, le dénoûment de l'aventure. Mes fatigues, mes combinaisons, tous mes stratagèmes n'aboutirent à rien, il est vrai ; mais, quoi qu'en dise Malvalat, on peut se vanter de pareilles défaites.

— Eh ! mon cher, qui songe à rabaisser tes mérites ? s'écria Malvalat avec son sourire le plus ironique ; ce n'est pas moi certainement. Je trouve, au contraire, que tu ne te rends pas justice quand tu prétends que toutes tes ruses n'ont abouti à rien ; je vois clairement le contraire : elles ont abouti à procurer au charmant objet de ta flamme quelques heures de tête-à-tête avec un cavalier qui devait lui inspirer déjà de la reconnaissance, et qui avait toute sorte de chances de lui plaire, pour peu qu'il fût jeune, aimable, bien de visage et galamment habillé.

— Laisse là tes suppositions, interrompi

Nieuselle en haussant les épaules ; le personnage en question portait un habit de ratine verte, et il m'a paru doté de toutes les grâces campagnardes de ces hobereaux qui n'ont jamais perdu de vue le pigeonnier héréditaire au pied duquel ils sont nés. Quant à sa figure, je n'en puis rien dire, attendu que la cuisine du *Cheval rouge* n'était pas éclairée comme une salle de bal, et que mon homme, assis dans un recoin, n'avait pas quitté son chapeau, un grand feutre gris qui lui tombait sur le nez et faisait ombre autour de lui. Ma tourterelle n'a pu se laisser prendre au ramage et encore moins au plumage d'un si vilain oiseau.

— Sais-tu que le retour de misé Brun et le récit de son aventure ont dû faire jaser huit jours durant toute la ville d'Aix ? observa le vicomte.

— Point du tout, répondit Nieuselle ; cela ne s'est pas même ébruité dans le quartier. La discrète personne ne jugea pas à propos de dire en quel péril s'était trouvé son honneur, et elle s'est avisée d'une ruse fort simple pour donner le change à tout le monde. C'est le 1^er^ avril que j'avais choisi par hasard pour mon entreprise, et Bruno Brun raconte à qui veut l'entendre qu'un mauvais plaisant lui a joué ce jour-là l'abominable tour de mener promener sa femme et sa vieille servante jusqu'à l'auberge du *Cheval rouge*. L'aventure a passé pour un poisson d'avril. Quant au rapport de la maréchaussée, c'est chose secrète et dont on n'a parlé que dans le cabinet du lieutenant criminel.

— Et tu crois que nous apercevrons ce soir cette merveille, cette perle, ce rare joyau enfoui dans l'arrière-boutique de Bruno Brun? demanda le vicomte en jetant un coup d'œil vers le vitrage opaque derrière lequel on distinguait le profil camard de l'orfévre, qui travaillait encore à la lueur d'une lampe posée sur l'établi.

— J'espère qu'elle se montrera, répondit Nieuselle; toutes les fois qu'il y a par la rue quelque divertissement, elle vient s'asseoir sur sa porte. Je me figure que ce sont là ses jours de récréation et de grande fête! »

Cependant les trompettes qui précédaient la cavalcade sonnaient à l'entrée de la rue, et déjà la lueur des torches resplendissait dans l'éloignement; la foule, impatiente et joyeuse, ondulait en avant du cortége et le saluait de bruyantes acclamations. Le petit peuple débordait dans la rue des Orfévres; pourtant les jeunes gentilshommes avaient conservé leur position au milieu de ce pêle-mêle et formaient toujours un groupe isolé en face de la boutique de Bruno Brun.

« Allons-nous-en, messieurs, dit Malvalat; voilà une grande heure que nous sommes en péril d'être coudoyés par ces manants. Et pourquoi, je vous prie? pour écouter l'histoire des infortunes amoureuses de Nieuselle et nous morfondre à attendre l'apparition de sa déesse, quelque minois chiffonné dont il exagère fort les charmes, j'en suis sûr.

— Tais-toi, interrompit Nieuselle, tais-toi! on vient de pousser la porte de l'arrière-boutique. C'est elle; la voilà!

— Charmante! adorable! divine! s'écrièrent à la fois les roués.

— Elle est belle en effet, murmura Malvalat, vaincu par l'évidence; oui, elle est belle. »

La jeune femme dont l'aspect avait provoqué ces témoignages d'admiration pouvait avoir environ vingt ans; mais, à la délicatesse de ses traits, à la finesse incomparable de son teint, on lui eût donné moins d'âge encore. Elle avait de grands yeux d'un bleu mourant et de longs sourcils noirs semblables à deux traits déliés et presque droits. Son ajustement était des plus simples: elle portait un déshabillé de cotonnade rayée dont l'ample jupon était plissé sur les hanches; un fichu de grosse mousseline couvrait modestement sa poitrine et laissait deviner pourtant le contour souple et gracieux de son corsage. Ses cheveux, d'un brun doré, étaient légèrement crêpés sur le front, mais sans un atome de cette poussière blanche et parfumée dont les dames d'autrefois saupoudraient leur coiffure. Un petit bonnet, rattaché autour de la tête par un ruban couleur de feu, cachait son chignon et descendait sur ses joues en plis roïdes et droits. Bien que la profession de son mari dût lui permettre la possession de quelques joyaux, elle ne portait ni bagues, ni pendeloques, ni aucun autre bijou de prix ; seulement elle avait au cou une petite croix d'or, et à la ceinture une chaîne d'argent qui, suspendue à un large crochet, retombait jusqu'au bas de sa jupe et soutenait ses clefs et ses ciseaux. Ces modestes ornements étaient en quelque sorte les insignes de sa condition ; l'un révélait la foi naïve de la jeune femme élevée dans de pieuses croyances, l'autre les habitudes vigilantes et laborieuses de l'humble ménagère.

Bruno Brun avait tourné la tête en entendant sa femme ; puis il s'était mis à arranger lentement et minutieusement ses outils sur l'établi. Quand cette opération fut terminée, il vint fermer les vantaux de sa boutique, dont on n'aperçut plus alors l'intérieur qu'à travers la petite porte qui servait de passage. Misé Brun, debout près du comptoir, jouait d'un air distrait avec la chaînette d'argent suspendue à son côté, et semblait attendre que son mari eût fini, sans impatience et sans curiosité d'aller voir ce qui se passait dehors. Pourtant la cavalcade commençait à défiler dans la rue.

« Quelle patience de femme ! s'écria Nieuselle. Dieu me pardonne ! elle attend le bon plaisir de son bélître de mari pour s'avancer jusqu'à la porte.

— Elle n'ose se montrer sans lui dans la rue, dit le vicomte ; elle redoute les regards du monde, et jusqu'à l'admiration que doit exciter sa présence : ces honnêtes femmes sont toutes comme cela !

— Elle ne sortira pas ! murmura Nieuselle avec un redoublement d'impatience et de dépit.

— Tiens, en revanche, voici les deux duègnes, s'écria Malvalat ; deux monstres femelles, ma parole d'honneur ! »

En effet, misé Marianne Brun, ou, comme on l'appelait dans le quartier, la tante Marianne, et Madeloun, la servante, étaient deux types qui résumaient tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature humaine ; toutes deux avaient le caractère de physionomie particulier aux individus dont l'épine dorsale forme une ligne plus ou moins anguleuse, et leurs traits pointus se refusaient, pour ainsi dire, à exprimer la bonne humeur et la bonté. La tante Marianne avait, du reste, des signes de race qui manifestaient qu'elle était du même sang que l'orféyre; la ressemblance était des plus frappantes; c'étaient les mêmes cheveux roux, le même teint blafard, les mêmes yeux ronds et saillants comme ceux de certains scarabées. Mais il y avait dans le visage de misé Marianne plus de finesse, plus de malice et quelque chose d'intelligent, de résolu, qu'on eût en vain cherché sur l'épaisse figure de Bruno Brun.

La vieille fille et la servante s'étaient assises aux extrémités du banc disposé devant la porte, et il restait entre elles deux places vides.

« Corbleu! il me vient une idée! s'écria Malvalat; je veux voir de près misé Brun, et pour cela je vais m'asseoir entre ces horribles bossues. »

A ces mots, profitant de quelque interruption dans la marche de la cavalcade, il sauta de l'autre côté de la rue, et alla tomber justement en face de Bruno Brun, qui sortait pour prendre place, avec sa femme, entre misé Marianne et la servante. Il y eut un moment de confusion, car toute la bande des roués avait suivi Malvalat. Cette fois encore la foule se rangea patiemment pour leur faire place. Comme l'ordre de la marche les empêchait de retourner à leur premier poste, ils restèrent adossés contre la maison de l'orfévre. Pendant ces évolutions, le personnage qui, caché dans l'embrasure d'une porte, écoutait depuis une heure le colloque de Nieuselle avec ses compagnons, traversa aussi la rue, et parvint à se glisser jusqu'à la porte de la boutique, où il demeura appuyé contre les vantaux. Personne ne prit garde à cette manœuvre, pas même Nieuselle, qui de son côté tâchait d'en faire une semblable.

Bruno Brun avait à peine vu les écervelés qui s'étaient jetés au-devant de lui, et il ne se doutait pas de leurs intentions. Le pauvre homme clignait ses gros yeux et tâchait de reconnaître les attributs des grotesques divinités qui chevauchaient par la rue, pêle-mêle avec le roi Salomon, les apôtres et saint Christophe, le géant du paradis. La jeune femme n'avait pas pris garde, non plus, à ce qui s'était passé, et elle ne se doutait pas de l'attention dont elle était l'objet. Cependant Malvalat, fatigué de son rôle de confident, et peu soucieux de seconder les intentions amoureuses de Nieuselle, dit à ses compagnons :

« Messieurs, ceci commence à devenir mortellement ennuyeux ; je n'y tiens plus. Notre présence gêne d'ailleurs les manœuvres de Nieuselle. Allons-nous-en.

— Oui, nous pourrons l'attendre au Cours, » ajouta le vicomte.

Ils s'en allèrent discrètement. Nieuselle, favorisé par ce mouvement qui fit place à quelques spectateurs, parvint jusque derrière le banc où misé Brun était assise. La jeune femme ne s'aperçut de rien ; mais la servante, jetant un coup d'œil oblique de ce côté, poussa légèrement le coude de sa maîtresse et lui dit à voix basse :

« Dieu nous assiste ! ce marjolet qui voulait vous faire souper avec lui au *Cheval rouge* est là, derrière vous. Prenez garde, ne vous retournez pas. »

Misé Brun tressaillit ; une teinte rosée se répandit sur son beau visage. Elle baissa les yeux, saisie de confusion et de crainte.

« Bonne sainte Vierge ! s'il osait vous parler ! continua Madeloune, s'il osait dire qu'il vous a déjà vue ? s'il osait recommencer ses insolences ? cela nous ferait de beaux embarras avec le maître.

— Mais il n'osera pas, il ne dira rien, » murmura misé Brun plus morte que vive, car elle avait reconnu Nieuselle à l'odeur d'ambre qu'exhalait sa perruque, et elle comprenait qu'il n'était plus qu'à deux pas d'elle, de façon qu'en se baissant il aurait pu lui parler à l'oreille. Un obstacle restait entre eux pourtant, c'était ce curieux obstiné qui avait suivi les mouvements de Nieuselle et qui était maintenant si près de la jeune femme, qu'on ne pouvait arriver jusqu'à elle sans le toucher. Ce personnage était vêtu comme un villageois aisé. Une veste étroite et courte dessinait son buste vigoureux, et laissait voir la ceinture qui serrait ses reins nerveux et souples. Son tricorne, avancé sur le front, contenait à peine les boucles d'une chevelure brune, onduleuse et drue. Il avait la tête petite, le teint pâle, et ses traits peu saillants étaient d'une régularité sévère.

Nieuselle jeta à peine un regard sur ce fâcheux qui lui barrait le passage, et, sans daigner le prier de lui faire place, il le repoussa du coude et se pencha comme pour saluer à voix basse misé Brun; mais l'étranger ne lui en laissa pas le temps, car, le saisissant au bras, il le releva par un brusque mouvement et lui dit à demi-voix :

« Je vous défends de parler à cette femme ! »

A ces mots prononcés avec une froide énergie, Nieuselle se retourna et toisa d'un œil irrité celui qui osait lui parler ainsi. L'accent de ce personnage lui revint alors à la mémoire, et, malgré son changement de costume, il le reconnut à sa taille et à sa tournure ; c'était l'honnête gentilhomme qu'il avait déjà vu à l'auberge du *Cheval rouge*.

« Qu'est-ce que ceci? pensa-t-il tout étourdi de la rencontre; mon don Quichotte en habit de pastoureau? Est-ce qu'il voudrait faire sa cour sous ce déguisement rustique? »

Puis, s'adressant à l'étranger, il lui dit d'un ton moitié fâché, moitié badin :

« Ceci passe la plaisanterie. Eh ! de quel droit, l'ami, m'empêcheriez-vous de parler à qui bon me semble? Allez à vos affaires, s'il vous plaît, et laissez-moi faire les miennes. Si par hasard nous chassons à travers les mêmes buissons, comme j'ai tout lieu de le croire d'après votre propos, eh bien ! ne nous barrons pas mutuellement le chemin ; que chacun avance de son côté, et tant mieux pour celui qui entrera le premier dans les bonnes grâces de la belle qui nous a tous deux charmés.

— Je vous défends de parler à cette femme, de la regarder seulement, » dit l'étranger en serrant le bras de Nieuselle avec une sorte de fureur et en le forçant à reculer de quelques pas.

Les deux rivaux restèrent un moment en présence, l'un menaçant encore du geste et du regard, l'autre la tête haute et l'œil animé d'une dédaigneuse colère. Nieuselle n'était point un lâche, quoi qu'en eût dit Malvalat, et sur tout autre terrain il n'aurait point souffert une pareille insulte; mais, comme il avait pour le moins autant de prudence que de bravoure, il ne jugea pas à propos d'engager une querelle, seul au milieu de cette plèbe, qui aurait applaudi en voyant aux prises le grand seigneur en habit de velours avec l'homme en veste de camelot. Il recula donc de lui-même, et dit à son adversaire d'un air de menace arrogante et railleuse :

« Je vous cède la place. Nous nous retrouverons, je l'espère, en un lieu plus propice pour certaines explications. Alors je vous demanderai peut-être raison, comme à un gentilhomme. En attendant, je vous tiens pour ce que vous paraissez être, pour un homme avec lequel une personne de ma sorte ne peut pas se commettre. »

Et sur ce propos il traversa fièrement la foule et s'en alla. Le bruit de cette espèce de scène s'était perdu à travers les cris et les rires étourdissants qui accueillaient le char où la reine de Cythère, représentée par un jeune drôle, était assise au milieu d'une foule d'Amours fardés, frisés et poudrés comme des marquis. Les sons vibrants des tambourins et des galoubets avaient étouffé les paroles de Nieuselle et les menaces de l'étranger ; personne ne les avait entendues. Pourtant, lorsque le jeune gentilhomme se fut éloigné, misé Brun se retourna furtivement, et son regard rencontra les yeux de celui qui venait encore une fois de la soustraire à d'insolentes tentatives. Ce mouvement fut rapide comme la pensée. La jeune femme baissa la tête ; une pâleur subite s'était étendue sur son front ; son cœur avait bondi dans sa poitrine ; une sorte de vertige troublait sa vue et faisait bourdonner à ses oreilles des sons confus. Elle demeura ainsi un moment, sans souffle, sans idée, défaillante et succombant corps et âme à la violence de cette émotion inconnue. Quand elle fut un peu revenue du trouble où l'avait jetée l'aspect de cet homme, dont elle gardait, depuis trois mois, un si constant souvenir sans que son esprit se fût arrêté à de mauvaises pensées, sans qu'aucun désir coupable s'éveillât en son âme, elle fut saisie de confusion et d'effroi ; car elle sentit que son cœur s'était laissé surprendre à des mouvements défendus. Loin de s'y abandonner, elle s'efforça de les vaincre ou du moins de les dissimuler, et, calme en apparence, elle ne détourna plus les yeux du spectacle bizarre auquel elle assistait.

Bruno Brun, la tante Marianne et la vieille servante regardaient toujours la cavalcade qui achevait de défiler. Lorsque les trois Parques qui suivent le char des divinités olympiennes et ferment la marche du cortége montrèrent leur face blême, lorsque Atropos, saisissant la ficelle qui pendait à la quenouille de sa sœur, eut tranché le cours des destinées humaines avec des ciseaux de tondeur, l'orfévre se leva satisfait et fit signe à sa femme de rentrer. Misé Brun se dressa tremblante, et, sans se permettre de jeter un seul regard sur l'étranger, elle se retira lentement; la tante Marianne et Madeloun se hâtèrent d'enlever le banc et de barricader la porte, tandis que la foule s'écoulait dans la rue, encore illuminée et bruyante.

Quelques heures plus tard, la fête était finie; le repos succédait au tumulte, les ténèbres au jour factice des lampions et des torches et aux pâles clartés de la lune, qui avait disparu derrière les lointains horizons. De temps en temps, des sons confus, des refrains de chansons et des éclats de rire troublaient le silence de la ville endormie; c'était le bruit de l'orgie. Nieuselle et ses compagnons soupaient encore et attendaient à table la fin de leur joyeuse nuit. Tout était calme dans la rue des Orfévres ; pas une lampe ne vacillait derrière les fenêtres closes, pas une voix, pas un souffle ne troublait le repos universel ; il semblait que le sommeil eût secoué ses ailes grises sur toutes les têtes et fermé de son doigt de plomb toutes les paupières. Pourtant deux personnes veillaient dans ce silence et cette nuit profonde : l'étranger attendait le jour, assis sur un banc de pierre, en face de la maison de l'orfévre, et misé Brun, pensive, agitée, en proie à l'insomnie, demeurait immobile et les yeux ouverts, dans son grand lit de serge jaune, à côté de son mari, qui dormait et rêvait que les Parques livides se promenaient en filant autour de la chambre.

II

Quand l'aube parut, toutes les cloches s'éveillèrent à la fois dans les quatre églises paroissiales et dans les nombreux couvents de la ville d'Aix. D'abord elles tintèrent lentement pour annoncer l'*Angelus ;* puis, après avoir fait silence un moment, elles recommencèrent à bourdonner dans leur cage de pierre et sonnèrent la première messe.

A cet appel matinal, misé Brun se leva sans bruit et se mit à genoux, devant le crucifix attaché au chevet du lit, pour faire sa prière. Ensuite, au lieu de se vêtir diligemment, selon sa coutume, afin d'être prête avant que la voix nasillarde de la tante Marianne retentît dans toute la maison, elle entr'ouvrit doucement la croisée de sa chambre, et se prit à rêver en regardant le ciel. La croisée donnait sur une cour intérieure dont l'aspect était à peu près celui d'une citerne sans eau. Nul regard étranger ne pouvait plonger dans cette enceinte étroite, obscure, et dont le sol humide était pavé de dalles verdâtres. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, il y avait un puits, et, à l'entour de la margelle, quelques vases ébréchés où, depuis bien des années, la tante Marianne essayait de faire croître du cerfeuil, du persil, et d'autres plantes culinaires. Quelques giroflées, semées entre ces herbes par misé Brun, mêlaient leurs petites fleurs dorées aux tiges grêles qui tapissaient le bord du puits. Jamais un rayon de soleil ne pénétrait dans cette espèce d'abîme qui donnait du jour à l'arrière-boutique et aux trois étages de la maison de Bruno Brun, laquelle n'avait point de fenêtre sur la rue. L'ombre éternelle qui y régnait avait donné des tons noirs aux boiseries et tapissé les murs de crevasses moussues. Les bruits de la rue n'y pénétraient point. On n'y entendait que les cloches de la paroisse et le jaquemart de l'hôtel de ville, qui frappait les heures avec son marteau d'airain. En ce moment, les premières clartés du jour rayon naient au faîte de la vieille maison, les passereaux jasaient au bord du toit, et l'air était tout embaumé des parfums d'un pot de réséda oublié sur la fenêtre de quelque grenier du voisinage.

Misé Brun défit sa cornette, dénoua ses longs cheveux, et se pencha sur la croisée comme pour baigner sa tête brûlante dans l'humide fraîcheur que la nuit avait laissée dans l'atmosphère. L'insomnie avait pâli le rose incarnat de son teint et donné à son regard une expression de langueur souffrante. Elle était triste, inquiète, et parfois cependant un sentiment confus de bonheur, d'ineffable joie, faisait tressaillir tout son être. Lasse de lutter contre l'idée fixe qui l'obsédait, elle s'y laissait aller, non sans un reste de scrupule et d'effroi, mais avec les élans d'une âme ardente, avide de tendresse et d'amour, et pourtant encore pure, encore ignorante de ses propres mouvements et de ses propres instincts. Même aux pieds de son confesseur, avec la contrition de sa faute et le ferme propos de s'en accuser, la pauvre femme n'aurait pu dire en quoi et comment elle avait péché. Inhabile à juger ses impressions, elle savait seulement que depuis plusieurs mois un objet unique occupait sa pensée, qu'un seul jour comptait dans sa vie, le jour où elle avait rencontré cet homme qu'elle ne croyait jamais revoir, et dont l'aspect inattendu avait rempli son cœur de trouble, de joie, de frayeur, de remords et d'indicibles félicités! Recueillie dans une vague méditation, attentive aux voix nouvelles qui lui parlaient intérieurement, elle n'entendait pas l'aigre fausset de misé Marianne, laquelle, du fond de sa chambrette, querellait déjà la servante ; elle oubliait jusqu'à la présence de Bruno Brun, dont la respiration bruyante retentissait derrière les rideaux baissés, comme le souffle de quelque monstre marin endormi sur les grèves de la mer Glaciale. Pour une autre femme, c'eût été chose toute simple que ce moment d'inaction, ce retard à recommencer les occupations de chaque jour ; mais les habitudes de misé Brun étaient si invariablement réglées, elle était soumise à une discipline domestique si exacte, que jamais rien de semblable ne lui était arrivé ; jamais elle n'était restée un quart d'heure à sa fenêtre, oubliant de se coiffer, et ne se souvenant plus que les jours de fête la messe est d'obligation.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait l'arracha brusquement à sa rêverie ; elle se releva toute confuse et ne sachant quelle cause donner au désordre dans lequel elle se laissait surprendre. C'était misé Marianne qui entrait, son coqueluchon de soie noire sur la tête et son missel à la main.

« Jésus Maria ! est-ce que vous êtes malade ? dit-elle en fixant sur la jeune femme ses gros yeux étonnés; je vous croyais prête depuis longtemps. C'est une mauvaise habitude de se lever tard : la matinée fait la journée.

— Vous avez raison, ma tante, répondit doucement misé Brun ; mais dans un moment je serai prête.

— Comme vous voilà faite ! continua la vieille fille d'un ton aigre-doux et en touchant du bout de ses longs doigts blêmes la splendide chevelure qui ruisselait sur les épaules de misé Brun. Si vous étiez une petite fille, nous vous enverrions à la procession de la paroisse habillée en Madeleine, avec vos cheveux ainsi défaits et traînant jusque sur les talons ; mais, pour une femme de vingt ans, il n'y a rien de si laid que de quitter ses coiffes ; c'est contraire à la modestie. Il n'y a que les grandes dames qui puissent se permettre d'aller la tête découverte. Le perruquier les accommode tous les jours, et, quand elles sont frisottées et poudrées, elles n'ont plus besoin de coiffe ni de coqueluchon : c'est pour cela qu'elles prisent tant une longue chevelure ; mais les beaux cheveux sont bien inutiles aux personnes de notre condition, et, quand votre chignon ne serait pas plus gros qu'une noix, vous n'en seriez que mieux coiffée. Ainsi, croyez-moi, mettez les ciseaux là dedans et coupez ras ; il vous restera toujours bien assez de cheveux. »

Pendant cette mercuriale, la jeune femme s'était hâtée de rouler ses cheveux sous une coiffe et de mettre un déshabillé fond blanc à grands ramages bleus, qu'elle ne tirait de l'armoire que pour les bonnes fêtes ; ensuite elle couvrit ses épaules d'un mantelet qui laissait à peine deviner la perfection de sa taille. « Allons, ma tante, me voilà prête, » dit-elle en se rangeant pour donner le pas à misé Marianne. Madeloun attendait au bas de l'escalier, les mains croisées sous les bouts de son fichu et son rosaire dans la poche. « Voilà le dernier coup qui sonne, dit-elle ; mais c'est égal, nous arriverons avant le premier évangile, et la messe sera encore bonne. »

Les trois femmes sortirent ensemble. Il n'y avait absolument personne aux environs de la maison, et les rues qui conduisent à la cathédrale étaient à peu près désertes. Misé Brun ne remarqua pas que quelqu'un la suivait de loin. Il n'y avait pas grand monde non plus dans la vaste église de Saint-Sauveur ; quelques femmes dévotes, quelques servantes matinales, étaient agenouillées dans la nef de *Corpus Domini*, à l'entrée d'une chapelle sombre où un capucin disait la première messe. Misé Brun se prosterna sur les dalles et tâcha de lire son missel avec recueillement et dévotion; mais un souvenir rebelle restait au fond de sa pensée, troublait sa prière, et la rejetait dans les ardentes rêveries qui avaient tenu ses yeux ouverts toute la nuit. L'insomnie, les émotions inaccoutumées auxquelles elle était en proie depuis la veille, avaient agi profondément sur sa délicate organisation; elle était sous l'influence d'une singulière excitation morale et d'un accablement physique contre lequel sa volonté luttait en vain. Ses sens émoussés ne transmettaient plus à son esprit que des perceptions imparfaites; tout s'effaçait de sa mémoire, tout disparaissait à ses regards; elle oubliait que le prêtre était à l'autel et misé Marianne à son côté. Pourtant l'exercice de toutes ses facultés n'était pas entièrement suspendu comme dans le sommeil; elle respirait avec une sorte de ravissement le parfum d'encens et de fleurs répandu dans l'atmosphère, et les bruits harmonieux qui résonnaient par moments sous les voûtes sonores de la vieille église la faisaient tressaillir; elle ne dormait ni ne veillait, elle était dans une disposition qui participait à la fois du rêve et de l'extase.

Bientôt ses paupières brûlantes s'abaissèrent, le livre d'heures tomba de ses mains, son front s'inclina ; elle regardait intérieurement les visions qui passaient devant ses yeux fermés. C'était toujours la même image, l'image mélancolique et fière de cet homme dont elle ne savait rien, pas même le nom, qui traversait ses songes. Son imagination l'avait ramenée vers les lieux qu'ils parcouraient naguère ensemble ; elle s'en allait encore avec lui dans le chemin désert, le long des haies d'épine blanche dont les fleurettes répandaient au loin de si douces senteurs.

Lorsque les assistants se levèrent au dernier évangile, misé Brun ne s'aperçut pas que la messe était finie, et elle resta à genoux, les mains jointes et la tête baissée. Personne ne remarqua cette preuve évidente d'inattention, personne excepté la tante Marianne, qui de son côté s'était laissée aller à de grandes distractions. La vieille fille, depuis qu'elle était agenouillée à côté de sa nièce, n'avait cessé de rouler ses grosses prunelles vertes d'un air indigné. Au lieu de prier, elle avait observé l'attitude, la physionomie de misé Brun, et formé une foule de conjectures qui n'approchaient pas de la vérité. Ce ne fut qu'au moment où le prêtre quitta l'autel qu'elle s'aperçut que son missel était encore ouvert à la première page.

Alors un certain scrupule s'éleva dans son esprit; elle se remit à genoux et poussa du coude, assez rudement, la belle songeuse, qui tressaillit et se retourna avec un faible cri.

« A quoi pensez-vous donc? lui dit aigrement la tante Marianne; c'est un scandale. Vous êtes cause que j'ai manqué mes dévotions, et qu'il me faut rester pour entendre une autre messe. Quant à vous, je le vois bien, vous n'êtes pas disposée à observer aujourd'hui le second commandement de l'Église : *Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement.* Adorez Dieu et retournez sur-le-champ à la maison avec Madeloun. »

Misé Brun crut tout d'abord n'avoir pas bien entendu ces derniers mots. Depuis trois ans qu'elle était mariée, elle n'avait jamais fait un seul pas dans la rue sans la tante Marianne; il fallut que celle-ci renouvelât son injonction pour que la jeune femme la comprît et se décidât à lui obéir. Après avoir un moment prié, elle se releva, encore toute tremblante, et marcha, suivie de Madeloun, vers la petite porte. La plupart des assistants s'étaient déjà retirés; il n'y avait plus aux abords de l'église que quelques mendiants assis sur les marches usées, qu'ils avaient le privilége d'occuper les jours de fête. Les moins favorisés se tenaient en dehors de la petite porte, à l'entrée du cloître qu'il fallait traverser pour gagner la rue.

Alors comme aujourd'hui, le cloître de Saint-Sauveur était une enceinte solitaire et dévastée, où depuis longtemps les chanoines ne venaient plus se promener et lire leur bréviaire. Les fidèles passaient sans s'arrêter sous les arceaux élégants qui soutiennent la galerie, et ne descendaient jamais dans le préau, dont le terrain était envahi par des mauves et des orties de la plus belle végétation. Ordinairement une vieille pauvresse se tenait accroupie à l'entrée du cloître, contre un sarcophage antique qui servait de bénitier, et sa voix lamentable, s'élevant à intervalles égaux, résonnait dans ce mélancolique séjour comme le son des cloches et le timbre de l'horloge.

En ce moment, tout se taisait dans le cloître, hormis cette voix dont le fausset plaintif retentissait comme une clameur soudaine et mettait en fuite les bandes de passereaux, qui venaient hardiment sautiller jusqu'au bord du bénitier. Misé Brun s'en allait les yeux baissés, les bras modestement croisés sur son mantelet noir, et son missel à la main. Ses pas légers touchaient sans bruit les dalles sonores; l'on eût dit une ombre fuyant à travers les sveltes colonnes du loître. Madeloun suivait sa maîtresse en tâchant d'imiter la tenue sévère et l'air gourmé de misé Marianne. La jeune femme était si absorbée dans ses pensées, qu'elle ne vit pas la mendiante qui s'était levée pour lui tendre la main comme de coutume, et qu'elle oublia de prendre en passant de l'eau bénite. Sa situation l'épouvantait; comme toutes les femmes dont le cœur encore innocent s'ouvre aux fatales passions, elle ne se laissait aller à ce doux et terrible entraînement qu'avec des alternatives de faiblesse et de résistance. En ce moment, elle prenait la résolution de ne plus s'abandonner aux dangereuses pensées qui avaient si profondément troublé sa tranquillité, et qui commençaient à inquiéter sa conscience. Mais un nouvel incident vint rompre ce ferme propos et la rejeter bien loin des calmes régions où son âme essayait de rentrer. Avant qu'elle eût gagné la porte du cloître, Madeloun la tira vivement par la manche et la força de s'arrêter :

« Regardez, lui dit-elle en désignant un homme qui se promenait de l'autre côté du préau; regardez donc ! n'est-ce pas là cet honnête monsieur qui s'est si bien comporté envers nous le jour que nous avons eu tant de mauvaises rencontres ? »

Misé Brun n'osa lever la tête; ses genoux tremblants ne la soutenaient plus, la respiration lui manquait ; elle fut près de s'évanouir à la seule pensée de se retrouver encore une fois en face de celui dont la présence avait laissé dans son cœur de si longs troubles et de si profonds souvenirs.

« Mais regardez donc ! répéta Madeloun; c'est ce bon monsieur. Est-ce que vous ne le remettez pas ?

— Oui, c'est lui, balbutia misé Brun ; allons-nous-en.

— Non pas, avec votre permission ; il nous a reconnues, et il a l'air de vouloir nous parler, répondit Madeloun, dont l'instinct curieux et babillard l'emporta en ce moment sur les habitudes de réserve farouche qu'elle avait contractées dans la maison de Bruno Brun.

— Allons-nous-en, répéta la jeune femme d'une voix éteinte et en faisant un mouvement comme pour s'enfuir.

— Dans un moment, répliqua l'obstinée servante ; ce serait honnête, vraiment, de passer devant quelqu'un auquel on a de si grandes obligations, en détournant la tête comme pour ne pas le voir ! Si misé Marianne était là, ce serait différent ; mais, puisque nous voilà seules par miracle, nous pouvons bien saluer les gens. Tenez, le voilà qui vient, ce brave monsieur. »

En effet, l'étranger traversait lentement le préau et se dirigeait vers les deux femmes avec l'intention évidente de les aborder. Son costume, qui la veille était celui d'un bon villageois, annonçait maintenant l'homme de condition, et il avait une fort belle tournure avec son habit à grandes basques et son gilet brodé. Dans ce péril inévitable, misé Brun recouvra tout à coup une apparence de sang-froid ; elle n'essaya plus de dominer les émotions de son cœur, elle tâcha seulement de les dissimuler. S'efforçant de reprendre un calme maintien, elle répondit par une révérence modeste au salut de l'étranger et garda le silence, tandis que Madeloun s'écriait avec la familiarité respectueuse et naïve que les inférieurs se permettaient autrefois, même avec les gens qui leur imposaient le plus :

« C'est donc vous, mon bon monsieur ? Quelle satisfaction de vous voir ici ! Je ne m'y attendais guère, ni ma maîtresse non plus ; vous nous aviez dit, en nous laissant à la porte Notre-Dame, que pour rien au monde vous ne mettriez les pieds dans la ville d'Aix.

— C'est vrai ; mais j'ai changé d'idée, répondit simplement l'étranger.

— Est-ce que vous êtes venu vous établir dans la ville ?

— Non pas. Je n'y viendrai même jamais qu'à de rares intervalles, les jours de grande fête seulement, lorsqu'il y aura quelque procession, quelque réjouissance publique, comme hier soir.

— Vous avez vu la cavalcade ? dit Madeloun avec feu ; c'est un beau coup d'œil ! Il y a bien des gens qui viennent de loin pour en avoir le plaisir. On en parle jusque dans les pays étrangers. Mais, certainement, vous aviez déjà assisté aux cérémonies qu'on fait ici pour la Fête-Dieu ?

— Non, c'est la première fois.

— Alors, vous n'êtes pas Provençal ? observa la vieille servante avec une inflexion de voix interrogative qui équivalait à une question directe.

— Je le suis ; mais j'ai vécu longtemps hors du pays, » répondit l'étranger d'un ton bref.

Pendant ce colloque, misé Brun n'avait pas levé les yeux, et pourtant elle s'était aperçue que l'étranger arrêtait sur elle un regard qui exprimait mieux que les plus tendres paroles le prix qu'il attachait à cette rencontre inespérée, à cet entretien d'un moment. La pauvre femme se sentait pâlir et défaillir sous cette muette influence. Confuse de ses propres impressions, le cœur plein d'une amère félicité, l'esprit troublé par cette situation unique jusque-là dans sa vie, elle se taisait et gardait une contenance immobile, comme si elle eût craint de trahir par un seul mot, par un simple geste, ses secrètes agitations. L'étranger la contemplait avec une sorte de ravissement, et ne répondait plus que par monosyllabes à Madeloun, qui continuait à lui tenir des discours entremêlés de beaucoup de points d'interrogation.

Pendant cet entretien, dont les deux principaux interlocuteurs restaient à peu près muets, la mendiante rôdait dans le cloître d'un pied boiteux et observait à distance ce qui se passait. D'abord elle s'était approchée la main tendue ; mais au lieu d'insister, selon sa coutume, jusqu'à l'importunité, et de faire retentir le cloître de ses lamentations, elle marmottait ses *oremus* et considérait l'étranger d'un œil curieux et effaré.

« Que veut la Monarde ? dit tout à coup Madeloun impatientée de ce manége. Je la croyais paralytique, mais il paraît que, quand elle le veut, elle se sert encore bien de ses vieilles jambes. »

La mendiante, troublée par cette apostrophe, retourna bien vite s'accroupir à sa place ordinaire, près du bénitier.

« Nous ne lui avons rien donné, dit misé Brun d'une voix douce et en fouillant dans sa poche. Mais l'étranger la prévint, et, tirant de sa poche une poignée d'or, il fit le geste de la jeter sans compter à la pauvresse.

— Donnez, mon bon monsieur, s'écria Madeloun surprise et émerveillée d'une telle générosité, donnez, je vais lui remettre cela, en lui recommandant de ne pas vous oublier dans ses prières. »

Elle prit l'or et courut le porter à la Monarde d'un air triomphant ; l'étranger et misé Brun restèrent comme seuls en face l'un de l'autre. Pendant quelques minutes, ils ne se parlèrent pas. La jeune femme détournait les yeux sans songer que son embarras, la rougeur de son front et son silence même trahissaient son émotion ; l'étranger, non moins troublé, la regardait avec une tendresse passionnée, une mélancolique joie. Enfin, sans rien lui dire, il toucha le missel qu'elle avait entre les mains et le retira doucement. Elle le lui laissa prendre sans résistance, et, tandis qu'il se hâtait de le cacher, elle murmura, entraînée par un irrésistible mouvement :

« Je vous le donne. » Il n'eut pas le temps de répondre ; Madeloun revenait. Elle avait un certain air mystérieux et grave qui eût frappé des gens moins absorbés dans leurs propres impressions.

« Mon charitable monsieur, dit-elle avec une sorte d'emphase et en regardant fixement l'étranger, la Monarde vous remercie bien humblement de votre générosité ; elle ne manquera pas de prier Dieu tous les jours pour qu'il vous fasse vivre longtemps.

— Allons, Madeloun, dit faiblement misé Brun, il est temps de rentrer.

— Jésus Maria ! je le crois bien, s'écria la servante, la messe est finie ; voici misé Marianne... Soyez tranquille, elle ne vous voit pas ; mais vite, à la maison... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer ; que Dieu vous préserve de mauvaises rencontres et de tout malheur ! »

La jeune femme jeta sur l'étranger un seul regard, le premier qu'elle eût osé lever vers lui ; puis, prenant le bras de Madeloun, elle l'entraîna vivement. Misé Marianne s'était arrêtée pour donner un rouge liard à la Monarde ; les deux femmes eurent tout le temps de regagner le logis avant elle. Au moment d'arriver, la servante ralentit le pas et dit mystérieusement à sa maîtesse :

« Vous ne savez pas, j'ai appris sans le vouloir un secret. Figurez-vous que ce digne monsieur a risqué sa vie pour venir voir la fête d'hier soir !

— Sa vie ! répéta misé Brun en tressaillant de surprise et de crainte, sa vie ! Et comment ?

— Ah ! voilà le secret. La Monarde me l'a confié ; voici comment. Tantôt, lorsque je lui ai remis cette grosse aumône, elle a levé les mains au ciel en souhaitant à ce brave monsieur toute sorte de bénédictions ; puis elle m'a dit, la larme à l'œil : « Je sais son nom ; je le reconnais bien, quoiqu'il y ait peut-être douze ou quinze ans que je l'ai perdu de vue. Nous sommes du même endroit ; ses parents étaient seigneurs du pays ; il reçut une grande éducation, et il devait entrer dans les ordres. Quand il fut grandelet, il voulut voir le monde, au lieu de se laisser mettre au séminaire ; sa famille essaya de le contraindre, et alors il s'engagea. Mais il eut du malheur : étant soldat, il fit la faute de lever la main sur son capitaine, et il fut condamné à mort. Comme on allait le fusiller, il s'échappa, et depuis lors personne n'a plus entendu parler de lui. Si la justice le découvrait, ce serait un homme perdu, mais ce ne sera pas moi qui irai le dénoncer et lui faire tort. » Voilà ce que m'a dit la Monarde, en me recommandant bien le secret, et il n'y a pas de danger que j'en parle à personne autre que vous.

— Et son nom, le sais-tu ? Comment s'appelle-t-il? demanda misé Brun, respirant à peine.

— Son nom ! elle a précisément oublié de me le dire, répondit Madeloun. C'est égal, je le saurai ; dimanche prochain, après la messe, je resterai en arrière, tandis que vous vous en irez avec misé Marianne, et je le demanderai à la Monarde.

— Pourvu qu'elle ne répète à personne ce qu'elle t'a dit, murmura misé Brun saisie d'une mortelle inquiétude; pourvu qu'elle seule l'ait reconnu...

—Eh ! vite ! vite ! rentrons, interrompit Madeloun ; voilà misé Marianne au bout de la rue. Par bonheur, elle ne distinguerait pas, à dix pas de distance, un bedeau d'un archevêque. »

Les deux femmes rentrèrent précipitamment. Misé Brun regagna sa chambre sans bruit et se hâta de quitter son mantelet et ses coiffes pour mettre le tablier et le béguin qu'elle avait coutume de porter dans la maison ; puis elle s'assit, encore toute tremblante et troublée, près de la fenêtre. Bruno Brun dormait toujours, mais sa respiration, moins bruyante et entrecoupée de légers bâillements, annonçait qu'il était près de se réveiller. En effet, à peine misé Brun venait-elle de s'asseoir, qu'il cria, en secouant sa chevelure rousse et en se mettant sur son séant :

« Ma femme !

— Me voici, répondit-elle en s'approchant.

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu es rentrée ? reprit l'orfévre.

— Un peu de temps, répondit la jeune femme, dont le front candide se couvrit de rougeur à cette espèce de mensonge.

— Il est donc tard déjà ? Mais d'où vient que je n'ai pas encore entendu ma tante ?

— Elle ne fait que de rentrer.

— Oh ! oh ! » murmura l'orfévre avec une expression de surprise et de mécontentement, mais sans manifester sa pensée autrement que par cette exclamation. Il y eut un long silence ; la jeune femme était allée se rasseoir près de la fenêtre et regardait machinalement dehors ; Bruno Brun s'habillait lentement et procédait à sa toilette du dimanche avec les soins minutieux qu'il apportait dans tous les actes de sa vulgaire existence. Son épaisse figure, qui était habituellement comme un masque bouffi et fané, sans aucune physionomie, exprimait en ce moment une mauvaise humeur soucieuse. Deux ou trois fois il tourna à la dérobée vers sa femme ses gros yeux clignotants, et fit, en soupirant, un geste imperceptible de défiance et d'inquiétude. Lorsque enfin il eut passé son habit cannelle, serré son col de mousseline et pris son tricorne sous le bras, il alla vers le lit et retira de dessous l'oreiller un objet qui, en glissant entre ses doigts, rendit un son métallique; c'était un gros chapelet qu'il avait gardé toute la nuit au chevet de sa couchette. Misé Brun tressaillit à ce bruit et laissa échapper une exclamation, puis elle détourna la tête avec un mouvement de surprise et d'épouvante; mais Bruno Brun ne vit ni le geste ni l'expression de terreur qui s'était peinte tout à coup sur le visage de sa femme : il entendit seulement le faible cri qu'elle n'avait pu retenir.

« Eh bien ! qu'est-ce? Qu'as-tu donc? dit-il en roulant son chapelet d'une main à l'autre.

— Rien, je ne dis rien, répondit-elle en rougissant, car pour rien au monde elle ne lui eût déclaré le motif de la frayeur qu'elle éprouvait à l'aspect de cette espèce de relique.

— Je vais à la confrérie, reprit l'orfévre; nous avons aujourd'hui la grand'messe; ce sera long, je ne reviendrai que pour dîner.

— A midi? demanda la jeune femme.

— A midi, comme d'habitude, répondit-il; nous avons aussi vêpres et complies avant la procession. »

Il descendit à ces mots; la tante Marianne l'attendait au passage.

« Eh bien! lui dit-il brusquement, vous qui répétez sans cesse qu'il ne faut pas perdre de vue les jeunes femmes, vous avez laissé Rose revenir seule à la maison.

— J'avais mes raisons pour cela, et je n'ai pas besoin que tu me fasses la leçon, répliqua sèchement la tante Marianne; mais toi, prends garde, je te le dis : ta femme a la tête je ne sais où, et elle pense à je ne sais quoi depuis hier.

— Si je ne vous avais pas écoutée, je n'aurais pas tous ces soucis! s'écria-t-il avec une explosion de colère; à qui la faute, si j'ai épousé Rose? A vous et à mon père. Je ne suis pas une bête, quoique j'en aie l'air. Je savais bien que c'était un malheur d'avoir une si belle femme. Je voulais me marier avec la fille aînée de misé Magnan, une personne de trente ans qui a un visage comme tout le monde; mais vous avez trouvé qu'elle n'était pas assez riche, et vous vous êtes entêtée pour que j'épousasse Rose, parce qu'elle avait deux mille écus de dot. Vous n'avez pas considéré sa grande jeunesse, sa beauté; l'argent vous a fait passer par-dessus tout. Allez, il n'y avait pas de bon sens à me faire faire ce mariage. »

Pendant que l'orfévre exposait ainsi ses étranges récriminations, la tante Marianne haussait les épaules d'un air de commisération moqueuse.

« De quoi te plains-tu? dit-elle d'un ton goguenard, de ce que ta femme est trop belle? Ne va pas dire cela hors de la maison, on se moquerait de toi, mon neveu.

— Mais je puis bien vous le dire, à vous qui êtes la cause de mon malheur.

— De ton malheur! Mais ne dirait-on pas que la beauté de ta femme t'a déjà donné quelque désagrément? Je suis là pour témoigner du contraire. Jusqu'à présent nous l'avons bien gardée, et il ne t'arrivera jamais rien de fâcheux, s'il plaît à Dieu. Gouverne-la seulement d'après mes avis, comme tu as fait jusqu'à ce jour, et je te réponds de tout.

— Je sais bien qu'avec les précautions qu'on prend il n'y a rien à craindre. Rose est toujours sous vos yeux, elle ne paraît pas quatre fois par an sur la porte, elle n'entre presque jamais dans la boutique, personne ne la voit; mais c'est très-gênant de la garder ainsi. Quand je suis à mon établi, ça me désennuierait si elle venait avec son ouvrage à la main me tenir compagnie. Je voudrais qu'elle pût répondre aux pratiques, afin de ne pas me déranger quand je travaille...

— C'est cela! c'est cela! interrompit ironiquement la tante Marianne, mets-la au comptoir, afin que tous les godelureaux de la ville viennent lui lancer des œillades à travers les vitres. Montre-la pour qu'on la convoite, et tâche ensuite de la garder contre les entreprises de tous ces beaux galants. Moi, je ne m'en mêlerai plus.

— Si j'eusse épousé la fille de misé Magnan, personne ne l'aurait convoitée, dit Bruno Brun avec une conviction pleine de regrets; j'aurais pu la montrer sans aucun risque, nous serions deux à la boutique, et nos affaires en iraient mieux. Enfin patience! je vais à la confrérie.

—Pauvre tête! »murmura la tante Marianne.

Misé Brun était encore à la place où son mari l'avait laissée. En ce moment, un jour clair pénétrait dans l'appartement, et la douce chaleur d'une belle matinée de juin attiédissait l'air qu'on y respirait. Pourtant ces influences qui réjouissent les plus humbles réduits n'égayaient point l'aspect de ce triste séjour. L'ameublement, qui était d'une simplicité tout à fait bourgeoise, avait servi déjà à plusieurs générations; un ordre parfait, une propreté minutieuse, en dissimulaient la vétusté, mais ne pouvaient changer les tons rembrunis que le temps avait donnés à chaque objet. La grande armoire de noyer, qui renfermait tout le linge confectionné depuis un demi-siècle par les femmes de la famille, faisait pendant au lit dont la défunte misé Brun avait filé les rideaux. Un peu plus loin, il y avait une petite table surmontée d'un miroir grand comme la main et encadré dans des baguettes d'ébène. Près de la fenêtre, à l'endroit le plus apparent, était précieusement déposée une de ces niches qui se fabriquaient dans les couvents, et où l'on voyait la figure de cire de l'Enfant Jésus, au milieu du plus fantastique paysage qu'il soit possible de représenter avec du papier vert et des coquillages de toutes couleurs. Quelques chaises de paille, rangées le long des murs blanchis à la chaux, miraient leurs pieds vermoulus dans le carreau soigneusement frotté et luisant comme une glace.

Misé Brun parcourut d'un regard l'intérieur de cette chambre où elle avait déjà passé tant de jours mornes, languissants, inutiles, et tout à coup elle se sentit comme écrasée par un horrible ennui, par un sombre dégoût de tout ce qui l'environnait. Elle se prit à pleurer amèrement, car son âme était pleine d'une douleur sans consolation, sans remède. La pauvre femme n'eut pas même la pensée de se révolter contre son sort et d'essayer de s'y soustraire; elle savait qu'elle devait vivre et mourir où la volonté de Dieu l'avait mise. Son cœur se sentait soulagé par cette explosion de larmes ; mais elle n'osa s'abandonner longtemps à la triste consolation de pleurer sans contrainte. Il fallait au moins une apparence de sérénité avant de descendre pour déjeuner avec la tante Marianne. La pauvre enfant essuya ses yeux, se leva avec effort, et se mit à ranger machinalement sa chambre. Alors, en s'approchant du lit, elle aperçut le chapelet que Bruno Brun avait oublié en sortant. A cette vue, elle recula d'épouvante ; puis dominant cette première impression, elle se rapprocha lentement et considéra la fatale relique avec une sorte de curiosité mêlée de peur. Cet emblème pieux n'avait pourtant rien par lui-même d'étrange ou d'effrayant. C'était un rosaire de quinze dizaines, orné de médailles de laiton et de têtes de mort en miniature, comme ceux qu'on voyait dans les collections d'images saintes et de reliques étalées à la porte des églises. Après un moment d'hésitation, misé Brun le prit d'une main tremblante, et le jeta au fond d'un tiroir qu'elle referma à double tour, comme pour s'assurer que cet objet, qui lui faisait horreur, ne s'offrirait plus à ses regards.

En ce moment, la voix nasillarde de misé Marianne se fit entendre ; elle querellait Madeloun, qui lui tenait tête, selon sa coutume. « Vous êtes la maîtresse, et moi la servante, c'est vrai, disait-elle; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire ce que je pense. Vous avez tort de prendre tant à cœur les fautes d'autrui, puisque ce n'est pas vous qui en ferez pénitence dans ce monde ni dans l'autre. Pourquoi êtes-vous dans une si grande indignation ? Parce que misé Brun a eu des distractions à l'église ? Mais, de votre temps, vous aussi, je m'en souviens, souvent vous regardiez en l'air, au lieu de suivre la messe dans votre livre d'heures, et votre défunte mère ne faisait pas tant de bruit pour si peu de chose : la digne femme n'allait pas parler à votre confesseur de ces misères-là. Je suis sûre que vous êtes allée trouver le père Théotiste ?

— Certainement, répondit la tante Marianne ; j'ai été trouver Sa Révérence à la sacristie, et l'ai priée de venir déjeuner : l'on a besoin de ses conseils ici. »

Madeloun se hâta de dresser la table dans l'arrière-boutique et de mettre le couvert avec les plus belles assiettes du buffet. La petite bourgeoisie de cette époque n'étalait aucun luxe dans son intérieur, mais elle se permettait certaines recherches modestes et jouissait de cette sorte de bien-être qui résulte infailliblement de l'ordre et de l'assiduité aux occupations domestiques. Six chaises de paille, un buffet et une table de noyer formaient tout l'ameublement de l'arrière-boutique, qui servait de salon à la famille de l'orfévre. La cheminée, au-dessus de laquelle figurait, en guise de glace, un simple papier vert, avait pour unique décoration une douzaine de tasses alignées aux côtés d'un sucrier de terre jaune. Mais le linge que Madeloun étalait sur la table était d'une blancheur incomparable, et tous les ustensiles, reluisants et polis, annonçaient une propreté soigneuse. L'arrangement même du couvert décelait des habitudes plus élégantes et plus délicates que celles qu'on se serait attendu à trouver dans un si humble ménage; le fruit servi pour le déjeuner aurait été digne de figurer sur la table d'un roi; les figues verdâtres, les blonds abricots, étaient à demi cachés dans des pampres dont les larges festons débordaient sur la nappe, et une légère corbeille d'osier contenait les galettes dorées qui devaient remplacer le pain.

Un coup presque insensible frappé à la porte, et un bruit de sandales dans le corridor qui servait de vestibule, annoncèrent l'arrivée du convive qu'on attendait.

« Mon révérend père, je vous salue très-humblement, dit misé Marianne en s'empressant d'avancer une chaise.

—Que Dieu soit avec vous, ma chère sœur ! » répondit le moine d'un ton de bonhomie et de placide gaieté ; puis, jetant un coup d'œil sur la table, il ajouta : « Vous allez encore me faire commettre un péché de gourmandise ; votre café est si bon, que je m'accuse de le prendre avec trop de plaisir : la règle nous défend de ces sensualités, elle nous ordonne même de retrancher quelque chose à la nourriture nécessaire. Lorsque notre institution était dans sa première ferveur, les religieux de Saint-François ne rompaient le jeûne qu'à midi avec une soupe de racines, sans huile ni sel.

— Ce qui est bon pour la santé du corps ne nuit pas au salut de l'âme, observa sentencieusement la tante Marianne ; d'ailleurs, mon père, vous ne pourriez pas supporter à la fois un jeûne rigoureux et les fatigues de votre ministère.

— C'est ce qui rassure ma conscience, dit le moine avec simplicité; pour que j'aie la force d'exhorter les pauvres condamnés et de les soutenir jusqu'à la fin, il faut que mon corps ne soit pas exténué par l'abstinence et mon esprit abattu par les macérations. Les pratiques de dévotion n'ont de mérite devant Dieu qu'autant qu'elles ne nuisent pas aux bonnes œuvres envers le prochain. »

Ces derniers mots résumaient les sentiments qui avaient dirigé la vie entière du vieux capucin. C'était une de ces âmes simples et sublimes qui accomplissent instinctivement les actes les plus rares de courage et de dévouement. Chez lui, la charité allait jusqu'à l'abnégation ; avant de faire profession, il avait donné aux pauvres tout son patrimoine, et depuis qu'ayant fait vœu de pauvreté, il ne possédait plus rien en propre et ne pouvait même avoir de l'argent pour ses aumônes, on l'avait vu, dans les temps rigoureux, donner jusqu'à ses sandales et rentrer nu-pieds au couvent.

Le père Théotiste était le confesseur de misé Brun depuis qu'elle avait atteint l'âge de discrétion, et il avait, à ce titre, un libre accès chez l'orfévre ; c'était le seul visage étranger qu'on eût vu dans la maison, de mémoire d'homme, à ce que prétendait Madeloun. Sa présence répandait toujours le contentement dans la *famille* ; la tante Marianne elle-même adoucissait son humeur pour le bien accueillir.

Misé Brun, entendant la voix du père Théotiste, se hâta de descendre. Le bon religieux avait déjà pris place à table ; il arrêta d'un coup d'œil la tante Marianne qui allait probablement accueillir la jeune femme avec quelque sévère remontrance, et dit en désignant la place vide de l'autre côté de la table : « Dieu vous garde, ma chère fille ! venez vous asseoir près de votre tante et servez le café. Je goûterai volontiers au déjeuner que la Providence m'envoie, car hier soir je n'ai pas eu le temps de faire collation.

— Sainte Vierge ! vous n'avez rien mangé depuis hier matin ? s'écria la tante Marianne ; ainsi, mon père, si je ne vous eusse point prié de venir prendre une tasse de café en passant devant notre porte, vous n'auriez pas déjeuné ?

— Je serais allé, à midi, manger la soupe du couvent, répondit-il ; certainement ce n'était pas une grande privation d'attendre jusqu'à cette heure-là. Combien de pauvres gens ont supporté de plus longs jeûnes quand le pain manquait chez eux ! J'ai vu, pendant les mauvais hivers, des familles qui passaient tout un jour avec quelques poignées de féveroles.

— Béni soit Dieu qui nous a donné le nécessaire ! » dit misé Brun les larmes aux yeux.

Après le déjeuner, misé Marianne se retira sur un signe du père Théotiste, qui demeura seul avec la jeune femme.

« Ma fille, dit-il en souriant d'un air de reproche indulgent, j'ai prié Dieu pour vous en disant ma messe, car je voyais bien que vous oubliiez vous-même de vous recommander à lui.

Ce matin vous avez péché par omission, mon enfant.

— Il est vrai, mon père, répondit-elle avec humilité; mais je me repens de ma faute, et je tâcherai de n'y plus retomber.

— C'est bien, ma fille, les bonnes résolutions sont aussi agréables à Dieu que les bonnes actions. Il faudra dire à votre tante Marianne que vous êtes fâchée du scandale que vous lui avez donné involontairement, et l'assurer que vous vous conduirez toujours d'après ses bons exemples. C'est bien là votre pensée, n'est-ce pas?

— Je ne sais, mon père, répondit-elle en hésitant; mais je tâcherai de penser au fond du cœur ce que vous voulez que je dise à ma tante Marianne. »

Le vieux moine secoua sa tête chauve et se prit à réfléchir; puis il dit en regardant fixement misé Brun : « Ma chère fille, quand vous êtes venue me demander l'absolution aux dernières fêtes de Pâques, vous m'avez avoué vos péchés, mais vous ne m'avez pas confié vos chagrins; vous ne vous trouvez pas heureuse dans la famille où vous êtes entrée? »

Pour toute réponse, la pauvre femme se prit à pleurer.

« Ma chère fille, parlez-moi de vos peines, reprit le moine avec onction; à qui devrez-vous les confier si ce n'est à moi, votre directeur, votre père spirituel ? Dites-moi tout ce qui vous pèse sur le cœur : que s'est-il passé céans dont vous ayez sujet de vous affliger ? Est-ce l'humeur de votre tante Marianne qui vous rend malheureuse ?

— Non, mon père, j'y suis accoutumée, » répondit-elle avec une naïve résignation.

Le père Théotiste demeura pensif un moment, puis il reprit en suivant tout haut le fil de ses idées : « Votre mari est un homme de bien, et je suis sûr qu'il n'a jamais manqué aux sentiments qu'il vous doit. Je sais que son caractère est mélancolique et taciturne; mais votre humeur agréable, votre douceur pourront changer son naturel. Ayez pour lui une grande soumission, une bonne volonté continuelle, témoignez-lui en toute occasion que vous désirez par-dessus tout son approbation, et que son bonheur est le but unique de vos soins ; aimez-le enfin, c'est votre devoir.

— Oh ! mon père ! murmura misé Brun en cachant son visage dans ses mains avec un geste de répulsion et de douleur qui dévoila sa pensée et éclaira le père Théotiste mieux que l'aveu le plus sincère.

— Ma fille, s'écria-t-il, au nom de votre tranquillité, de votre bonheur, de votre salut éternel, achevez de me faire connaître l'état de votre âme, dites-moi quels sont vos sentiments envers votre mari.

— Quand je le vois, j'ai peur, répondit-elle à voix basse.

— Vous êtes un enfant, dit le moine un peu rassuré. Eh! quelle crainte peut vous inspirer un homme paisible et débonnaire comme Bruno Brun? S'est-il jamais livré devant vous au moindre emportement? vous a-t-il seulement parlé d'une façon sévère?

— Non, mon père, non, se hâta de répondre la jeune femme.

— Eh bien! alors, d'où vient qu'il vous fait peur? Parce qu'il est un peu roux et que vous vous rappelez le proverbe: « Méfie-toi du chien blanc, du chat noir et de l'homme rouge? » dit le moine d'un ton de douce moquerie.

— Ce n'est pas cela, murmura misé Brun.

— Allons, ma fille, achevez, reprit le père Théotiste avec une insistance affectueuse et pleine de patience; je ne vous quitterai que quand vous m'aurez déclaré toute votre pensée.

— Mon père, je vais vous avouer la vérité, dit-elle avec effort; peut-être croirez-vous que je suis folle... Moi-même par moments je ne me comprends pas... il me semble que j'ai une maladie d'esprit.

— C'est possible, nous la guérirons. Continuez, mon enfant.

— Oh! mon père, comment vous exprimer toutes ces angoisses?... Pendant le jour, j'ai l'esprit tranquille : les visions qui troublent mon imagination s'effacent, j'éprouve un grand soulagement ; mais quand le soir vient, quand je me trouve seule avec mon mari et que je le vois à la clarté de cette petite lampe qui le rend encore plus blême... alors... »

Elle s'arrêta comme épouvantée à ce souvenir et passa son mouchoir sur ses lèvres tremblantes.

« Eh bien! alors? demanda le bon moine avec anxiété.

— Alors il me semble voir un fantôme habillé en pénitent bleu... l'échafaud... le supplicié dans sa bière... et j'ai peur... »

Le père Théotiste comprit sur-le-champ le motif de cette terreur puérile, mais vraie et profonde, qui frappait l'esprit de la jeune femme. Au lieu de blâmer avec sévérité sa faiblesse ou de la prendre en dérision, il lui dit doucement :

« Vous avez peur de votre mari parce qu'il est de la confrérie des pénitents bleus, et que vous

vous le figurez avec sa cagoule et son grand chapelet à la ceinture. »

Elle fit un signe affirmatif et reprit d'une voix altérée :

« La nuit dernière, il s'est endormi avec son chapelet sous l'oreiller... Ce matin, il l'a oublié, et je l'ai vu... Il y avait des taches comme des gouttes de sang desséché.

— Ceci est une pure imagination, mon enfant, dit le père Théotiste ; vous pouvez vous en convaincre en y regardant de nouveau. Maintenant, raisonnez un peu, je vous prie, sur les choses que vous venez de m'avouer. Quoi ! vous ressentez à l'aspect de votre mari des mouvements de crainte, presque d'horreur, parce qu'il accomplit une bonne œuvre, parce qu'après avoir enseveli les pauvres suppliciés, il aide à leur donner une sépulture chrétienne et se joint aux prières qu'on fait pour le repos de leur âme ! Mais moi aussi je devrais vous faire peur, car je les accompagne à l'échafaud, je les exhorte sur la roue, et je reçois dans mes bras leurs corps sanglants et défigurés.

— Ah ! mon père, je le sais, et pourtant je n'éprouve à votre aspect aucun effroi ; votre présence est, au contraire, toute ma consolation.

— Vous comprenez donc bien, mon enfant,

que ceci est une faiblesse, une infirmité d'esprit dont vous vous guérirez bientôt, j'en suis certain. D'abord, ma fille, quand vous sentirez ces vaines frayeurs, ces défaillances de votre raison, il faudra prier Dieu mentalement; ensuite, je vous recommande de faire, chaque soir, quelque lecture pieuse, à laquelle vous appliquerez toute votre attention; mais ce que je vous ordonne par-dessus tout, c'est de réprimer soigneusement toutes les marques qui pourraient éclairer votre mari sur la terreur et l'éloignement qu'il vous inspire; il y a des cas où l'on pèche mortellement en manifestant la vérité. »

Misé Brun inclina la tête en signe de soumission.

« Ainsi donc c'étaient toutes ces pensées qui vous troublaient ce matin? poursuivit le père Théotiste en souriant, c'étaient ces visions qui vous jetaient dans les distractions que vous reproche votre tante Marianne? »

Le front pâle de misé Brun devint d'un rose vif à cette question; après un moment d'hésitation et de silence, elle répondit avec sincérité :

« Non, mon père.

— Ah! fit le moine en hochant la tête d'un air surpris, vous avez un autre sujet d'inquiétude et de trouble?

— Mon père, dit-elle d'une voix tremblante, c'est en confession que je devrais vous répondre.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas soulager sur l'heure votre cœur? observa-t-il de plus en plus étonné; vous viendrez demain au confessionnal pour me demander l'absolution; mais, aujourd'hui, pourquoi ne me parleriez-vous pas comme à votre ami et père en Dieu? Vous baissez la vue et n'osez me répondre... Oh! ma fille, vous avez donc quelque faute à vous reprocher? vous n'êtes donc pas tout à fait innocente de votre malheur? »

Misé Brun, pour toute réponse, baissa la tête d'un air confus et désespéré.

Le père Théotiste demeura un moment comme confondu de cet aveu tacite : non-seulement il n'était jamais entré dans sa pensée que la jeune femme eût failli, mais encore il lui semblait matériellement impossible qu'elle eût été induite en tentation, tant il la savait étroitement surveillée et gardée.

« Ma fille, dit-il enfin avec cet accent plein d'onction et de miséricorde qui touchait même les plus grands criminels; ma fille, je suis ici non pour épouvanter votre conscience, mais pour consoler et fortifier votre âme : de quelle mauvaise action vous êtes-vous rendue coupable ? »

Elle joignit les mains, et, rassemblant toutes ses forces, elle dit à voix basse : « Mon père, j'ai grièvement péché par pensée… »

— Par pensée seulement ? murmura le bon moine d'un air indulgent et soulagé ; achevez, ma fille. »

Alors misé Brun raconta d'une voix entrecoupée et souvent arrêtée par ses pleurs sa rencontre avec l'étranger, et l'impression que cet homme laissa d'abord dans son âme, comment elle l'avait revu la veille, ses angoisses pendant la dernière nuit ; enfin elle avoua l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec lui dans le cloître. Exaltée par ses souvenirs, émue par l'analyse de ses propres impressions, elle trouva, pour peindre la situation de son âme, des accents, des paroles, qui durent résonner étrangement dans cette austère demeure, où jamais peut-être le mot d'amour n'avait été prononcé. Le père Théotiste l'écoutait consterné et stupéfait. Le digne homme, habitué à sonder la conscience des plus déterminés scélérats, à recevoir les confessions les plus effroyables, était d'ailleurs d'une singulière innocence d'esprit. Certaines questions dépassaient sa compétence ; il ne concevait rien à toute cette métaphysique des passions que la jeune femme lui dévoilait à sa manière, et se trouvait fort embarrassé pour y répondre. Il avait bien confessé dans sa vie quelques dévotes ; mais aucune ne lui avait découvert les secrets abîmes que renferme le cœur des femmes, et c'était la première fois que sa vue plongeait dans ces profondeurs inconnues que nùl regard humain n'explora jamais entièrement. Lorsque sa jeune pénitente eut achevé ses aveux, il n'essaya pas de raisonner sur la faute qu'elle avait commise et dont il n'apercevait pas toute l'étendue, il se contenta de lui dire :

« Dieu soit loué! ma chère enfant, il n'y a pas grand mal dans tout ce que vous venez de me raconter, ce sont des rêveries qui vous ont troublé l'esprit, voilà tout. Dorénavant ne vous laissez plus aller à ces mauvaises pensées ; travaillez, et priez Dieu pour vous en distraire. Quand vous serez hors du logis, ne vous éloignez pas un seul moment de votre tante Marianne. Si, par malheur, vous trouviez encore une fois cet homme sur votre chemin, passez sans le regarder, et faites une oraison mentale à votre sainte patronne et à votre saint ange gardien, pour qu'ils veillent sur vous en ce moment de tentation et de péril. »

Ces paroles calmèrent à demi la jeune femme ; es scrupules de sa conscience s'apaisèrent ; elle n'éprouva plus que l'abattement, l'amère tristesse, qui succèdent aux violentes secousses de l'âme. Par une étrange conséquence de ses nouvelles impressions, cette journée de trouble et d'angoisses lui paraissait moins longue que ses journées les plus sereines.

On observait rigoureusement le premier commandement de l'Église dans la maison de Bruno Brun, et pour rien au monde personne n'y eût fait œuvre de ses mains les dimanches et fêtes. Pendant ces heures d'oisiveté forcée, misé Brun séchait ordinairement d'ennui et de langueur. Assise à sa place accoutumée près de la fenêtre, elle se balançait sur sa chaise, les bras croisés, et les yeux tournés vers la petite cour. De ce côté, elle avait en perspective une grande muraille sombre qui interceptait l'air et la lumière, et, si ses regards se reportaient sur l'intérieur de la salle, ils rencontraient le profil anguleux de misé Marianne, laquelle, installée dans sa chaise à bras devant l'autre fenêtre et un livre ouvert sur ses genoux, lisait du bout des lèvres et avec un chuchotement monotone des prières qu'elle savait par cœur depuis quarante ans. L'après-midi s'écoulait ainsi. Après vêpres, l'orfévre venait rompre ce tête-à-tête. Pour passer le temps jusqu'à l'heure du souper, il tirait de l'armoire un vieux jeu de cartes, et jouait au piquet avec misé Marianne. Depuis trois ans, la jeune femme assistait chaque dimanche à cette partie; accoudée au coin de la table, elle suivait avec le plus profond ennui les combinaisons monotones du jeu, et marquait machinalement les points que faisait son mari. Ce jour-là, assise près des deux joueurs, dans son attitude ordinaire, elle se sentait des envies de pleurer qui l'étouffaient, mais elle ne s'ennuyait plus.

Lorsque le soir vint, elle se rappela les recommandations du père Théotiste, et, voulant y obéir scrupuleusement, elle demanda un livre à la tante Marianne. La vieille fille choisit entre les cinq ou six volumes qui composaient sa bibliothèque, et lui remit un petit livre dont elle n'avait pas l'air de faire grand cas, car la couverture, toute neuve, annonçait qu'elle le lisait rarement. Comme de coutume, Bruno Brun monta de bonne heure, avec sa femme, pour se coucher. Quand il eut fermé la porte de sa chambre, il posa sa lampe sur le prie-Dieu, quitta silencieusement ses habits et se mit à genoux pour dire ses prières. C'était le moment où misé Brun ne pouvait le regarder sans effroi. En effet, il y avait réellement quelque chose de sinistre dans le visage de ce pauvre homme, quand on le voyait ainsi à la blême lueur de la lampe. Ses gros yeux transparents étaient d'une fixité étrange, et l'immobilité de sa physionomie, la blancheur inanimée de son teint, lui donnaient un aspect funèbre. Mais cette fois misé Brun le considéra sans le moindre saisissement ; elle remarqua seulement qu'il était fort laid de profil, et qu'il avait une façon d'arranger ses cheveux tout à fait ridicule. Les puériles frayeurs auxquelles elle était en proie naguère venaient de s'évanouir à jamais sous l'influence d'autres impressions plus violentes et plus profondes ; l'inquiétude, l'agitation, les troubles du cœur, avaient tout à coup chassé les fantômes de l'imagination.

La jeune femme s'assit à côté du prie-Dieu, et ouvrit le volume que lui avait prêté misé Marianne. C'était l'homélie sur le 50e psaume et le recueil de prières composé par le père Calabre. L'amour divin emprunte dans ce livre les formules passionnées de l'amour profane ; c'est l'élan d'une âme tendre et exaltée vers l'idéal qu'elle implore et cherche sans cesse ; c'est la prière ardente et continuelle qu'elle adresse à l'objet de toutes ses espérances et de tous ses vœux. Ces accents retentirent jusqu'au fond du cœur de misé Brun ; elle apprit dans le livre mystique du pieux oratorien un langage qui rendait ses propres impressions, et dont chaque mot éclatrait son esprit comme un trait de flamme. Cette lecture lui ouvrit subitement tout un monde d'idées et de nouvelles émotions et développa tout à coup en elle les plus belles et les plus dangereuses facultés.

Misé Brun était un de ces êtres que la nature créa dans un jour de munificence, et auxquels elle prodigue ses plus rares et ses plus redoutables dons, un cœur naïf et tendre, une imagination puissante, l'instinct des nobles choses, l'aptitude aux délicates jouissances de l'esprit, et par-dessus tout, des passions fougueuses et un besoin effréné d'émotions. Une telle organisation, placée dans des conditions favorables à son développement, serait sortie à coup sûr des sentiers ordinaires de la vie; une telle femme, élevée dans un certain monde, aurait eu probablement une orageuse destinée; mais le sort semblait avoir garanti misé Brun contre ses propres penchants, en la faisant naître dans une condition obscure et en la renfermant dans le cercle étroit de la vie bourgeoise. La plus humble éducation avait comprimé l'essor de son intelligence et refoulé ses instincts. L'air et le soleil avaient manqué à cette splendide fleur : elle s'était épanouie dans l'ombre avec des couleurs moins brillantes, de plus faibles parfums; mais l'obscurité même où elle végétait l'avait préservée, et elle ne s'était pas flétrie aux orages d'une autre atmosphère. Il y avait dans l'âme de misé Brun comme un trésor lentement amassé de tendresse, de dévouement et d'amour qu'elle n'avait pu déverser sur personne, car elle était au berceau quand son père mourut, et elle se souvenait à peine de sa pauvre mère, qui, sur le lit de mort, l'avait recommandée aux soins et à la vigilance du vieux Brun, lequel devint son tuteur, et, quelques années plus tard, son beau-père.

L'orfévre dormait depuis longtemps, et minuit était près de sonner lorsque misé Brun ferma le livre où elle avait trouvé un enseignement que le père Calabre ne soupçonna jamais y avoir mis. Elle se coucha pensive, préoccupée d'un souvenir qu'elle s'efforçait en vain de repousser, et le jour n'était pas loin lorsque le sommeil interrompit enfin ses rêveries et ses vagues méditations.

II

Le dimanche suivant, en sortant de l'église après la première messe, misé Brun s'aperçut avec une involontaire et secrète joie que, tandis qu'elle s'en allait avec la tante Marianne par la grande porte, Madeloun avait furtivement disparu du côté du cloître. C'était évidemment pour interroger la mendiante et savoir le nom de l'étranger que la curieuse servante se hasardait ainsi à prendre, sans permission, un autre chemin et à tromper la surveillance de sa redoutable maîtresse. La jeune femme, tâchant de dissimuler le trouble extrême où la jetait cette démarche, ralentit le pas afin de donner à Madeloun le temps d'interroger la Monarde; elle chemina cette fois plus posément que misé Marianne, laquelle, étonnée de son allure nonchalante, l'observait sournoisement. La vieille fille n'avait pas le physique de son rôle d'Argus : loin d'être pourvue des cent yeux du gardien de la blonde Io, elle n'en avait pas même deux bons à son service ; mais son esprit défiant et rusé suppléait au sens qui lui manquait et lui donnait une seconde vue plus perçante et plus nette que celle de l'aigle ou du lynx, car elle pénétrait avec une effrayante lucidité les replis occultes de la pensée humaine. Elle reconnut à de légers indices, à d'imperceptibles symptômes, que misé Brun n'était pas dans une situation d'esprit ordinaire, et qu'il se passait autour d'elle des choses dont elle ne pouvait se rendre compte. A moitié chemin, elle s'arrêta brusquement et posa la main sur le bras de sa nièce comme pour se soutenir, mais c'était en réalité afin de constater le trouble et l'émotion de la jeune femme.

« Que vous est-il arrivé ? dit-elle en la regardant en face ; qu'avez-vous donc ? la respiration vous manque, vous tremblez, vous êtes toute pâle, et je crois, Dieu me pardonne, que le cœur vous bat. A présent, voilà comme une flamme qui vous monte au visage. Qu'est-ce que cela signifie ? »

Misé Brun, surprise et déconcertée, rougit davantage encore, en balbutiant quelques mots d'excuse et de dénégation.

« C'est bon, je sais à quoi m'en tenir, interrompit la malicieuse vieille en pinçant les lèvres; j'y vois clair malgré mes mauvais yeux, et je vais vous dire mon idée en deux mots : le grand air ne vous vaut rien; la tête vous tourne quand vous êtes dans la rue; vous auriez besoin de passer six mois sans mettre le pied hors de la maison. »

Cependant Madeloun ne reparaissait pas, et misé Marianne s'aperçut enfin de son absence. Distraite alors par cet incident, elle poursuivit son chemin en grommelant contre la servante et en secouant le bras de sa nièce pour l'obliger à presser le pas. Les deux femmes rentraient au logis lorsque Madeloun les rejoignit tout effarée.

« Bonne misé Marianne, ne me querellez pas, s'écria-t-elle en se plaçant intrépidement en face de la vieille fille; je ne suis pas en faute....

— Je ne me sens pas d'humeur à écouter vos excuses, interrompit la tante Marianne avec une sourde défiance et en regardant la servante de travers.

— Sainte Vierge, laissez-moi donc achever! s'écria Madeloun en levant les mains au ciel;

vous allez voir si je pouvais faire autrement que de m'arrêter un petit quart d'heure derrière vous. Tantôt je m'en allais par la petite porte afin de donner en passant deux liards à la Monarde. Elle n'était pas à sa place ordinaire. Je m'étonne, je m'informe au premier venu qui me répond : « D'où sortez-vous donc que vous ne savez pas une chose dont on parle dans toute la ville ? » Le soir de la Fête-Dieu, au moment de fermer l'église, le bedeau, en faisant sa ronde, a trouvé la Monarde roide morte à l'entrée du cloître.

— Morte ! comment ? s'écria misé Brun.

— Morte d'un coup de couteau ; celui qui l'a tuée avait la main sûre ; elle n'a pas jeté un cri ; personne n'a rien entendu ni rien vu. Seulement le bedeau s'est rappelé que vers la tombée de la nuit il avait aperçu deux hommes rôdant autour du cloître. Certainement ils guettaient la Monarde et attendaient le moment où tout le monde serait sorti de l'église pour venir à bout de leur mauvais dessein.

— C'est bien extraordinaire, observa froidement misé Marianne ; pourquoi des voleurs se seraient-ils attaqués à cette mendiante ? Il n'y avait rien à prendre sous ses guenilles.

— Qui sait ? répondit Madeloun en regardant sa jeune maîtresse ; la Monarde recevait parfois de grosses aumônes. Elle avait peut-être au fond de ses poches rapiécées quelques louis d'or que ces malfaiteurs auront vu reluire de loin. Mon idée est qu'on l'a assassinée pour lui prendre son argent.

— Et les meurtriers sont-ils arrêtés ?

— Non, par malheur ; la terreur est dans le quartier : il y a des gens qui disent que la Monarde a été assassinée par des hommes de la bande de Gaspard de Besse. »

Misé Brun écoutait ces détails avec un muet saisissement. Son esprit était frappé des circonstances qui avaient accompagné ce sinistre événement ; elle éprouvait une sorte de remords en songeant que c'étaient les fatales largesses de l'étranger qui avaient causé la déplorable fin de la Monarde. Dans l'après-midi, Madeloun, se trouvant seule avec elle un moment, lui dit à voix basse : « Certainement ces bandits ont tué la Monarde pour avoir son argent : figurez-vous qu'on n'a trouvé dans ses poches que quelques rouges liard , pourtant vous et moi nous savons bien qu'il y avait six beaux louis d'or.

— Mais qu'est-ce qui prouve qu'elle les eût gardés sur elle ? observa misé Brun ; peut-être les a-t-elle mis dans quelque cachette où il sera impossible de les retrouver.

— Non pas, j'en suis certaine, répondit Madeloun ; la pauvre femme n'avait manié de sa vie un louis d'or ni possédé seulement trois écus. Quand je lui mis dans la main cette belle monnaie que vous savez, elle la regarda d'un œil ravi ; ensuite elle la cacha au fond d'une de ses poches en me disant : « Ça restera là nuit et jour. » Apparemment quelqu'un de ces traîne-potence qui rôdent jusque dans les églises avec l'espoir de faire un mauvais coup, était derrière nous quand nous nous sommes arrêtées dans le cloître le jour de la Fête-Dieu. Si l'on osait parler, tout cela s'éclaircirait peut-être.

— Non, non, taisons-nous, interrompit la jeune femme effrayée ; nous ne pouvons rien dire, rien.

— Je le sais bien, Seigneur mon Dieu ! aussi j'ai retenu ma langue ce matin, et je puis dire n'avoir ouvert la bouche que pour faire parler les autres. Cela m'a assez bien réussi ; en me faisant raconter de fil en aiguille tout ce qu'on savait de la Monarde, j'ai appris une chose que nous courions risque d'ignorer toujours. »

A ces mots, prononcés par Madeloun d'un ton important et mystérieux, misé Brun releva la tête avec un tressaillement intérieur; mais, réprimant aussitôt son émotion, elle dit en affectant une curiosité indifférente : « Qu'est-ce donc que nous courions risque d'ignorer ?

— Ce que j'avais justement oublié de demander à la pauvre Monarde, ce qu'elle ne peut plus me dire à présent, le nom de ce brave monsieur.

— Son nom ! s'écria misé Brun ; eh ! qui a pu te l'apprendre ?

— Personne ; je l'ai deviné, répondit Madeloun d'un air de pénétration triomphante ; la Monarde ne m'avait-elle pas dit, l'autre jour, qu'elle l'avait vu enfant, et que son père était seigneur de l'endroit où elle est née ? *Or* cet endroit s'appelle Galtières.

— C'est là son nom ! murmura misé Brun avec une émotion inexprimable.

— Je vois d'ici l'endroit en question, continua Madeloun, qui ayant, quelque trente ans auparavant, suivi le vieux Brun quand il allait vendre son orfévrerie dans les foires importantes du pays, se vantait d'avoir une grande connaissance de la géographie locale ; Galtières est un gros bourg près des bords du Var, sur la frontière du comté de Nice.

— M. de Galtières !... » dit misé Brun en articulant avec un accent ineffable de tendresse et de joie ce mot, qui pour la première fois venait de s'échapper de ses lèvres et de résonner dans son cœur ; mais, se repentant presque aussitôt de ce mouvement involontaire, elle imposa silence à Madeloun, en lui montrant du doigt la tante Marianne, dont la maigre silhouette se dessinait derrière le vitrage de la fenêtre ; et, pour échapper à la tentation de poursuivre ce dangereux sujet d'entretien, elle alla courageusement trouver la vieille fille, qui arrosait les plantes chétives semées autour du puits.

A dater de cette époque, misé Brun eut deux existences distinctes : l'une, monotone, immobile et toute machinale ; l'autre, troublée, violente, pleine de larmes, d'amères douleurs et de mélancoliques félicités. Le monde extérieur n'avait sur elle aucune action ; elle était absorbée entièrement dans cette vie intérieure, dont les agitations ne se manifestaient chez elle par aucun signe visible. Elle parcourait, sans s'en apercevoir, le cercle étroit des occupations domestiques, et se soumettait avec la plus inaltérable patience à l'autorité tracassière de la tante Marianne. Dès le matin, elle prenait sa quenouille, et, s'asseyant devant l'étroite fenêtre, elle filait pour augmenter le beau linge enfermé dans ses armoires, véritable trésor de ménagère, amassé laborieusement, et auquel elle devait contribuer pour sa part. Les vitres opaques laissaient tomber sur sa tête inclinée un rayon terne et affaibli qui s'éteignait graduellement et ne pénétrait pas jusqu'au fond de l'arrière-boutique, dans laquelle, même en plein midi, régnait une demi-obscurité. La jeune femme, assise sur un siége élevé, le corps penché légèrement et ses petits pieds posés sur un tabouret de paille, tournait du matin au soir ses fuseaux avec une activité machinale. Quiconque l'eût vue ainsi avec sa quenouille chargée d'un chanvre fin et blond, les yeux baissés sur le fil léger qui s'allongeait sous ses doigts transparents, l'eût volontiers prise pour la sainte bergère, la blanche fileuse, *patronne de* Paris. Roide sur sa chaise devant l'autre fenêtre et son tricot à la main, misé Marianne faisait pendant à cette douce et ravissante figure. Par intervalles, les deux femmes échangeaient une phrase banale : il n'y avait entre elles aucun échange d'idées possible pour défrayer la conversation, qui se réduisait à quelque remarque profonde de la vieille fille sur la pluie et le beau temps, ou sur la manière dont Madeloun avait conduit la dernière lessive. L'orfévre n'interrompait guère ce tête-à-tête par sa présence ; il passait la journée entière, dans sa boutique, à attendre les chalands, qui ne se présentaient pas en foule.

Misé Brun s'était tout à coup habituée à la figure et à la manière d'être de son mari, ou, pour mieux dire, elle n'y prenait plus garde. Bruno Brun avait une de ces organisations flegmatiques et sombres auxquelles plaisent les lugubres émotions. Naturellement silencieux et triste, il ne parlait volontiers que des choses qui agissaient sur sa lourde imagination, et les bonnes œuvres de la confrérie des pénitents bleus étaient pour lui un sujet d'entretien inépuisable. Il n'y avait pourtant ni cruauté dans ses instincts ni méchanceté dans son caractère : c'était tout simplement un besoin d'émotion qu'il satisfaisait à sa manière et avec des intentions tout à fait charitables et pieuses. La jeune femme, qui avait si longtemps entendu ses sinistres récits avec un invincible sentiment de dégoût et d'horreur, les écoutait maintenant sans frayeur comme sans intérêt. Le soir, après souper, lorsque l'orfévre, accoudé sur la table, discourait avec misé Marianne de potence et d'enterrement, la jeune femme allait vers la fenêtre et avançait la tête pour regarder le ciel. En contemplant de l'étroit espace où elle était enfermée cette immensité, ces splendeurs éternelles, elle se prenait à rêver et souvent à pleurer. Parfois, c'étaient ses moments de félicité, elle s'asseyait à la fenêtre, le front penché sur sa main, et respirait avec amour le parfum de quelques fleurs précieusement arrangées dans une tasse de faïence ; elle effleurait de ses lèvres fraîches et pures le calice empourpré des roses, les pâles jasmins, et caressait de son souffle leurs pétales embaumés. Ordinairement, de longues heures d'abattement et de douloureux ennui succédaient à ces moments d'ivresse mélancolique, et la jeune femme succombait à un accablement intérieur plus mortel que les douleurs violentes de l'âme. Par moments aussi, les idées religieuses reprenaient sur elle leur empire. Alors elle se tournait vers Dieu d'un cœur fervent et repenti, en formant contre elle-même des résolutions qu'elle n'avait jamais la force de tenir.

Le père Théotiste visitait souvent la famille; lorsqu'il se trouvait seul avec misé Brun, il n'essayait pas de l'interroger sur la situation de son âme, il se bornait à lui demander compte de ses actions, et quand la jeune femme lui avait répondu que son temps s'était passé à travailler et à prier Dieu, sans sortir du logis, il lui disait avec satisfaction :

« C'est bien ; continuez ainsi, ma chère fille, et souvenez-vous que Dieu garde du péché celle qui se garde de l'occasion.

— Qu'il me préserve de l'offenser involontairement par de mauvaises pensées! » disait misé Brun d'une voix triste et timide.

Alors le père Théotiste hochait la tête d'un air de reproche indulgent, et répondait avec la simplicité d'une âme qui n'avait jamais nourri aucun coupable désir ni éprouvé les secrètes ardeurs d'une passion défendue :

« Ma fille, on pèche non pas contre Dieu, mais contre soi-même, quand on s'abandonne à des scrupules exagérés et qu'on se tourmente de fautes imaginaires. »

Une fois cependant, misé Brun, effrayée des passions emportées et rebelles qu'elle sentait gronder dans son cœur, supplia le père Théotiste de l'entendre en confession.

« Mon père, dit-elle en versant des larmes de honte et de douleur, il faut que Dieu m'ait abandonnée; j'ai perdu le discernement du bien et du mal. Non-seulement je n'ai plus la force de résister, mais je ne me sens même plus la volonté de vaincre mes mauvais penchants. Mon âme est saisie du dégoût de toutes les choses qu'il faut aimer et respecter. Je ne puis plus prier Dieu, et mon esprit s'égare dans des pensées qui devraient me faire horreur.

— C'est-à-dire que vous vous laissez aller à ces rêveries dont vous m'avez déjà parlé? dit doucement le vieux moine ; eh bien ! voyons, ma fille, vers quel but êtes-vous entraînée malgré vous ? Quel est le secret désir que vous vous reprochez ?

— Mon père, répondit-elle à voix basse, une horrible tentation m'assiége nuit et jour ; je voudrais sortir d'ici... revoir cet homme, et, si je le revoyais, ce serait fini, je le suivrais.

— Non, ma fille, vous ne le suivriez pas, dit le père Théotiste avec une énergie mêlée d'onction ; non, vous ne tomberiez pas ainsi dans les derniers abîmes de l'infamie et du péché. Vous ne voudriez pas, pour satisfaire votre passion, renoncer à ce beau titre d'honnête femme qui accompagne votre nom, et auquel personne dans votre famille n'a jamais failli. Vous songeriez à votre mère, qui vous garde une place à son côté dans le ciel, et dont le regard vous suit sur la terre ; vous vous souviendriez des exemples qu'elle vous a laissés, et vous seriez sauvée. »

Ces paroles firent une grande impression sur misé Brun ; elles raffermirent son âme et tranquillisèrent son esprit ; il lui sembla qu'en effet elle pouvait souffrir et mourir, mais non se déshonorer en ce monde et renoncer à son salut dans l'autre. Peu à peu les violences de son cœur s'apaisèrent ; elle tomba dans un état de langueur et de mélancolie auquel une tranquillité résignée aurait peut-être succédé pour toujours, si de nouveaux incidents n'étaient venus troubler le repos matériel de sa vie et rompre les calmes habitudes dans lesquelles l'activité de son caractère, l'ardeur de son imagination et la sensibilité de son âme s'éteignaient lentement.

IV

Deux mois environ s'étaient écoulés, on était à la fin de septembre, époque des vacances du parlement et de l'université. La noblesse de robe était dans ses terres, la haute bourgeoisie habitait ses maisons de campagne, et les étudiants des trois facultés se délassaient aussi, aux champs, des travaux de l'année scolaire. La ville d'Aix, à peu près déserte, attendait dans une morne inaction que novembre lui ramenât sa magistrature, ses riches bourgeois et la jeunesse tout à la fois studieuse et turbulente qui fréquentait ses écoles. Aussi le jour de la rentrée du parlement était-il vivement désiré par les gens de boutique et les petits bourgeois que les hautes classes faisaient vivre, et dont l'industrie chômait pendant les cacances.

Pendant cette morte saison, le vieux Brun, qui depuis le mariage de son fils n'était pas retourné à la ville, entra inopinément, un matin, dans la boutique de Bruno Brun. C'était un petit vieillard sec et sentencieux, fort pénétré de la bonne renommée qu'il avait acquise par soixante ans d'une vie exemplaire et d'une irréprochable probité. Intelligent, laborieux et doué de l'esprit d'ordre qui répare les mauvaises affaires et fait fructifier les bonnes, il avait nourri et élevé une famille nombreuse, dont le dernier enfant, qui était Bruno Brun, avait survécu seul, et après avoir amassé un petit bien qui suffisait à le faire vivre, il s'était retiré, laissant son fils en voie de prospérité et lui abandonnant tout à fait la direction du commerce d'orfévrerie que la famille Brun exploitait depuis quatre générations.

« Eh bien! Bruno, dit le vieillard après avoir embrassé sa sœur et sa belle-fille, serré la main de son fils et reçu l'accolade de Madeloun, eh bien! comment vont les affaires?

— Tout doucement, mon père, répondit l'orfévre; on ne vend rien pour le moment.

— Ça ne m'étonne pas; depuis le jour de Saint-Lazare jusqu'à celui de la rentrée du parlement, on pourrait fermer boutique; mais après la messe du Saint-Esprit, les bénéfices recommencent. En attendant, on se contente de petits profits. Gagnes-tu quelque chose sur la fonte des galons?

— Je n'en sais rien, mon père; je verrai à la fin de l'année, » répondit tranquillement Bruno Brun.

Le vieil orfévre fit un geste de mécontentement à ce mot, et, se levant en silence, il alla dans la boutique, où son fils le suivit. Madeloun, qui, pour le moment, gardait le comptoir, revint trouver les deux femmes dans l'arrière-boutique.

« Bonne sainte Vierge! dit-elle, mon maître a ouvert le coffre de la belle orfévrerie, le tiroir des montres, l'armoire des ornements d'église, et il n'a pas l'air content.

— Depuis trois ans, Bruno n'a point fait d'inventaire, dit misé Marianne; je ne suis pas fâchée que son père mette ordre à cela. »

Un moment après, le vieux Bruno rentra dans l'arrière-boutique le visage pâle et bouleversé; l'orfévre le suivait tout tremblant.

« Je te dis que je n'ai pas besoin de visiter tes livres pour voir où en sont tes affaires, dit le vieillard en s'asseyant. Madeloun, va pousser le loquet de la boutique et resté au comptoir. Ma sœur, ma belle-fille, ajouta-t-il en se tournant vers les deux femmes qui le regardaient d'un air surpris et effrayé, il faut que vous sachiez la vérité : les affaires de Bruno, qui sont aussi les vôtres, vont mal. Il n'y a pas trois cents livres chez lui, et du 1er au 15 du mois prochain il doit payer près de deux mille livres.

— Je ferai d'autres billets, dit l'orfévre ; j'ai du crédit.

— Par les cornes du diable, voilà une grande idée ! interrompit le vieux Bruno, hors de lui à ce mot ; c'est de l'argent qu'il faut faire, et non pas des billets, de l'argent ! entends-tu bien ?

— Oui, mon père ; mais pour cela il faut vendre, et, à moins que j'aille trouver les juifs...

— Tais-toi, interrompit encore le vieillard, tais-toi ; tu n'as ni prudence, ni jugement, ni ressources dans l'esprit, ni résolution dans l'âme. Comment ! tu ne vois pas d'autre moyen de te tirer d'affaire ? tu ne trouves aucun expédient, rien absolument ? »

Et comme Bruno Brun hochait la tête d'un air confus et semblait réfléchir, le vieux Brun ajouta en haussant les épaules :

« Tiens, voilà Madeloun qui te dira comment on peut vendre en vingt-quatre heures pour deux ou trois mille livres de montres et de joyaux, sans avoir affaire à cette postérité de Judas qui donne son argent au poids de l'or.

— Oui, je le sais, s'écria la servante en se redressant comme un invalide au souvenir de ses campagnes ; une fois, à la foire d'Apt, nous avons vendu dans une après-midi pour douze cents écus de marchandises.

— C'est cela même. Quand le chaland ne vient pas, il faut l'aller trouver, reprit le vieux Brun d'un ton de décision et d'autorité. Le jour de Saint-Michel, il y a une grande foire à Grasse ; Bruno, tu feras deux caisses, l'une d'horlogerie, l'autre d'orfévrerie et de bijoux, et tu iras tenir boutique là-bas pendant trois jours. Ta femme t'accompagnera pour t'aider à la vente. Moi, je resterai ici et garderai la maison avec ma sœur et Madeloun ; les vieilles gens ne sont plus bons qu'à cela.

— Et à tirer d'affaire par leurs conseils ceux qui manquent d'expérience, de sagesse et de jugement, ajouta d'un air rogue la tante Marianne.

— Il s'agit d'emballer aujourd'hui même la marchandise et de partir après-demain, continua le vieil orfévre ; nous n'avons pas de temps à perdre. Allons, Bruno, à la besogne. »

L'orfèvre obéit sans observations; mais on voyait clairement, à son air inquiet et effaré, que l'idée de ce voyage lui plaisait fort peu, et qu'il l'entreprenait avec toutes sortes de craintes et de mauvais pressentiments. Il n'osa rien manifester à son père; mais, en allant et venant, il dit à la tante Marianne :

« Je devrais faire mon testament et me mettre en état de grâce avant de partir ; les chemins ne sont pas sûrs du côté où nous allons ; on n'entend parler que des vols et des assassinats commis sur cette route par la bande de Gaspard de Besse.

— Ce n'est pas ta faute, mais tu es poltron comme une poule aveugle, répliqua dédaigneusement la vieille fille ; va, sois tranquille, ton père a parcouru vingt ans les grands chemins sans faire jamais aucune mauvaise rencontre.

— Et Rose ? qu'en ferai-je là-bas, bonté du ciel ! Une femme qui ne peut pas se montrer sans que tout le monde la regarde ! C'est gênant, et sur un champ de foire surtout, au milieu de tous ces fainéants, de tous ces débauchés qui fréquentent ces endroits-là. Si j'avais épousé la fille de misé Magnan, je ne me verrais pas dans de tels embarras. »

De son côté, la jeune femme était dans une agitation extrême ; la seule pensée de sortir encore une fois de son immobilité, de revoir les champs, de respirer le grand air, faisait bondir son cœur de joie. Madeloun aidait, en soupirant, l'orfévre, et considérait d'un œil attristé ces préparatifs de départ qui lui rappelaient ses anciennes caravanes.

« Nous avons été deux fois à Grasse, dit-elle avec emphase ; c'est un paradis terrestre ; on ne voit que fruits et que fleurs. Les bourgeois y sont riches, et ils payent comptant, sans marchander.

— Est-ce bien loin d'ici? demanda misé Brun.

— A trente-cinq lieues environ, sur la route d'Italie et touchant à la frontière.

— Du côté de Nice, près des bords du Var?

— A une demi-journée de marche, tout au plus.

— Ah! pensa misé Brun, c'est du côté de Galtières que nous allons! »

Le vieux Brun et son fils se mirent à disposer dans des coffres solides les montres d'or et d'argent, les joyaux, les pièces d'orfévrerie, la meilleure partie, enfin, du fonds de boutique qui faisait toute leur fortune, car la dot de la jeune femme y avait été employée.

« Bruno, je t'enverrai tantôt quelque part, dit tout à coup le vieux Brun; il faudra que tu ailles chez M. le marquis de Nieuselle.

— Oh! oh! fit l'orfévre d'un air ébahi.

— C'est un homme des plus affables; comme je suis à un petit quart de lieue de Nieuselle, je me promène parfois dans la grande allée du château; à plusieurs reprises, j'ai rencontré monsieur le marquis, et il m'a fait toute sorte de politesses. Ce matin même, comme je me mettais en route, il s'est trouvé par hasard sur le chemin, et il m'a arrêté pour me demander où j'allais. Lui ayant répondu que je me rendais à Aix pour visiter mon fils, lequel tenait une des belles boutiques d'orfévrerie de la ville, il m'a fait l'honneur de me dire : « Parbleu! cela se trouve bien; j'ai quelques emplettes à faire, j'irai vous voir demain. » Or, tu sens que je ne veux pas qu'il vienne pour trouver la boutique dégarnie; tu iras le prier d'attendre ton retour.

— Tout de suite, » mon père, répondit Bruno Brun, qui savait vaguement que le marquis avait une détestable réputation et des créanciers qu'il ne payait point, bien qu'il fût fort riche. Mais il n'eut pas le temps de faire cette prudente démarche, car au moment où il prenait son chapeau, Nieuselle entra dans la boutique, l'air suffisant, la tête haute, comme il avait coutume de se présenter partout.

« Bonjour, mon voisin, dit-il en donnant familièrement la main au vieux Brun, qui se confondait en témoignages de respect et se hâtait d'avancer une chaise ; bonjour. Vous voyez que je suis homme de parole ; au lieu d'attendre à demain, je viens aujourd'hui même.

— C'est bien de l'honneur pour moi, monsieur le marquis, répondit le digne homme ; mais je suis mortifié de vous montrer la boutique dégarnie comme vous la voyez. Nous venons d'emballer ce que nous avons de plus beau.

— Ah ! ah ! est-ce que vous quittez le pays ? vous ne m'aviez pas parlé de cela ce matin.

— Si vous aviez le temps de m'écouter, monsieur le marquis, je prendrais la liberté de vous expliquer la chose, répondit le vieux Brun.

— Parlez, parlez, dit Nieuselle en s'installant d'un air aisé et en affectant un ton de protection familière ; vous êtes un brave homme, mon voisin, et je m'intéresse à tout ce qui vous regarde. »

Alors l'ancien orfévre raconta comment son fils et sa bru devaient aller à Grasse tenir la foire de Saint-Michel. Nieuselle écouta cette explication avec beaucoup d'attention et de patience. Il conserva le plus parfait sang-froid à l'aspect de Madeloun, qui, l'apercevant tranquillement assis au coin du comptoir, recula de trois pas avec une figure irritée. Ce qu'il venait d'apprendre modifiait le projet qui l'avait amené chez l'orfévre. Quand il fut suffisamment renseigné, il se retira fort content de sa visite et l'esprit préoccupé d'un nouveau plan non moins hardi ni moins ingénieux que celui qui avait si déplorablement échoué à l'auberge du *Cheval rouge.*

Depuis près d'une année, le marquis de Nieuselle nourrissait pour misé Brun un de ces féroces caprices que conçoivent les hommes corrompus et blasés, lorsque des obstacles à peu près insurmontables aiguillonnent leur convoitise. Cette fantaisie avait pris, chez lui, les formes d'une passion. Tous ses mauvais instincts s'était irrités à la poursuite d'un succès si difficile, et il avait depuis longtemps résolu de tout entreprendre, de tout risquer pour venir à bout de son dessein. Il fallait cependant l'audace, la folle et méprisable témérité d'un roué pour recourir aux moyens que méditait Nieuselle. Les priviléges de la noblesse n'allaient pas jusqu'à assurer de l'impunité celui de ses membres qui commettait un crime. Tous les coupables étaient égaux devant la loi, et le parlement de Provence avait récemment appliqué ce principe en condamnant à mort un grand seigneur dont le nom a encore, dans le pays, une horrible célébrité. A la vérité, il y avait beaucoup de chances d'échapper à la justice par l'incurie de ses agents subalternes; souvent les plus audacieux méfaits demeuraient sans châtiment, parce qu'on n'en découvrait pas les auteurs. Certaines localités isolées avaient acquis un triste renom par les attentats fréquents et toujours impunis qui s'y commettaient. C'était ce qui enhardissait Nieuselle. Il résolut de recommencer la tentative qui avait si mal réussi une première fois. Le hasard semblait amener des circonstances plus favorables; il y avait sur la route d'Aix à Grasse plusieurs défilés semblables aux environs de l'auberge du *Cheval rouge*, et des campagnes désertes où l'on ne risquait guère de rencontrer la maréchaussée. Le marquis eut la précaution de dire à tout le monde qu'il s'en retournait à Nieuselle, et vers le soir il prit avec ses deux confidents la route d'Italie.

V

Le lendemain, au petit jour, une espèce de carriole, garnie en dedans avec un vieux lé de tapisserie et recouverte d'une toile cirée posée sur des cerceaux, était arrêtée à la porte de l'orfévre. L'ancien orfévre, aidé de Madeloun, achevait d'arranger les coffres sous la banquette où devaient s'asseoir les voyageurs. Misé Marianne, debout au seuil de la boutique, adressait ses dernières admonestations à la jeune femme, laquelle considérait d'un œil impatient et ravi le modeste équipage qui allait l'emmener. Bruno Brun regardait autour de lui d'un air de tristesse effarée, et semblait dire adieu, à son grand regret, aux tranquilles habitudes du logis. Un gros paysan qui devait mener la carriole se tenait à la tête du cheval et sifflottait en faisant claquer son fouet.

« Vous voilà prêts ; allons ! » dit le vieux Brun en se rangeant afin de laisser passer Madeloun, qui apportait une chaise pour remplacer le marchepied. Mais la jeune femme s'élança légèrement à sa place sans s'aider de ce point d'appui, et dit en frappant dans ses mains avec une joie et une vivacité d'enfant : « Allons ! allons! Bruno! il faut partir.

— Quelle évaporée ! murmura la tante Marianne en présentant sa joue sèche au baiser d'adieu de l'orfévre ! ah ! mon neveu, je n'eusse pas été de trop là-bas pour surveiller ta femme. Elle va se trouver bien exposée à ton côté. Enfin, à la garde de Dieu ! »

L'orfévre fit un grand soupir en serrant une dernière fois la main de sa tante, celle de son père, et prit place près de misé Brun.

« Que Dieu conduise à bon port le marchand et la pacotille ! dit le vieux Brun ; allons , Michel ! »

Le rustre sauta sur le brancard en fouettant son cheval, la carriole partit au bruit retentissant de ses ferrailles, et traversa au petit trot les rues désertes. Mais en arrivant aux portes de la ville, le cheval prit une allure moins glorieuse et manifesta l'invariable habitude qu'il avait d'aller au pas sur les grands chemins.

Misé Brun, qui avait témoigné au départ une satisfaction si animée, était devenue tout à coup silencieuse : l'aspect des champs au lever du jour, les ineffables harmonies qui résonnaient dans l'air, à mesure que la création entière s'éveillait, la frappaient d'une admiration mêlée d'attendrissement. Elle contemplait, dans une muette extase, les vastes horizons qu'elle avait si souvent rêvés à l'ombre des murailles qui lui laissaient apercevoir à peine un coin du ciel. L'orfévre, renversé en arrière sur la lanière de cuir qui servait de dossier, semblait sommeiller, malgré les cahots et le grincement des roues. Les beautés du paysage le frappaient très-peu; il n'admirait rien dans la nature champêtre, qu'il n'avait guère vue du reste, et les aspects nouveaux qui se succèdent dans les contrées montagneuses ne le distrayaient pas de l'ennui de la route. Une fois, cependant, comme le chemin côtoyait un riche vignoble, il ouvrit ses yeux à demi comme pour regarder les ceps, qui ployaient sous des grappes semblables aux fruits de la terre promise.

Michel, le conducteur, s'apercevant de ce mouvement, lui dit avec admiration : « Voilà du beau raisin de Malvoisie ! » L'orfévre hocha la tête et parut réfléchir. Une demi-lieue plus loin, il rompit le silence et répondit : « Je crois que c'est du raisin muscat de Frontignan. » Et après avoir fait cette profonde observation, il se rendormit.

Misé Brun passa cette première journée dans une sorte de ravissement ; les ressorts paralysés de son âme se détendaient ; le grand air, le mouvement, la jetaient dans une sorte d'ivresse douce et réfléchie ; elle se sentait vivre avec bonheur dans cette atmosphère pure et lumineuse à laquelle ses regards n'étaient pas habitués. Il y avait dans ses sensations quelque chose de semblable à l'indicible joie du prisonnier qui passe des ténèbres éternelles de son cachot à la lumière du soleil.

Mais avant la fin du jour, des pensées inquiètes se mêlaient déjà aux douces impressions du voyage. Une folle espérance s'emparait peu à peu de son cœur ; il lui semblait qu'elle devait rencontrer encore une fois M. de Galtières, et qu'elle allait au-devant de lui sur ce chemin qui conduisait au lieu de sa naissance. Son cœur palpitait lorsqu'elle apercevait, sur la ligne blanche et poudreuse qui serpentait au flanc des collines ou s'allongeait dans les vastes plaines, un point noir qui grandissait rapidement, en venant à sa rencontre. Lorsqu'elle pouvait reconnaître enfin que celui qu'elle avait pris de loin pour un élégant cavalier était un pauvre colporteur monté sur un maigre roussin, ou bien un lourd villageois qui trottait fièrement sur son jumart, orné de grelots et de pompons de laine comme une mule andalouse, lorsqu'elle voyait combien elle s'était abusée, elle se détournait en souriant et en soupirant à la fois. Chaque nouvelle rencontre lui causait une nouvelle émotion ; son cœur se plaisait à ce jeu, et allait au-devant de cette illusion, dont elle était sitôt détrompée.

Les grandes routes, à cette époque, étaient moins fréquentées et plus mal entretenues que nos plus humbles chemins vicinaux ; il fallait une journée pour faire dix lieues à travers d'effroyables ornières et sur des pentes dangereuses, qu'il eût été imprudent de descendre autrement qu'au petit pas. Le surlendemain de leur départ, les voyageurs arrivaient à Fréjus, l'ancienne cité romaine, et ils avaient encore une forte journée de marche avant de se trouver enfin à Grasse.

Jusqu'alors, Bruno Brun avait poursuivi sa route sans paraître inquiet des mauvaises rencontres auxquelles il était exposé ; mais, au moment d'entrer dans les solitudes montagneuses qui séparent les deux villes, il fut assailli tout à coup par des souvenirs peu rassurants. Les bois de l'Esterel avaient une effrayante célébrité ; des bandes de malfaiteurs y avaient souvent trouvé, pendant des années entières, un refuge contre la maréchaussée. En ce moment même, la bande du fameux Gaspard de Besse s'y était, disait-on, réfugiée, après avoir impunément désolé la Provence par ses brigandages. La célébrité terrible de ces lieux était passée en proverbe, et le peuple, dans son langage énergique et figuré, dit encore de nos jours, d'un homme qui se trouve dans un grand péril : « Il passe le pas de l'Esterel. » De loin en loin, à la vérité, la justice parvenait à s'emparer de quelque malfaiteur dont elle faisait clouer la tête dans ces dangereux défilés ; mais ces trophées hideux épouvantaient bien plus les voyageurs que les bandits, et chaque exécution était suivie d'affreuses représailles.

Les voyageurs s'étaient arrêtés, pour la couchée, dans une auberge aux portes de Fréjus. Le gîte n'était pas magnifique, et, malgré la pancarte, ornée d'une image des plus fantastiques, représentant l'adoration des rois, il était permis de soupçonner que l'hôtellerie des Trois Mages n'offrait pas des appartements mieux décorés que les cabarets voisins auxquels une branche de pin servait simplement d'enseigne. Mais, bien que le logis semblât peu achalandé, misé Brun vit avec quelque surprise que tous les fourneaux s'allumaient dans la cuisine, et que l'aubergiste s'agitait de l'air important et affairé d'un homme qui a du monde dans sa maison. L'espèce de bouge qui servait de salle à manger était désert cependant, et rien n'annonçait de nouveaux hôtes. Tandis que l'orfévre, aidé de Michel, montait dans sa chambre, avec toute sorte de mystère et de précaution, les deux coffres qu'il n'eût pas été prudent, en effet, de laisser dans la carriole, misé Brun vint s'asseoir timidement au coin de la table et dit à l'aubergiste :

« Voilà bien des préparatifs ; est-ce que vous attendez encore des voyageurs ce soir ?

— Quand même mon propre père viendrait me demander un lit pour cette nuit, je serais obligé de le renvoyer, répondit le rustre en se rengorgeant, mon auberge est pleine.

— Mais vous n'aviez personne tantôt, quand nous sommes arrivés, puisque vous nous avez ouvert vos trois chambres, observa misé Brun.

— Il est vrai ; mais un gentilhomme qui ne se plaisait pas dans l'auberge où il était descendu vient de prendre son logement chez moi, répliqua glorieusement l'aubergiste ; il a avec lui un domestique et deux chevaux ; ensuite il est venu un autre voyageur de moindre conséquence : j'ai du beau monde, comme vous voyez.

— Tant mieux, » dit naïvement misé Brun.

Or, ces nouveaux hôtes, c'étaient le marquis de Nieuselle et ses deux acolytes.

Les chambres de l'auberge des Trois Mages s'ouvraient sur un étroit corridor dont les murs, barbouillés de toutes sortes d'hiéroglyphes au charbon, étaient aussi minces que ceux d'un château de cartes. On pouvait, de cette espèce d'antichambre commune, entendre aisément tout ce qui se disait dans les trois galetas mal clos et tapissés de toiles d'araignée que l'aubergiste appelait pompeusement ses appartements. Tandis que Bruno Brun arrangeait ses coffres, le marquis de Nieuselle et Vascongado, qui occupaient les deux chambres voisines, prêtèrent l'oreille.

« Voilà les coffres en sûreté, dit l'orfévre ; à présent, il s'agit de souper et de se coucher au plus vite, afin de se réveiller demain avant le jour : entends-tu, Michel ?

— Soyez tranquille, répondit le lourdaud ; au point du jour, nous mangeons l'avoine ; avant le soleil levé, nous partons, et je vous promets qu'à la nuit tombante nous serons sortis depuis longtemps du bois de l'Esterel.

— J'espère bien que non, murmura Nieuselle en se retirant dans sa chambre pour tenir conseil avec Vascongado et Siffroi. Ce dernier, déguisé en paysan, était venu se loger à l'auberge des Trois Mages sans dire qu'il appartenait au marquis. Il s'était donné pour le valet d'un maquignon qui se rendait à la foire de Grasse, et il avait expliqué ainsi comment on l'avait vu arriver monté sur un beau cheval du Mecklembourg, lequel ne semblait pas fait pour porter un homme de sa sorte. Nieuselle n'eut garde de se montrer; il se fit servir à souper dans sa chambre, et ne laissa pas non plus paraître Vascongado; misé Brun ne se douta pas qu'elle était sous le même toit que cet homme, dont l'insolence et l'audace lui avaient causé, dans une première rencontre, tant de crainte et de mépris.

Le lendemain, à l'aube, l'orfévre et sa femme étaient prêts à continuer leur voyage. Tout le monde semblait dormir encore dans l'auberge. La lampe accrochée au mur fumait et s'éteignait en projetant d'incertaines lueurs dans l'étroit passage qui servait de vestibule. Un coq familier, qui perchait dans la cuisine, saluait de son cri perçant les premières clartés du jour et annonçait l'heure à défaut de l'horloge, depuis longtemps dérangée et muette. Bruno Brun, frappé d'une incertaine inquiétude, se hâta de gagner une cour intérieure, sur laquelle donnait l'écurie. La carriole était devant la porte, les brancards relevés, comme elle avait été laissée la veille, et l'on entendait au fond de l'écurie la voix de Michel, qui remplissait l'air de lamentations et de jurons effroyables : son cheval, étendu sur la litière, refusait de se relever et paraissait agonisant. L'orfévre, voyant le déplorable contre-temps qui s'opposait à son départ, fit deux fois, à grands pas, le tour de l'écurie, comme un homme absorbé dans ses pensées, et dont le cerveau travaille à résoudre quelque proposition embarrassante; puis il s'assit sur une borne, allongea les mains sur ses genoux, et dit avec un grand soupir :

« Il faudrait arriver à Grasse demain au plus tard ; c'est fini, notre voyage est manqué.

— Manqué ! s'écria misé Brun ; non, non, je vais voir, je vais m'informer s'il serait possible d'avoir un autre conducteur et un autre cheval.

— C'est une assez bonne idée, » répondit Bruno Brun après réflexion.

Tandis que ceci se passait dans la cour, Vascongado montait quatre à quatre les degrés et entrait chez son maître. « M. le marquis peut se lever et prendre les devants, dit-il en entr'ouvrant les rideaux ; il n'y a pas de temps à perdre : la drogue a fait merveille ; le cheval est sur le flanc, l'équipage en fourrière, et nos voyageurs dans le dernier embarras. La jeune femme parle de se procurer un autre cheval, et Siffroi va se présenter avec Biscuit.

— C'est bien ! s'écria Nieuselle ; ah ! ah ! ils donnent dans le panneau ; voyons un peu. »

Il se rapprocha de la fenêtre et regarda dehors avec précaution, en se cachant derrière le simulacre de rideau qui flottait devant le châssis dépourvu de vitres. « Bon ! reprit-il, voilà Siffroi qui est en pourparler avec misé Brun. Le drôle la rançonne, je crois. Pauvre agnelet ! elle se livre sans la moindre défiance.

— C'est fini, ils sont d'accord, elle lui a donné des arrhes, dit Vascongado triomphant. M. le marquis va les voir partir. Siffroi amène Biscuit ; il le met sous le brancard. Quel honneur pour cette méchante carriole !

— Allons ! s'écria Nieuselle avec un transport de joie ! allons ! à cheval ! Il faut que je les devance au logis de l'Esterel. »

L'orfévre n'avait conçu aucune défiance, il se trouvait au contraire fort heureux d'avoir rencontré si à propos ce grand garçon, qui pour assez peu d'argent lui fournissait un cheval et consentait à conduire son équipage. Mais d'un autre côté, il n'avait pas la même sécurité, et la seule pensée qu'il allait tenter le formidable passage où tant de voyageurs avaient été arrêtés et détroussés lui donnait le frisson de la peur. Le pauvre homme prit ses précautions comme s'il eût été certain de faire quelque mauvaise rencontre. Il se sépara de la grosse montre qui depuis vingt ans peut-être n'avait pas quitté son gousset, et il la cacha, ainsi que tout ce qu'il avait d'argent sur lui, dans le sac de foin sur lequel misé Brun appuyait ses pieds. Ensuite il passa bravement dans sa ceinture un grand couteau à gaîne, tout frais émoulu, et boutonna du haut en bas sa veste à la matelote, ce qui était chez lui un signe manifeste de parti pris et de résolution.

Au soleil levant, les voyageurs entraient dans les montagnes de l'Esterel. Un tableau de la plus sombre magnificence s'offrit alors aux regards de misé Brun. Le chemin qu'elle allait suivre montait toujours en serpentant entre les collines confusément amoncelées autour de la montagne, qui est le point culminant de cette région sauvage. Au-dessous de cette rampe, les vallées formaient d'immenses gouffres de verdure au fond desquels s'écoulaient d'invisibles torrents et surgissaient des sources dont les ondes glacées arrosaient des prairies où aucun pâtre n'avait jamais conduit son troupeau. Ce paysage avait deux teintes uniformes et pures seulement, l'azur limpide du ciel et le vert foncé des bois, baignés par la rosée et les froides ombres du matin. Mais lorsque le soleil s'éleva sur l'horizon, les monts et les vallées se diaprèrent de plus vives nuances, et de légers nuages, voilant les profondeurs bleuâtres de l'éther, présagèrent une matinée tiède et nébuleuse. A mesure que les voyageurs avançaient, de plus fraîches émanations s'élevaient de la forêt et tempéraient l'haleine enflammée du vent, qui, après avoir passé sur les plages brûlantes du golfe de Fréjus, venait s'éteindre au fond des humides vallées de l'Esterel. Cette température suave, ces calmes perspectives, le silence et la paix de ces solitudes, jetaient l'âme de misé Brun dans un attendrissement mélancolique. Recueillie dans une muette contemplation, le cœur gonflé de langueur et d'amour, elle mêlait aux impressions présentes le souvenir des émotions passées, et amenait à travers ces poétiques paysages l'image de M. de Galtières. Pour Bruno Brun, il se souciait peu de regarder autour de lui, et restait enfoncé dans la carriole les yeux fermés, la tête penchée sur sa poitrine, comme un homme décidé à s'endormir bravement au milieu du danger.

La jeune femme descendit de la carriole et se mit à gravir légèrement l'âpre montée tracée dans la forêt. Au-dessus de sa tête, les pins balançaient avec un doux bruissement leur verte couronne, et les chênes étendaient d'un côté à l'autre du chemin leur feuillage immobile. Parfois une clairière s'ouvrait entre les arbres, semblable à l'agreste jardin d'un ermite. Là s'épanouissaient dans toute leur beauté native les fleurs cultivées dans nos parterres; les corymbes dorés de l'immortelle, les croisettes roses de l'œillet sauvage, s'y mêlaient à la noire scabieuse et livraient aux vents leurs exquises senteurs. Plus loin, dans les ravins, le myrte mariait ses tiges élégantes et ses bouquets blancs aux rameaux vigoureux de l'arbousier, dont les fruits d'un rouge éclatant ressemblent de loin à d'énormes perles de corail.

Misé Brun avançait hardiment et explorait du regard tous les sites. Elle avait tout à fait oublié de quels événements sinistres ces lieux furent témoins, et elle ne se souvenait guère non plus de Gaspard de Besse et de sa bande. Au lieu d'avoir peur, comme son mari, à chaque détour de la route, à chaque massif d'arbres, elle s'écriait ravie : « Que cet endroit est beau ! qu'il ferait bon vivre ici, mon Dieu !

— Oui, en compagnie des voleurs et des loups, murmurait l'orfévre en haussant les épaules; sainte Vierge! qu'il me tarde d'être loin de ces affreuses montagnes, et de ces arbres, et de ces fleurs, et de tout ce qu'on voit dans ces parages maudits! »

Cependant, après deux heures de marche environ, Bruno Brun eut une légère diversion à ses frayeurs et à ses pénibles réflexions. Au moment où la carriole atteignait un des plateaux qui formaient comme les degrés du gigantesque escalier dont le sommet apparaissait dans l'éloignement, les voyageurs aperçurent deux têtes plantées sur des poteaux au bord du chemin, devant une de ces clairières embaumées où s'épanouissait une si riche moisson de fleurs. Misé Brun, qui allait un peu en avant, se détourna avec un cri d'horreur et continua rapidement sa marche, tandis que Bruno Brun arrêtait la carriole et disait d'un air de satisfaction: « Je suis bien charmé de voir là-haut ces deux figures; cela prouve qu'il y a une justice pour les malfaiteurs. Ah! ah! ceux-ci font une piètre grimace maintenant; leurs camarades pourront les revoir en passant et se dire que leur tour viendra aussi de faire peur aux oiseaux. Mais regarde donc, mon garçon; ils ne bougent plus à présent, et les honnêtes gens passent devant eux en toute sécurité.

— J'aurais presque autant aimé me trouver face à face avec quelqu'un de leurs camarades, murmura Siffroi, qui, bien qu'un déterminé scélérat, n'était pas exempt de certaines répugnances; je ne puis pas voir ces masques-là; le cœur me tourne...

— Si je les regardais de plus près, je les reconnaîtrais peut-être, reprit l'orfévre en clignant les yeux pour mieux voir; il sont certainement de la bande des six qui furent roués dernièrement. L'arrêt portait qu'on en mettrait deux à Bonpas, deux aux bois des Taillades, et deux à l'Esterel. Aussi le bourreau arrangea les têtes dans un panier et ne nous remit que les corps.

— On vous a remis les corps? répéta Siffroi.

— Oui, et j'ai de mes mains aidé à les ensevelir par charité, répondit l'orfévre d'un air d'humilité glorieuse; je suis de la confrérie des pénitents bleus qui enterre les suppliciés. Messieurs du parlement nous ont taillé beaucoup de besogne cette année.

— Pouah! j'aimerais mieux tuer un homme que de mettre la main sur ces corps qu'a maniés le bourreau, » dit Siffroi en fouettant son cheval avec un juron énergique.

Après six heures d'une marche interrompue par de courtes, mais fréquentes haltes, les voyageurs arrivèrent au point le plus élevé du passage. La route, en cet endroit, devenait presque impraticable, et ressemblait au lit desséché d'un torrent. Les monts au pied desquels elle tournait étaient couverts d'un manteau de verdure que trouait çà et là quelque roc chauve et dentelé. De minces filets d'eau murmuraient sur ces pentes rapides, dont ils entretenaient la fraîche végétation, et formaient de petites cascades qui bondissaient dans la mousse et baignaient les touffes de capillaires éparses entre les rochers. De tous côtés, la vue se perdait dans les verts horizons de la forêt, et nul autre bruit que celui du vent et des eaux ne troublait le silence de ces lieux sauvages. Pourtant une colonne de fumée qui s'élevait derrière les arbres annonçait le voisinage de quelque habitation.

« Il y a du monde ici ! s'écria l'orfévre en considérant avec une satisfaction mêlée d'inquiétude la spirale de fumée que misé Brun venait de lui faire apercevoir. Mon brave garçon, ajouta-t-il en s'adressant à Siffroi, sais-tu bien où nous sommes?

— Certainement; nous allons arriver au logis de l'Esterel; c'est un endroit que je connais comme la maison de mon père, et où je suis sûr d'être bien reçu, répondit froidement l'audacieux coquin.

— Nous y voilà, »dit misé Brun en montrant une assez grande maison que l'on apercevait tout à coup en tournant un bouquet de chênes verts qui l'abritait contre les vents du nord.

Le logis de l'Esterel était un bâtiment à deux étages, élevé au bord du chemin, sur un monticule isolé. Au premier coup d'œil, cette habitation ressemblait à celles des paysans de la plaine. La façade, irrégulièrement percée d'étroites fenêtres, n'avait jamais été crépie, et le toit, presque plat, était couvert de tuiles rouges, grossièrement assujetties par des pierres qui menaçaient de rouler sur la tête des passants; de misérables lucarnes donnaient seules du jour aux chambres de l'étage supérieur, et le rez-de-chaussée avait tout à fait l'aspect extérieur d'une écurie. Mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait que ces grossières constructions étaient d'une solidité que n'avaient pas les maisons du bas pays. Les murs épais, les fenêtres garnies de barres de fer, la porte à doubles vantaux de chêne, témoignaient des précautions qu'on avait prises contre les gens suspects qui fréquentaient cette route. La maison s'élevait isolée entre le chemin et la forêt. Un guichet, pratiqué dans la porte même, permettait de reconnaître sans danger les hôtes qui se présentaient. D'étroites ouvertures donnaient obliquement sur l'embrasure de la porte et offraient un moyen commode de faire le coup de fusil contre les gens qui se seraient annoncés d'une manière hostile. A moins d'un siége en règle, il eût été impossible de pénétrer dans le logis de l'Esterel une fois que les portes et les fenêtres étaient closes.

Siffroi arrêta la carriole, et, montrant avec le manche de son fouet l'écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres noires : *A l'auberge de l'Esterel, on loge à pied et à cheval,* il dit à l'orfévre d'un air de bonhomie :

« Si vous voulez m'en croire, vous entrerez là un moment, pour vous rafraîchir, tandis que je donnerai l'avoine à mon cheval, et que je le laisserai souffler un peu. »

La proposition ne parut pas déraisonnable à Bruno Brun, bien qu'il eût été résolu, avant de partir, qu'on franchirait sans s'arrêter ces passages dangereux.

« Nous n'avons rien pris depuis le coup de l'étrier, et je ne serais pas fâché de déjeuner, dit-il à sa femme; ici nous trouverons peut-être une omelette et une tasse de café. Entrons. Qu'en dis-tu ?

— Moi, je le veux bien, » répondit-elle par complaisance, car elle aurait mieux aimé déjeuner en chemin avec les fruits et le pain bis qu'elle avait dans son panier.

Siffroi avait déjà frappé à la porte, qui restait fermée à toute heure. Une petite servante noire et déguenillée se présenta aussitôt, et invita d'un geste assez brusque les voyageurs à entrer. Il pouvait être alors environ midi.

L'aspect intérieur du logis de l'Esterel rappela tout à fait à misé Brun l'auberge du *Cheval rouge*. La grande chambre du rez-de-chaussée avait la même destination, et offrait le même coup d'œil que la salle enfumée où elle avait passé la soirée près de M. de Galtières, tandis que les cavaliers de la maréchaussée étaient attablés autour d'un broc de vin cuit, et que le marquis de Nieuselle soupait seul dans sa chambre. Elle s'assit pensive au coin de la table, et l'orfévre, tandis qu'on lui servait à déjeuner, se mit à questionner la servante.

« Est-ce que beaucoup de voyageurs s'arrêtent ici ? lui demanda-t-il.

— C'est selon le temps, lui répondit-elle d'un ton bref et farouche.

— Aujourd'hui vous n'avez personne, ce me semble ?

— Plus tard il peut nous venir du monde.

— Comment ! sur le soir ?

— Oui, pour la couchée.

— Dieu du ciel ! il y a des gens qui osent dormir au milieu du bois de l'Esterel ? s'écria l'orfévre.

— Pourquoi pas ? répliqua la maritorne provençale ; ma maîtresse et moi, nous y dormons bien toutes les nuits de notre vie.

— Ta maîtresse et toi, dis-tu ? Vous êtes donc toutes deux seules ici ?

— Tout à fait seules.

— Dieu du ciel ! Et vous n'avez pas peur ?

— Non, » répondit laconiquement la servante en lui tournant le dos.

Un moment après, l'hôtesse entra. C'était une vieille femme sèche et robuste, à l'air peu prévenant, au parler rude ; elle essaya pourtant de prendre un visage agréable et d'adoucir le son de sa voix pour aborder les nouveaux venus, et se mit à les servir avec empressement.

Siffroi ne reparaissait pas cependant, et, au bout de vingt minutes, l'orfévre, impatient de repartir, sortit pour le chercher. Le drôle était tranquillement assis dehors, sur le brancard de la carriole, tandis que Biscuit mangeait sa ration dans l'écurie.

« Tu as dételé ! s'écria l'orfévre avec un mouvement de surprise et d'inquiétude ; ce n'était pas la peine. Allons, il faut partir.

— Dans un moment, s'il vous plaît, répondit flegmatiquement Siffroi ; je viens de m'apercevoir d'un accident.

— Un accident qui nous arrête ici ? interrompit Bruno Brun avec une impatience mêlée d'effroi.

— Pour une demi-heure encore, pas davantage ; mon cheval a laissé deux fers en chemin. Pauvre bête ! C'est, sauf votre respect, comme si vous aviez perdu vos souliers : vous ne sauriez marcher ainsi.

— Ah ! mon Dieu ! et qui va ferrer cet animal à présent ?

— Moi-même, dès que la petite servante aura trouvé ce qu'il me faut pour cela. »

L'orfévre fut complétement dupe de cette excuse ; il recommanda à Siffroi de faire diligence, et alla retrouver sa femme, laquelle apprit sans défiance et sans inquiétude l'accident qui l'empêchait de repartir, et sortit tranquillement pour se promener aux environs de la maison.

Tandis que ceci se passait en bas, l'hôtesse était furtivement montée à l'étage supérieur, où Nieuselle l'attendait. Le marquis, arrivé depuis environ deux heures, s'était installé, avec Vascongado, dans une espèce de grenier dont la lucarne, placée à un angle du bâtiment, offrait un moyen commode de faire le guet sans être aperçu. En ce moment, il observait Bruno Brun, qui rôdait autour de l'auberge d'un pas inquiet et s'arrêtait de temps en temps devant la façade pour tâcher de voir l'heure à une montre solaire dont la pluie avait depuis bien des années effacé le cadran.

L'hôtesse entra familièrement, car elle ne savait ni le nom ni la condition de son hôte, et pensait peut-être avoir affaire à un roturier.

« Eh bien! dit-elle avec un sang-froid qui prouvait qu'elle n'était pas femme à embarrasser Nieuselle par ses scrupules, ces gens-là sont ici. Que voulez-vous faire maintenant?

— Rien, lui répondit-il; il s'agit seulement de les retenir jusqu'à ce soir avec des prétextes capables de les tranquilliser.

— Et ce soir? » demanda l'hôtesse.

Nieuselle la regarda avec une espèce de sourire, et dit en se balançant sur l'escabeau qui lui servait de siége :

« Ce soir, tu iras te coucher de bonne heure, ainsi que ta servante, et tu ne bougeras plus, à moins que je ne t'appelle.

— C'est entendu, répondit-elle après un moment de réflexion et de silence ; mais vous savez ce que je vous ai dit : s'il vient des voyageurs pour la couchée, je ne peux pas les renvoyer, cela me ferait une mauvaise affaire.

— Au diable tes chalands ! Mais qui donc peut venir sans une absolue nécessité prendre gîte dans cette taupinière?

— Des gens comme vous, qui ne se soucient pas que la justice puisse mettre le nez dans leurs affaires et qui cherchent les endroits où la maréchaussée ne passe pas souvent, » répondit audacieusement la vieille.

Nieuselle fronça le sourcil et réfléchit à son tour. « Écoute, dit-il, je vois à peu près quelle espèce de gens tu héberges et qui tu attends peut-être ce soir. Or je t'avertis qu'il n'y aurait pas le moindre profit à m'égorger cette nuit. Sauf l'argent que je t'ai compté après nos accords, je n'avais pas pris sur moi un petit écu, et ma défroque ni celle de mes gens ne valent la peine qu'on nous tue pour s'en emparer.

— C'est clair, répondit l'hôtesse toujours avec le même sang-froid ; mais il ne s'agit pas de cela. On se figure que les gens faisant métier de prendre par force le bien d'autrui tuent par plaisir ceux qui tombent entre leurs mains. Point du tout ; ils ne demandent pas mieux que de laisser aller la bête après avoir pris le harnais, et si parfois il y a quelqu'un de mort, ce n'est pas leur faute.

— Je n'en doute pas, répliqua Nieuselle; mais où veux-tu en venir?

— Dans ce que vous allez faire, il ne s'agit que d'une amourette? dit l'hôtesse en changeant brusquement de propos.

— Parbleu! certainement; ne t'avise pas de soupçonner autre chose, répondit le marquis avec une susceptibilité cynique; je ne suis pas homme à aller sur les brisées de l'honorable compagnie qui fréquente ta maison.

— Notre homme s'impatiente, dit l'hôtesse en observant par la lucarne Bruno Brun, qui courait çà et là en appelant Siffroi et revenait d'un air désespéré vers la carriole, dont il soulevait et secouait le brancard comme s'il eût voulu s'y atteler lui-même.

— Descends et tâche de le calmer, dit Nieuselle; invente toutes les excuses possibles pour lui faire prendre patience. Que Siffroi, afin de le contenter, fasse semblant de mettre son cheval en état de repartir et brise une des roues de la carriole.

— On pourrait au besoin les laisser se remettre en route et verser la carriole au fond du premier ravin, à deux pas d'ici, dit l'infernale vieille.

— Il ne sera pas besoin de chercher tant de prétextes, dit Vascongado, qui depuis un moment observait l'état du ciel ; dans une heure peut-être, il fera un temps à ne pas risquer un chien sur le chemin de l'Esterel. »

En effet, une longue barre de nuages montait rapidement sur l'horizon ; les brumes opaques qui depuis le matin flottaient aux cimes de la forêt se déchiraient brusquement, et à travers ces trouées lumineuses passaient d'humides rayons qui s'éteignaient presque aussitôt dans l'immense *nuée*, dont les flancs s'abaissaient et sembl*aient ba*layer la croupe des montagnes. Le vent était tout à coup tombé, et un morne silence enveloppait toute la création, comme si elle se fût préparée par ce moment de repos aux assauts furieux de l'orage prêt à éclater.

« Voilà un beau temps pour nous ! s'écria Nieuselle. Au premier coup de tonnerre, notre homme se résignera à rester ici. Tout vient à point pour mon entreprise. Dieu me confonde si elle échoue cette fois ! »

L'hôtesse secoua la tête d'un air soucieux.

« Ce mauvais temps peut vous contrarier plus que vous ne pensez, dit-elle; si quelque voyageur est maintenant dans la montagne, il ne rebroussera pas chemin, en voyant venir l'orage; il ne tentera pas non plus de gagner l'autre côté du passage; il viendra se remiser ici pour le reste de la journée et peut-être pour la nuit. Que feriez-vous alors? Ceux que j'attends ne sont pas gens à se mêler malgré vous de vos affaires. La maison est grande d'ailleurs, et j'aurai soin de les mettre dans un endroit où ils ne gêneront personne; mais je ne réponds pas de même des voyageurs que le hasard peut amener, et que je ne connais pas.

— Diable! fit Nieuselle entre ses dents, si le mauvais temps amenait un détachement de la maréchaussée comme à l'auberge du *Cheval rouge!* Écoute, reprit-il en se tournant vers l'hôtesse après un moment de réflexion, je ne te demande pas l'impossible. En cas d'événement, arrange les choses de ton mieux; mais retiens bien ce que je vais te dire : si rien ne m'empêche d'accomplir le dessein pour lequel je suis venu chez toi, tu recevras avant huit jours un rouleau de beaux écus de six francs, pareil à celui que je t'ai déjà donné; je t'en donne ma parole, ma parole de gentilhomme. »

A ce dernier mot, la vieille s'inclina machinalement, un peu éblouie par le ton et les grandes manières de Nieuselle.

« Soyez tranquille, monsieur, lui dit-elle avec un geste solennel, quoi qu'il arrive, vous serez content. »

Là-dessus, elle se retira.

« La vieille masque ! dit Vascongado, je suis sûr que sa maison est une caverne de voleurs. Bruno Brun est tombé dans un double guet-apens : monsieur le marquis lui prendra sa femme, et les gens qui s'hébergent ici, ses bagages.

— Tant mieux, cela m'arrangerait fort ! s'écria Nieuselle ; de cette manière tout ce qui arrivera peut leur être attribué. Ne serait-il pas plaisant que cette aventure-ci passât aussi sur le compte de Gaspard de Besse ? Dieu me damne ! je rirais bien en me l'entendant raconter. »

Pendant ce colloque, misé Brun attendait patiemment que son mari l'appelât pour repartir. Après avoir un peu marché, elle était revenue s'asseoir près de la maison, dans le jardinet que cultivait l'hôtesse, vrai parterre de cabaret où le tournesol et l'œillet d'Inde fleurissaient orgueilleusement au milieu des salades. La petite servante l'avait suivie et la regardait de loin à la dérobée avec une sorte d'étonnement. La pauvre créature, accoutumée à la grossière laideur de l'hôtesse, ainsi qu'aux traits rudes et basanés des gens qui fréquentaient le logis de l'Esterel, contemplait le gracieux et frais visage de misé Brun avec le même étonnement et le même plaisir qu'elle aurait ressentis à l'aspect de quelque fleur miraculeuse ou de quelque oiseau d'un plumage merveilleux. La modeste toilette de la belle voyageuse lui plaisait beaucoup aussi : elle ne se lassait pas d'admirer son casaquin à grandes raies et le ruban rose vif noué sur sa coiffe de linon brodé. Misé Brun l'aperçut et devina peut-être ses impressions.

« Approche donc, petite ; est-ce que je te fais peur ? » lui dit-elle en souriant.

La servante vint s'asseoir familièrement à ses pieds, et continua de la regarder en dessous avec un petit rire qui marquait son contentement.

Cette enfant, qui pouvait avoir quinze ans environ, eût été jolie, si la plus rude existence n'eût flétri et détruit sa beauté avant même qu'elle fût en sa fleur. L'ardeur du soleil, les intempéries de l'air, avaient donné à sa peau des tons calcinés ; son teint, comme ses cheveux et ses yeux, étaient d'un brun fauve. Son vêtement répondait à sa figure : une jupe de drap, semblable à un lambeau d'amadou, flottait sur ses hanches grêles, et les mèches rebelles de sa chevelure s'échappaient d'un bonnet d'indienne, rattaché sous le menton par des cordons de fil écru.

« Tu te reposes volontiers un moment, n'est-ce pas? lui dit misé Brun ; ici, comme partout, on a bien du mal à gagner sa vie, ma pauvre petite. Tu travailles beaucoup?

— Comme ça, répondit-elle avec insouciance. Je balaye la cuisine, j'aide à l'écurie, et, quand je n'ai rien à faire dans la maison, je vais au bois. Et vous? ajouta-t-elle en regardant les mains fines et blanches de misé Brun ; vous êtes une dame de la ville, vous ne faites rien?

— Je ne suis pas une dame, et je *travaille du* matin au soir comme toi, mais sans jamais bouger de place, répondit la voyageuse, que son imagination ramena en ce moment dans l'obscure arrière-boutique où l'attendaient son siége vide et sa quenouille, debout entre la fenêtre et le mur. Va, tu es bien heureuse de vivre au grand air dans ces montagnes, et je voudrais de tout mon cœur être à ta place...

— Bah ! fit la jeune fille avec un mouvement d'incrédulité et en jetant un coup d'œil dédaigneux sur sa propre personne, vous voudriez être comme moi? Eh bien ! moi, je voudrais de toute mon âme être comme vous.

— Tu ne sais pas ce que tu désires, dit tristement misé Brun.

— Je serais bien blanche, bien belle, bien habillée, continua la fillette, et je me plairais tant à moi-même, que je ne ferais que me regarder du matin au soir. »

Ce naïf compliment fit sourire la jeune femme; elle passa la main sur les cheveux incultes de la petite paysanne comme pour les lisser et les arranger.

« Simplette que tu es! dit-elle; tu ne te figures rien de plus beau que mon ajustement. Que serait-ce, bonté divine! si tu voyais de grandes dames avec leurs chaînes d'or, leurs perles et leurs pierreries!

— Tout ça ne me plaît pas beaucoup, répondit la servante avec un sérieux comique et un geste de dédain qui fit rire misé Brun.

— Ah! tu n'aimes pas ces belles choses? dit-elle d'un ton d'ironie enjouée; mais, en fait de joyaux, tu n'as sans doute jamais vu que les bagues de laiton et les croix d'étain que vendent les colporteurs? »

La petite servante hocha la tête avec un imperceptible sourire, et dit en regardant le nœud rose attaché sur le bonnet de misé Brun :

« Les rubans me semblent bien plus jolis que l'or et l'argent.

— Cela se trouve bien, dit la jeune femme avec une adorable bonne grâce ; je n'ai ni or ni argent à te donner, mais je puis te faire présent de ce beau ruban rose qui te plaît si fort. »

A ces mots, elle détacha le nœud de sa coiffe et le plaça sur les cheveux de l'enfant, qui la laissa faire d'un air glorieux et ravi.

Cette petite scène fut interrompue par l'arrivée de Bruno Brun, lequel, depuis un moment, observait avec épouvante les signes précurseurs de l'orage.

« Ma femme! s'écria-t-il, qu'allons-nous faire? qu'allons-nous devenir? Voilà un mauvais temps qui se prépare.

— Eh bien! nous attendrons qu'il soit passé, répondit-elle avec une calme résignation.

— Mais nous sommes dans le bois de l'Esterel!

— C'est un endroit plus terrible de loin que de près.

— Dieu du ciel! un coupe-gorge où l'on ose à peine passer en plein jour! Nous sommes menacés d'y rester jusqu'à la nuit tombante, et peut-être jusqu'à demain matin.

—Patience! cela vaudrait mieux que de s'aventurer dans des chemins noyés par la pluie, et où nous resterions peut-être au fond de quelque ornière. »

La tranquillité de la jeune femme finit par rassurer un peu Bruno Brun. Il était d'ailleurs dans une de ces situations qui donnent de l'énergie aux plus faibles ; ne pouvant avancer ni reculer, il prit le parti de rester résolûment en place.

— Rentrons, dit-il à sa femme ; s'il plaît à Dieu, nous en serons quittes pour arriver à Grasse tout juste pour l'ouverture de la foire. »

En ce moment, le tonnerre gronda, et bien que l'air fût si calme qu'on n'entendait plus frémir le feuillage sonore des pins, un bruit semblable à celui des vents en furie s'élevait des profondeurs de la forêt : de livides éclairs jaillissaient incessamment de l'obscure nuée suspendue au-dessus de la montagne ; on sentait de toutes parts les forces aveugles des éléments prêts à se heurter et à briser la création dans leur épouvantable choc. La jeune femme s'était arrêtée. Immobile, le visage tourné vers les régions d'où venait la tempête, elle frémissait d'admiration et de terreur en écoutant les voix formidables qui résonnaient autour d'elle. Le cœur pénétré d'une émotion religieuse, l'imagination saisie par la poésie sublime de cette grande scène, elle ne pouvait trouver des paroles pour formuler les impressions de son âme, et murmurait, les yeux levés au ciel : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que vos œuvres sont belles ! que vous êtes puissant !

— Ma femme ! cria l'orfévre arrêté au seuil de l'auberge, j'ai senti une goutte d'eau ; dépêche-toi de rentrer. »

Elle revint lentement vers lui et le suivit en silence dans la chambre où il avait déjà transporté son bagage. Cette pièce, située au rez-de-chaussée, ressemblait plutôt à une cave qu'à un lieu d'habitation. La fenêtre, pareille à un soupirail, s'ouvrait à hauteur d'homme et était défendue par deux barres de fer en croix. Une *couchette* sans rideaux, un grand coffre qui pouvait au besoin servir de siége, une table grossière, formaient tout l'ameublement. L'aspect de cette espèce de prison réjouit pourtant Bruno Brun. « Nous serons bien ici, dit-il à sa femme. La pièce étant voûtée et close de tous côtés, nous n'entendrons guère le bruit du tonnerre. La porte est munie en dedans d'un bon verrou, et, quand elle sera fermée, nous pourrons être tranquilles. »

Misé Brun s'assit en silence sur le coffre, et, tirant son tricot de sa poche, elle se mit à travailler. L'orfévre s'étendit sur la couchette, le visage tourné vers la muraille et les yeux fermés, pour ne pas voir les éclairs. Au dehors, l'orage éclatait avec furie : la pluie ne tombait encore que par rares ondées ; mais le tonnerre grondait sans intervalle, et les régions inférieures de l'atmosphère étaient traversées par des tourbillons de vent qui renversaient les arbres et s'engouffraient dans les gorges de la montagne avec un bruit rauque et affreux.

Chaque fois qu'une raie de feu éblouissait les regards de misé Brun, elle faisait le signe de la croix en murmurant quelque prière ; puis elle reprenait son travail.

Bruno Brun s'agitait, se retournait sur sa couchette, et de temps en temps s'écriait d'une voix entrecoupée de profonds soupirs :

« Si je pouvais faire un somme ! qui sait l'heure qu'il est ?... Dieu fasse que le temps se relève ! Bonté du ciel ! je donnerais bien vingt-cinq louis, si je les avais, pour être maintenant dans la rue des Orfévres, tranquillement assis à mon établi... Maudits soient les voyages ! on y perd le repos et la santé. Que je revienne sain et sauf de celui-ci, et, par le saint suaire ! je promets de ne plus perdre de vue les remparts de la ville d'Aix. »

Pendant un de ces soliloques, misé Brun crut entendre dans le chemin le trot d'un cheval ; elle prêta l'oreille et reconnut que quelqu'un arrivait en effet au logis de l'Esterel ; mais la présence de ce nouvel hôte n'occasionna aucun tumulte dans la maison. La jeune femme entendit seulement grincer la porte qui se refermait. Un moment après, il lui sembla qu'un bruit de pas retentissait dans le long corridor, à l'entrée duquel sa chambre était située. Cette circonstance ne la frappa point : elle ne jugea pas à propos de faire part à l'orfévre de ses remarques, et continua de travailler en écoutant les voix de l'orage qui s'élevaient toujours plus lamentables et plus furieuses.

La nuit approchait cependant ; un froid crépuscule se répandait dans la chambre, qui s'assombrit promptement. De rares éclairs déchiraient maintenant les nuages, qui fuyaient emportés par le vent d'ouest. La jeune femme avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et s'abandonnait aux tristes et chères pensées qu'elle emportait partout dans son cœur. Bruno Brun s'était assoupi enfin et rêvait probablement qu'il disait les vêpres dans la chapelle des pénitents bleus, car il remuait les lèvres par moment, et faisait entendre une sorte de psalmodie sourde et nasillarde.

Au milieu de ces ténèbres et de ce silence, misé Brun fut tout à coup saisie d'un mouvement de puérile frayeur; elle se leva vivement pour aller demander de la lumière ; comme elle ouvrait sa porte, l'hôtesse se présenta une lampe à la main.

« Je venais voir à quelle heure vous voulez souper, lui dit-elle ; car c'est fini, vous passerez la nuit ici. S'il vous plaisait, en attendant, de passer dans la salle, vous y trouveriez bon feu ; la soirée est fraîche. »

Misé Brun allait se rendre à cette invitation lorsqu'elle aperçut derrière l'hôtesse la petite servante, qui d'un geste inquiet et rapide lui dit de refuser. Il y avait dans le visage de l'enfant une expression d'effroi et de sollicitude si étrange, que misé Brun, surprise et troublée, se hâta de rentrer dans sa chambre en disant à l'hôtesse qu'il lui fallait attendre le réveil de son mari. Un instant après, on gratta doucement à la porte : c'était la petite servante qui revenait ; cette fois, elle était seule. Elle prit misé Brun par la main et l'emmena dans le corridor.

« Que me veux-tu, mon enfant ? lui dit la jeune femme étonnée.

— Je veux vous avertir, lui répondit-elle d'une voix brève. Vous ne vous doutez de rien, n'est-ce pas ? Eh bien ! on veut vous enlever à votre mari... Les gens qui ont ce dessein sont ici depuis ce matin. Ils s'étaient cachés ; mais à présent ils sont là dedans... Tenez, les voyez-vous ? »

En parlant ainsi, elle avait entraîné misé Brun jusqu'à l'extrémité du corridor, en face d'une porte entr'ouverte. La jeune femme ne jeta qu'un coup d'œil dans la salle et recula, tremblante, stupéfaite : elle venait de reconnaître Nieuselle assis près de la cheminée, et donnant ses ordres comme à l'auberge du *Cheval rouge*.

« Ce n'est pas tout, reprit la petite servante ; ce soir, dans un moment peut-être, il viendra encore du monde, des gens qui prendront votre argent, vos effets, tout ce que vous possédez, et qui tueront votre mari, s'il veut faire résistance.

— Nous sommes perdus ! murmura *misé Brun* avec le morne sang-froid que les êtres *les plus faibles* manifestent parfois dans un péril soudain, inévitable.

— Je ne vous aurais pas avertie, si je ne savais un moyen de vous sauver peut-être, dit l'enfant en ramenant misé Brun à l'autre extrémité du corridor. Écoutez-moi bien : là-bas, dans une chambre, au fond de ce passage, il y a quelqu'un qui pourrait prendre votre défense...

— Le voyageur qui est arrivé cette après-midi? interrompit misé Brun.

— Oui. Ceux que vous avez vus là, dans cette salle, ignorent qu'il est ici. Allez le trouver, jetez-vous à ses pieds, dites-lui ce que veulent ces méchantes gens. Vous êtes si belle, qu'il n'aura pas le cœur de vous voir pleurer. Il vous prendra sous sa protection, et alors.... C'est un lion; il se battra, il vous sauvera, j'en réponds.. Venez.

— Tu connais donc cet homme? demanda misé Brun en se laissant conduire au milieu des ténèbres.

— Oui, je le connais. Vous voici à sa porte : entrez... Il n'y a pas un moment à perdre. On m'appelle en bas : entendez-vous? »

En effet, la voix de l'hôtesse retentissait dans l'éloignement. « Écoutez, reprit la petite servante en serrant fortement les mains de misé Brun, quoi qu'il arrive, ne dites pas que c'est moi qui vous ai avertie; ne le dites pas, on me tuerait. » Elle s'en alla à ces mots avec l'agilité prudente d'un chat qui cherche sa route dans l'obscurité. La jeune femme resta environnée de ténèbres. Seulement, une ligne lumineuse tracée sur le sol lui indiquait la porte où elle devait frapper. Dans cette situation extrême, il n'y avait pas à hésiter. Elle heurta un léger coup contre le panneau, et entra toute tremblante, sans pouvoir articuler un mot et sans oser lever les yeux. Au bruit qu'elle fit en s'avançant, l'homme dont elle venait implorer le secours se retourna à demi et dit sans la regarder :

« Eh bien ! le courrier d'Italie et son escorte ont-ils passé enfin ? »

En entendant cette voix, misé Brun jeta un cri et se précipita les mains jointes, le visage inondé de larmes, devant celui qu'elle venait de reconnaître.

« C'est vous, c'est vous, dit-elle ; ah ! béni soit le ciel !... »

L'excès de son émotion l'empêcha de continuer ; elle s'appuya défaillante contre le siége que l'étranger venait de quitter, et tendit les mains vers lui avec un mouvement inexprimable d'espoir, de confiance et de joie. A l'aspect de misé Brun, il s'était levé pâle d'étonnement, et, debout en face d'elle, il la considérait dans une silencieuse stupéfaction, comme s'il eût douté de ce qu'il voyait et hésité à croire que c'était bien elle qu'il retrouvait en ces lieux.

« Oui, c'est bien moi, reprit-elle en souriant au milieu de ses larmes ; est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? est-ce que vous ne remettez pas ma figure ? »

Il porta la main sur sa poitrine avec un geste énergique, comme s'il eût voulu lui dire, en montrant son cœur, que son image était là ; puis, tâchant de dominer la violence de sa propre émotion, il força doucement misé Brun à s'asseoir, et resta devant elle, une main appuyée sur la table où il écrivait quelques instants auparavant. Il y avait sur cette table des papiers, les restes d'une légère collation et des armes.

« Est-il possible que je vous rencontre ici? dit-il d'une voix altérée ; comment y êtes-vous venue? pourquoi vous y êtes-vous arrêtée? »

Cette question rappela tout à coup à misé Brun le danger qu'elle venait d'oublier un moment. Elle se tourna vers la porte avec un geste de terreur, et répondit en baissant la voix : « Mon mari se rend à Grasse pour ses affaires ; il a voulu m'emmener. Aujourd'hui, un accident nous a fait entrer ici, et le mauvais temps nous a forcés d'y rester. Je n'avais ni crainte ni défiance. Je me croyais en sûreté, lorsque par hasard j'ai su... j'ai vu... Oh! quelle iniquité! quelle honte! On nous a attirés dans un piége. Nous ne sommes pas seuls ici. Un homme, dont j'ai repoussé les insolentes galanteries, est venu m'y attendre. Il a gagné l'hôtesse sans doute, et je suis à sa merci dans ce coupe-gorge. »

Tandis qu'elle parlait, une secrète fureur éclatait dans le regard de l'étranger et faisait pâlir sa lèvre hautaine ; mais aucun autre signe ne manifesta les violences intérieures auxquelles il était en proie. « Ah! c'est le marquis de Nieuselle qui est là! » murmura-t-il comme se parlant à lui-même et en saisissant ses armes.

Il allait sortir ; misé Brun se jeta au-devant de lui, les mains jointes et comme égarée.

« Où allez-vous ? s'écria-t-elle ; que voulez-vous faire? Cet homme n'est pas seul ; il doit avoir aussi des armes. Vous exposeriez votre vie en voulant me défendre. Non, non, je ne le veux pas ! Vous seul contre tous ! ils vous tueraient peut-être ! »

Il secoua la tête avec un geste inexprimable de défi, d'assurance, de mépris du danger.

« Ne craignez rien, laissez-moi faire, répondit-il ; il faut que je vous délivre de *cet homme*. Qu'importe qu'il ne soit pas seul ! Je viendrai à bout de lui et des siens. Restez ici tranquille ; bientôt tout sera fini. »

A ces mots, il repoussa doucement la jeune femme, et l'obligea de se rasseoir devant le foyer où brûlait un feu clair ; puis il sortit rapidement, en refermant la porte derrière lui. Misé Brun resta affaissée sur son siége. Ses forces l'abandonnaient, une mortelle pâleur couvrait son visage, ses tempes étaient baignées d'une sueur froide, un souffle lent et pénible soulevait sa poitrine oppressée. Pourtant elle avait conservé toute la netteté de ses perceptions ; elle entendait battre son cœur au milieu du silence lugubre qui l'environnait, et elle distinguait dans leurs moindres détails les objets sur lesquels son regard errait machinalement. Par un singulier phénomène de mémoire locale, l'image de ces lieux, qu'elle parcourait des yeux sans les voir, resta gravée dans son souvenir, et elle fut frappée, en se les rappelant plus tard, d'un étonnement qu'elle n'avait point éprouvé à leur aspect. Elle ne prit pas garde en ce moment au contraste étrange que faisait l'ameublement élégant de cette chambre avec le reste du logis; elle ne s'aperçut pas qu'elle était assise sur un fauteuil en brocatelle, près d'une table dont les pieds sculptés ressortaient entre les franges d'un magnifique tapis. Elle ne remarqua pas non plus que la cheminée était ornée d'une pendule, et que deux médaillons enchâssés dans une riche garniture étaient suspendus aux côtés de la glace. Dans ce trouble affreux, elle ne pouvait même plus prier. Deux ou trois fois elle essaya de se relever, mais ses genoux fléchirent, elle ne put avancer : elle n'eut que la force d'attendre.

Heureusement cette situation terrible ne se prolongea pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure environ, des pas rapides se firent entendre dans le corridor : c'était l'étranger qui revenait. Misé Brun leva les mains au ciel avec un élan de reconnaissance, et s'écria d'une voix éteinte :

« Eh bien ! M. de Nieuselle?...

— Vous n'avez plus rien à craindre de lui, » répondit-il du ton le plus calme ; et après un moment de silence il ajouta : « Vous n'avez rien entendu ?

— Rien, » murmura-t-elle en frissonnant.

Un long silence suivit ces paroles ; l'étranger s'assit en face de misé Brun et déposa sur la table ses pistolets. Il était très-pâle, mais aucun trouble dans sa physionomie, aucun désordre dans ses vêtements, n'annonçaient une lutte récente. La jeune femme, pénétrée d'une indéfinissable crainte, n'osait l'interroger encore. Son premier mouvement avait été de croire qu'une catastrophe venait d'arriver, mais bientôt cette supposition lui parut absurde. Elle se tranquillisa, convaincue que Nieuselle, après s'être rendu à merci, allait passer la nuit sous clef dans quelque cave de l'auberge. L'étranger paraissait avoir oublié déjà ce qui venait de se passer ; accoudé sur la table et le front penché sur sa main, il regardait la jeune femme avec une joie pensive et comme recueilli dans une impression de bonheur qu'il savourait lentement. La pâleur de misé Brun s'effaça sous ce regard ardent; elle baissa la vue, et dit en soupirant :

« Je ne sais comment vous rendre grâces, monsieur, pour le secours que vous m'avez donné. Que Dieu vous récompense... A présent, je passerai la nuit ici sans crainte... » Elle s'interrompit tout à coup, frappée d'un souvenir subit, et s'écria en se dressant avec un geste d'épouvante : « Mais que dis-je, mon Dieu ! il y a un autre danger plus grand.

— Lequel ? interrompit l'étranger.

— Cette maison est un repaire de bandits, répondit-elle d'une voix étouffée ; cette nuit, dans un moment peut-être, l'hôtesse, d'accord avec eux, nous livrera...

— Vous en avez été avertie ? » demanda l'étranger sans paraître ému de cette révélation.

Elle fit un geste affirmatif, et reprit avec véhémence :

« Ne songez pas à résister, ce serait une tentative folle et inutile. Il ne s'agit plus d'un lâche qui tremble et s'humilie à la première menace d'un homme de cœur, il s'agit d'une troupe de bandits résolus et accoutumés au meurtre. Ils vous tueront si vous essayez de vous défendre ; mais vous ne vous défendrez pas ; vous leur laisserez prendre tout ce que nous possédons. Eh ! qu'importe, pourvu que la vie soit sauve ? »

Tandis qu'elle parlait ainsi, l'étranger la considérait d'un air calme et attendri qui contrastait étrangement avec l'effroi qu'elle manifestait.

« Vous ne me croyez pas! dit-elle désolée; il vous semble que la peur me tourne l'esprit; plût à Dieu que cela fût ainsi! Mais vous le verrez: cette nuit, nous serons dépouillés par la bande de Gaspard de Besse.

— Il faudrait alors que je lui ouvrisse moi-même la porte de cette maison, répondit l'étranger, car en voici les clefs, et il n'y a pas moyen d'y pénétrer sans mon consentement.

— Ah! nous sommes sauvés! murmura la jeune femme avec un élan de reconnaissance et de joie. » Puis ses yeux se remplirent de larmes, et elle demeura un moment immobile, le visage appuyé sur ses mains jointes. « Je vais donc passer ici cette nuit sous votre sauvegarde, dit-elle enfin; demain je repartirai, certaine de ne plus vous revoir, mais je n'oublierai jamais votre nom dans mes prières.

— Mon nom? dit-il étonné.

— Le nom de M. de Galtières, répondit misé Brun.

— Qui vous l'a appris? » s'écria-t-il en tressaillant.

Elle lui raconta alors tout ce que lui avait dit Madeloun, ainsi que la triste fin de la Monarde. Il l'écouta, concentré dans une pénible attention, et après il lui dit avec un sourire amer :

« Oui, tels ont été les tristes commencements de ma vie, des fautes et des malheurs !

— Et à présent ? demanda la jeune femme avec un accent ineffable et en arrêtant sur lui son regard pénétrant et doux.

— A présent, répondit-il en baissant la voix, mon existence est celle d'un homme condamné à passer et à repasser sans trêve ni repos sur un abîme où il doit tomber et périr enfin.

— La miséricorde de Dieu ne permettra pas qu'un pareil malheur s'accomplisse, murmura misé Brun en levant les yeux au ciel.

— Une autre existence serait possible, reprit-il après un silence ; j'y avais songé ; je m'y préparais. J'allais quitter pour toujours le royaume lorsque je vous ai rencontrée. »

Elle le regarda fixement à ce mot, et lui dit avec une altération dans la voix qui démentait le calme et la fermeté de ses paroles : « Vous devez accomplir ce projet ; si je croyais avoir quelque empire sur votre esprit, je vous supplierais de quitter pour toujours ce pays, où votre vie n'est pas en sûreté, et dans lequel aucun des motifs qui attachent le cœur de l'homme aux lieux où il est né ne peut vous retenir.

— Il est vrai, répondit-il ; j'ai perdu tout ce qui fait le bonheur et l'orgueil des autres hommes : ma place au foyer paternel, mon rang dans le monde ; je ne rentrerai plus dans la demeure où j'ai passé les tranquilles années de mon enfance et de ma première jeunesse, mon nom a été rayé du livre de famille, et je suis mort pour tous les miens. Pourtant je suis resté... je suis resté dans l'espoir incertain de vous revoir. »

Elle se leva en pâlissant et voulut fuir, car elle sentait que les voix auxquelles elle *avait coutume* d'obéir se taisaient en elle, *et que la religion*, le devoir, l'honneur, étaient vaincus, sinon trahis. Mais M. de Galtières la retint avec une sorte de violence suppliante : « Écoutez, lui dit-il, c'est ma vie, mon salut et votre propre bonheur qui sont entre vos mains... Sais-tu ce que j'ose te proposer ? de t'abandonner à moi, de me suivre ! Que laisserais-tu derrière toi ? Qui pourrais-tu regretter ? Ta jeunesse se flétrit et se consume dans un horrible ennui, dans un cruel isolement. Tu n'as point de famille non plus, car ton cœur n'a pas adopté celle où tu es entrée. Peut-être es-tu arrêtée par la crainte de laisser après toi un nom déshonoré ? Mais si tu disparaissais cette nuit, on croirait que tu as péri dans le bois de l'Esterel, et ta mémoire resterait sans tache. Considère ce qu'a fait le sort en nous réunissant ici. Ne semble-t-il pas qu'il ait voulu nous donner l'un à l'autre, tant les circonstances qui nous environnent sont propices? La nuit commence à peine; demain matin, nous pourrions avoir passé la frontière; une fois à Nice, la mer est devant nous, et peut nous porter jusqu'à l'autre extrémité du monde. Veux-tu que je t'emmène si loin, que tu n'entendras jamais parler du pays que tu auras quitté pour me suivre? Ou bien préfères-tu rester sur la côte d'Italie, au bord de quelque plage d'où tu puisses encore apercevoir les montagnes de Provence? Décide, ordonne; en quelque lieu de la terre que je te conduise, va! nous serons heureux!... »

Tandis qu'il parlait ainsi, la jeune femme, droite devant lui, le regard fixe et les mains serrées contre sa poitrine, semblait livrée à quelque lutte intérieure, dans laquelle ses forces s'épuisaient de moment en moment. Entraînée, vaincue à demi, elle comprit qu'il fallait fuir, qu'elle était perdue, si elle écoutait encore une seule de ces paroles qui subjuguaient sa volonté; et, faisant un suprême effort, elle dit, sans ostentation de vertu, de fermeté, mais d'une voix suppliante, brisée, et les yeux baignés de larmes : « N'essayez pas de me détourner de mon devoir. Ayez pitié de moi ; au nom du ciel, ne me retenez plus, car si je restais, je serais perdue, perdue en cette vie et dans l'éternité !... Il n'y a point de refuge contre les reproches d'une conscience tourmentée, ni de bonheur dans une vie coupable. Quand même je pourrais cacher ma faute aux yeux des hommes, Dieu me verrait... Je vous en supplie, ne me parlez plus, ne me regardez plus, laissez-moi vous quitter ! »

Il se détourna, vaincu par cette humble résistance, et misé Brun, après lui avoir fait de *la main* un signe d'adieu, s'éloigna lentement.

L'orfévre sommeillait encore. Au bruit que fit sa femme en rentrant dans la chambre, il se souleva sur le coude et promena autour de lui un regard étonné.

« Oh ! oh ! fit-il, j'ai un peu dormi, je crois. Ma femme !

— Je suis là, répondit-elle sans s'avancer.

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais pas; il fait nuit depuis assez longtemps. »

Bruno Brun se prit à réfléchir ; puis il dit d'un air convaincu :

« Mieux vaut passer la nuit ici qu'au milieu des bois ; nous ferons bien d'y rester jusqu'à demain matin. Je ne me sens pas le moindre appétit : qui dort dîne, dit le proverbe. Ma femme, verrouille bien la porte et viens te coucher. »

Elle obéit machinalement. Toutes ses facultés étaient dans une sorte d'engourdissement et de stupeur. C'était l'anéantissement et non le repos qui succédait aux émotions violentes qu'elle venait d'éprouver ; elle passa la nuit immobile, les yeux ouverts à côté de son mari, qui de temps en temps s'éveillait en sursaut pour lui demander si elle n'avait pas entendu quelque bruit et s'il pleuvait toujours.

Un peu avant l'aube, elle ouït marcher le long du corridor ; il se fit un certain mouvement dans la maison ; puis le pas d'un cheval battit le sol au dehors. Elle comprit que c'était M. de Galtières qui partait, et, cachant son visage sur l'oreiller, elle pleura silencieusement. Quand le jour parut, Bruno Brun se leva et ouvrit sa porte en appelant à haute voix. La petite servante accourut, fatiguée, défaite et pâle sous sa peau bronzée.

« La carriole est attelée ; tout est prêt, dit-elle ; il ne reste plus qu'à charger vos bagages.

— Où est le drôle qui nous conduit ? demanda l'orfévre.

— Qui le sait? répondit-elle froidement; mais ne vous inquiétez pas : vous avez là un autre cheval et un autre conducteur.

— Comment! s'écria-t-il, quel conducteur?

— Soyez tranquille; on vous répond de lui. L'autre est un ivrogne qui a disparu après le souper, et Dieu sait quand on le retrouvera! »

En disant ces mots, elle fit un signe d'intelligence à misé Brun, qui murmura :

« Oui, c'est un misérable, et nous sommes heureux d'en être délivrés. »

L'orféyre était trop pressé de partir pour chercher de plus amples explications; il se contenta de celle qu'on lui donnait, et se hâta de tout disposer pour se remettre en route. Tandis qu'il arrangeait ses coffres, la servante, qui était restée un peu en arrière avec misé Brun, dit à voix basse, et en lui glissant entre les doigts un très-petit paquet cacheté :

« On m'a chargée de vous remettre ceci. Sainte Vierge! quelle nuit terrible nous avons passée! Je savais bien ce qui arriverait... Vous pouvez aller tranquille à présent.

— Ma femme, en route! » cria l'orféyre.

Misé Brun n'eut que le temps de serrer la main de la petite servante et de lui dire :

« Que le ciel te récompense du service que tu m'as rendu hier soir !... Mon enfant, quitte au plus tôt cette maison... Crains Dieu, et ne sers que d'honnêtes gens ! »

Un léger vent d'ouest avait balayé les nuages ; la matinée était fraîche et sereine ; déjà le soleil levant dardait ses clartés vermeilles sur la façade du logis de l'Esterel. Misé Brun avait repris sa place dans l'humble équipage qui allait l'emmener. Au moment de partir, elle tourna une dernière fois les yeux vers ces lieux d'où elle emportait des souvenirs qui devaient préoccuper et remplir le reste de sa vie. Alors, son regard plongeant à travers une des fenêtres grillées de l'étage inférieur, elle entrevit dans la pénombre d'un rayon de soleil qui traversait obliquement la salle obscure, comme une forme humaine étendue la face contre terre. La jeune femme frémit sans être sûre cependant qu'elle venait d'apercevoir un cadavre ; puis, se souvenant de ce qu'avait dit la petite servante, elle pensa que c'était Siffroi qui peut-être dormait couché sur le sol, près de l'endroit où M. de Galtières avait enfermé le marquis. Cet incident cessa bientôt de la préoccuper, et elle demeura plongée dans la morne agitation de ses souvenirs et de ses réflexions. Elle tenait toujours dans sa main le paquet que lui avait remis la petite servante; parfois effrayée de posséder cette preuve, ce gage d'amour que lui avait laissé M. de Galtières, elle s'imaginait que Bruno Brun allait surprendre son secret, et elle cachait sa main en frissonnant; mais l'orfévre était bien loin de soupçonner le trouble, les angoisses de sa femme, et, joyeux d'avancer rapidement vers le but de son voyage, il disait de temps en temps à son nouveau conducteur, qui poussait le cheval au grand trot sur les pentes de la montagne :

« Nous allons un train de poste! Voilà comment on doit voyager! Tu auras un bon pourboire, mon garçon. »

Au bas de la dernière descente, après avoir franchi entièrement le passage de l'*Esterel*, il fallut pourtant s'arrêter un moment. Il y avait en cet endroit quelques maisons et un poste de la maréchaussée. Tandis que Bruno Brun exhibait ses papiers, la jeune femme s'assit à l'écart sous un bouquet de châtaigniers qui ombrageait le chemin, et elle décacheta d'une main tremblante le mystérieux paquet. L'enveloppe cachait un médaillon que la jeune femme se rappela aussitôt avoir vu suspendu à la cheminée de cette chambre où elle avait passé, le soir précédent, les moments les plus terribles et les plus doux de sa vie. Le cercle d'or guilloché du médaillon contenait d'un côté des lettres initiales tracées délicatement sur vélin, et de l'autre un portrait en miniature de la plus admirable ressemblance. Par un mouvement spontané, involontaire, misé Brun pressa ce portrait sur ses lèvres, puis elle le cacha dans son sein. Quelques heures plus tard, les voyageurs arrivaient à Grasse. Bruno Brun, en mettant pied à terre, dit avec satisfaction :

« Dieu soit loué ! nous avons fait le voyage sans aucune mauvaise rencontre, et nous arrivons à temps pour l'ouverture de la foire. »

VI

Huit jours plus tard, la famille Brun, réunie de nouveau dans la maison de la rue des Orfévres, faisait la veillée autour de la table que Madeloun achevait de desservir. Bientôt misé Brun, prétextant une extrême lassitude, monta dans sa chambre, et l'orfévre resta seul vis-à-vis de son père et de la tante Marianne.

« La foire a été bonne, et j'ai bien mené mes affaires là-bas, dit-il d'un air capable; de toutes manières, j'ai sujet d'être content.

— Ta femme me paraît triste, observa le vieux Brun.

— Ce n'est rien; c'est le voyage qui l'a fatiguée. En partant, elle était ravie; il lui semblait qu'il n'y avait rien au monde de si agréable que de courir les grands chemins, mais elle a été bientôt lasse de tout cela. Au retour, quand nous avons passé dans le bois de l'Esterel, elle n'a plus mis pied à terre pour cueillir des fleurs et s'arrêter devant chaque buisson à entendre chanter les oiseaux : elle est restée tranquillement au fond de la carriole. Quand nous avons été au logis de l'Esterel, elle a un peu avancé la tête pourtant, afin de demander des nouvelles de ce grand coquin de conducteur que nous y avions laissé ; mais l'hôtesse et la servante avaient abandonné la maison : il n'y avait plus personne. Pendant le reste du voyage, elle n'a plus manifesté la moindre curiosité, et je crois qu'elle s'est sentie fort soulagée en se retrouvant ici ce matin.

— Et à Grasse, comment les choses se sont-elles passées ? demanda la tante Marianne.

— Eh ! eh ! c'est à cette question que je vous attendais, répondit-il en se frottant les mains ; figurez-vous que j'avais la plus belle boutique de la foire, et que les gens faisaient foule alentour. C'était comme une fureur pour voir Rose ; le monde se battait, afin d'aborder jusqu'à elle. Chacun la célébrait : on a fait des chansons à sa louange ; mais je dois déclarer qu'elle ne s'est guère souciée des compliments et des propos aimables de tous les freluquets qui assiégeaient notre étalage. Au lieu de les écouter d'un air agréable, elle semblait toute contristée, et plus d'une fois elle avait les larmes aux yeux.

— Il ne faut pas trop se fier à ces apparences, murmura la tante Marianne en secouant la tête; les femmes qui n'ont aucune inclination cachée ne sont ni gaies ni tristes, et l'humeur mélancolique de la tienne me donne beaucoup à penser. »

Le dimanche suivant, l'orfévre, qui était allé faire ses dévotions à la chapelle des pénitents bleus, rentra son tricorne avancé sur les yeux et les mains au fond de ses poches, ce qui était chez lui le signe d'une grande agitation d'esprit.

« Vous me voyez saisi, dit-il en abordant sa femme et la tante Marianne; savez-vous la nouvelle qui court dans la ville? Un jeune homme qui m'avait fait dernièrement l'honneur d'entrer dans ma boutique, le marquis de Nieuselle, a été assassiné au logis de l'Esterel...

— Il est mort! s'écria misé Brun en pâlissant.

— A mauvais sujet, mauvaise fin, murmura Madeloun.

—Il s'était apparemment arrêté dans ce coupe-gorge, reprit l'orfévre; son corps a été retrouvé au fond d'une salle basse, le visage contre terre. Il avait une balle dans la tête. On ne met pas en doute qu'il n'ait été assassiné par Gaspard de Besse ou par quelqu'un de sa bande. Grand Dieu du ciel! la nuit que nous étions au logis de l'Esterel, nous pouvions avoir le même sort!

— Tu peux brûler un cierge à l'autel de la sainte Vierge Marie, dit la tante Marianne frappée de l'impression profonde que la nouvelle de ce malheur produisait sur misé Brun ; va, Bruno, tu as peut-être plus de bonheur encore que tu ne crois! »

Ce fut ainsi que la jeune femme apprit la terrible preuve de dévouement que lui avait donnée M. de Galtières. Elle en ressentit une impression étrange, mêlée de reconnaissance et d'horreur. Son esprit revenait sans cesse sur toutes les circonstances de cette nuit fatale et les commentait avec une horrible et involontaire persévérance. Elle s'expliqua alors pourquoi M. de Galtières avait quitté le logis de l'Esterel avant le jour, et elle comprit les dernières paroles de la petite servante. Elle se rappela en frissonnant ce qu'elle avait vu, lorsque, prête à repartir, elle avait encore une fois tourné ses regards vers ces lieux funestes. Au milieu de ces angoisses, elle remerciait pourtant le ciel, qui permettait qu'on imputât le meurtre de Nieuselle aux bandits embusqués dans les défilés de l'Esterel.

Ces affreux souvenirs s'affaiblirent enfin. La jeune femme tomba dans une sorte d'engourdissement moral qui ressemblait au repos. Un jour que le père Théotiste l'interrogeait, inquiet de l'anéantissement où il la voyait, elle lui répondit doucement : « Il me semble que je suis tranquille, mon père ; mais je n'ose regarder au dedans de moi-même, ni réfléchir sur ma situation. J'ai peur de toucher à mon mal... Pourtant il faudra que j'aie le courage de vous parler un jour.

— Quand vous le pourrez sans peine et sans effort, ma chère fille, » répondit le bon moine.

Mais après cette période d'affaissement, les facultés de la jeune femme se réveillèrent plus puissantes ; les passions fougueuses et rebelles recommencèrent à gronder dans son cœur, et elle s'abandonna, dans le secret de son âme et de sa pensée, aux ardeurs qui la dévoraient. Il y avait une heure dans la journée où l'horrible contrainte que lui imposait son entourage cessait pendant quelques instants ; c'était l'heure à laquelle misé Marianne passait dans la boutique pour aider Bruno Brun à arranger l'étalage. Alors elle tirait furtivement, de l'endroit où elle le tenait caché, le médaillon de M. de Galtières, et le contemplait en versant des larmes silencieuses. Ce portrait rendait admirablement les traits frappants de l'original. Le front haut et légèrement fuyant avait un caractère singulier de courage et d'audace. Déjà les rides qu'une pensée inquiète semblait y avoir laissées creusaient entre les sourcils deux traits ineffaçables. Le nez était finement accusé, et les lèvres, minces et vermeilles, ressortaient comme une ligne de carmin sur les tons pâles et mats de la peau. Ce front hautain, ce teint bilieux, cette bouche dont les commissures s'abaissaient effacées, auraient décelé une nature violente, impitoyable, si l'expression n'en eût été tempérée par un de ces contrastes qui mettent en défaut la physiognomonie et défient la science des plus habiles disciples de Lavater : les plus beaux yeux s'ouvraient sous ce front austère, le plus doux regard éclairait ce sombre visage. L'orbite, très-saillante, était couronnée de blonds sourcils ; la paupière, large et mollement prononcée, comme dans le portrait de la Joconde, était bordée de longs cils, et les yeux, d'un noir de velours, avaient l'expression d'exquise finesse, de riante sérénité qu'on trouve aux yeux divins de Mona Lisa.

Misé Brun adora cette image avec les mystiques transports d'une âme pure et exaltée. Elle s'abandonna au vain et dangereux bonheur d'aimer pour le seul bonheur d'aimer, et bientôt elle retomba dans les abîmes de l'abattement et du désespoir. Sa chimère ne lui suffisait plus ; elle avait horreur de l'existence immobile et murée qu'elle était venue reprendre pour toujours ; elle faillit intérieurement à toutes ses résolutions : un jour enfin, elle regretta de n'avoir pas suivi M. de Galtières. Quand elle en fut venue là, elle n'osa déclarer au père Théotiste de quels sentiments, de quelles pensées elle était coupable, et, séduite peut-être par quelque espérance éloignée, elle dissimula ses douleurs et attendit vaguement sa délivrance.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. L'hiver passa, la belle saison revint et ramena l'époque des cérémonies qui attiraient de si loin les étrangers dans la ville d'Aix. Misé Brun vit approcher la veille de la Fête-Dieu avec des agitations inexprimables ; tantôt elle avait le pressentiment que M. de Galtières ne manquerait pas à cette espèce de rendez-vous, tantôt elle se figurait qu'il avait cédé à ses conseils, et quitté le royaume. D'abord elle avait cru fermement qu'il viendrait, mais à mesure que le temps avançait, elle sentait sa conviction et son espérance faiblir. La veille de la Fête-Dieu, à l'heure où les trompettes qui précédaient la cavalcade se firent entendre, lorsque Bruno Brun cria à la porte de l'arrière-boutique qu'il était temps de sortir, la jeune femme s'avança, calme, comme impassible, et prit place entre la tante Marianne et Madeloun. Elle ne comptait plus que M. de Galtières vînt, comme l'année précédente, se mêler à la foule qui se pressait dans la rue des Orfévres. Pourtant, lorsqu'elle leva les yeux, elle l'aperçut à la lueur des torches. Il était là, debout au même endroit que l'année précédente et les yeux fixés sur elle. Quand leurs regards se rencontrèrent, il sourit faiblement et mit une main sur sa poitrine, comme pour attester que chaque fois qu'elle se montrerait ainsi, elle le retrouverait à la même place. Misé Brun imita machinalement ce geste, cette muette promesse ; puis elle baissa la tête, et ses mains retombèrent inertes sur ses genoux.

« Qu'est-ce que vous faites donc ? dit brusquement la tante Marianne ; vous avez l'air de l'effarée de Figanières, qui prenait le chapeau de saint Christophe pour le clocher de son village. Tenez-vous tranquille et regardez la cavalcade. »

Dix minutes après, le cortége disparaissait au fond de la rue, et Bruno Brun se levait en disant avec un soupir d'admiration et de regret : « C'est fini pour jusqu'à l'an prochain ; rentrons, ma femme.

—Dans un an ! » murmura misé Brun en repassant le seuil de sa maison.

Quelques mois s'écoulèrent encore. La jeune femme, triste, agitée, le cœur dévoré d'amour, sentait passer avec une morne lenteur chaque jour, chaque heure de sa vie. Pourtant rien dans sa manière d'être ne décelait les secrets désordres de son âme. Elle était impérieusement gouvernée par les habitudes de son intérieur, et parcourait, sans témoigner ni fatigue ni dégoût, le cercle étroit des occupations domestiques. On la voyait toujours calme, soumise, assidue au travail, et lorsqu'elle s'asseyait, le matin, devant la fenêtre de l'arrière-boutique, pour recommencer la tâche accoutumée, misé Marianne elle-même lui trouvait un visage tranquille et ne s'apercevait pas qu'elle avait passé la nuit dans l'insomnie et dans les larmes.

Un dimanche, l'orfévre, qui était sorti dès le matin, rentra radieux : « Je vous annonce une grande nouvelle, s'écria-t-il ; l'assassin du marquis de Nieuselle est arrêté !

— J'en suis bien aise, » dit tranquillement la tante Marianne.

Misé Brun releva la tête et regarda son mari fixement, en remuant les lèvres comme si elle parlait, mais sans faire entendre aucun son. Il y avait dans ce regard, dans ce mouvement muet de la bouche, une telle expression de désespoir et d'horreur, que l'orfévre en fut effrayé.

« Eh bien ! eh bien ! s'écria-t-il, est-ce que tu n'es pas contente qu'on ait arrêté Gaspard de Besse ? »

A ce mot, qui la rassurait tout à coup si complétement, misé Brun ne put dominer la violence de son émotion, et, cachant son visage dans ses mains, elle fondit en larmes. La tante Marianne arrêta sur elle son regard clignotant, et dit à l'orfévre, qui se taisait tout étonné de l'effet que produisaient ses paroles :

« Bruno, j'ai dans l'idée qu'on regrette ici ce mauvais sujet qui s'appelait de son vivant le marquis de Nieuselle.

— Je n'ai guère souci d'un galant qui est à trois pieds sous terre, » répliqua-t-il en haussant les épaules.

Misé Brun, revenue déjà de son premier mouvement, essuya ses yeux, et dit avec douceur à la vieille fille : « Dieu nous garde de mal parler des morts !

— Toute la ville est en émoi, reprit Bruno Brun, les rues sont pleines de monde comme un jour de grande fête ; c'est cette après-midi qu'on amène Gaspard de Besse et deux scélérats de sa bande qui ont été pris avec lui ; je vais les voir arriver, cela me récréera.

— Oh ! murmura la jeune femme, des malheureux si chargés de crimes, et qui vont en subir le châtiment !

— Leur procès ne sera pas long, ajouta l'orfévre ; bientôt nous aurons de la besogne à la confrérie. »

Huit jours plus tard, une certaine agitation régnait dès le matin dans la maison de l'orfévre. Bruno Brun était sorti de bonne heure pour se rendre à la chapelle des pénitents bleus, et les trois femmes, réunies dans l'arrière-boutique, prêtaient une morne attention aux clameurs qui, de temps en temps, s'élevaient au dehors.

« Il est inutile d'arranger l'étalage, dit la tante Marianne à Madeloun : on ne vendra rien aujourd'hui ; entr'ouvre seulement les vantaux, afin qu'on puisse voir ce qui se passe dans la rue. Il y a foule déjà, j'en suis sûre. »

Un moment après, Madeloun revint : « Entendez-vous, entendez-vous les cloches ? Gaspard de Besse monte à Saint-Sauveur pour faire amende honorable avant de mourir. Dans un instant, il va passer. Tout le monde court pour le voir, on s'étouffe dans la rue.

— Sortons un moment sur la porte, dit

la tante Marianne en se tournant vers misé Brun.

— Oh ciel! pour voir ce malheureux! répondit la jeune femme d'une voix altérée, non, non, le cœur me manque rien que d'entendre les cloches qui sonnent son agonie. Je vais prier Dieu pour lui.

— Allons, venez, insista Madeloun, quand ce ne serait que pour voir le monde qu'il y a là dehors, et rentrer tout de suite. C'est un coup d'œil comme la veille de la Fête-Dieu. »

A ce mot, la pensée que M. de Galtières était peut-être parmi cette foule s'offrit subitement à l'esprit de misé Brun, et, par un mouvement spontané, elle suivit la servante, qui l'entraînait par le bras.

Une multitude compacte remplissait la rue, et précédait le triste cortége qui s'avançait lentement. Un morne silence régnait dans cette foule, mais çà et là des voix enrouées, qui devaient parvenir jusqu'à l'oreille du patient, criaient une complainte sur la mort de Gaspard de Besse. Lorsque les baïonnettes de la maréchaussée parurent au fond de la rue, une rumeur sourde circula parmi les spectateurs pressés en haie contre les maisons, et de tous côtés on entendit : « Le voilà! le voilà! » Le condamné s'avançait d'un pas ferme, presque rapide. A sa droite, et le crucifix à la main, marchait le père Théotiste; à sa gauche, un peu en arrière, était le bourreau. Après venaient les pénitents bleus, qui devaient entourer l'échafaud et porter sur leurs épaules la bière du supplicié.

Misé Brun cherchait toujours M. de Galtières dans un groupe nombreux arrêté en face de sa maison; mais, lorsque le condamné ne fut plus qu'à quelques pas, elle tourna involontairement les yeux sur lui. Ses yeux se fermèrent aussitôt; elle ne le vit pas, et elle le reconnut pourtant, car ses genoux fléchirent, et elle se retint au bras de Madeloun, qui, pâle, éperdue, murmura :

« M. de Galtières !... c'est lui !... »

Comme elle disait ces mots, le fatal cortége avait déjà passé. Misé Brun rentra dans sa maison, et alla machinalement s'asseoir à sa place accoutumée. La tante Marianne se mit devant l'autre fenêtre, et, ouvrant son livre de messe, commença les prières pour les morts; ensuite les deux femmes prirent leur travail, et la journée s'acheva comme les autres journées.

L'orfévre, en rentrant dans l'après-midi, se hâta d'ouvrir sa boutique et de reprendre son travail ; mais le soir, à la veillée, il eut le temps de raconter les bonnes œuvres auxquelles il avait participé ce jour-là. « Je puis rendre témoignage des derniers moments du fameux Gaspard de Besse, dit-il avec satisfaction ; il est mort très-courageusement. La torture ne lui avait rien fait avouer : il n'a déclaré devant la justice ni son origine ni sa vie ; mais, avant de se remettre entre les mains du bourreau, il a fait sa confession au père Théotiste, qui lui a donné l'absolution et n'a cessé de le consoler et de l'exhorter jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier souffle. »

Misé Brun écouta ces détails d'un air triste et calme ; son mari remarqua seulement qu'elle était plus pâle que de coutume.

Le lendemain matin, elle se sentit tout à coup malade. La tante Marianne et Madeloun la mirent au lit. Le soir, elle était à l'agonie ; mais le ciel ne permit pas qu'elle fût sitôt délivrée : elle vécut quelques années encore dans les pratiques d'une austère dévotion. Ce ne fut que longtemps après le supplice de Gaspard de Besse qu'elle reçut des mains du père Théotiste le missel qu'elle avait donné dans le cloître de l'église de Saint-Sauveur, et dans lequel le condamné avait fait ses dernières prières.

« Ma fille, dit le bon moine en le lui rendant, Dieu nous appelle à lui par des voies différentes ; le repentir et la vertu mènent également au ciel. »

FIN.